

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

289

72

1



PREMIERE DE JULY



C'étoyen, voyons
votre poulx.



O Dieu, en-je saccé
humilité et l'écrit
à genoux.

La roche est
escarpée, leau est
profonde je suis
au desespoir.
Pag.



Je recevois leur
service en silence.



Que devrai-je en
retourner la
page.

LA NOUVELLE
HÉLOÏSE

TOME I^{ER}



Quel kachon il avoit
beaux de l'encre
et du papier.



Je perchois
en silence
votre poulx.



J'ai vu l'incense se
jeter à genoux.
Pag.



Quel vobis dicit
tous mes vobis
Pag.

R8645

5

Rom. Sem.

OE U V R E S

C O M P L E T E S

D E J . J . R O U S S E A U .

N O U V E L L E É D I T I O N ,

C L A S S É E P A R O R D R E D E M A T I E R E S , E T O R N É E

D E Q U A T R E - V I N G T - D I X G R A V U R E S .

T O M E P R E M I E R .

1 7 8 8 .

438612
11. 9. 45

PQ
2030
1788
t. 1

Les Pièces nouvelles insérées dans ce
Volume sont :

Introduction, par M. MERCIER.

Voyage à Ermenonville, par feu M. LE TOURNEUR,
pour servir de Préface.

Notes de J. J. ROUSSEAU sur sa Nouvelle Héloïse.

Les Notes des ÉDITEURS.

INTRODUCTION.

DANS un espace de tems très-court, la France a perdu les Écrivains qui justifioient son orgueil : l'espérance de leur voir des successeurs est un rayon trop foible pour consoler la Nation de ces pertes accumulées. La vérité veut cependant qu'on avoue, que du jour où la mort a renversé ces souverains de l'empire littéraire, l'astre de leur réputation a paru se ternir et perdre de son éclat devant la postérité, dont le regne a déjà commencé pour eux. Parmi ces colonnes qui soutenoient en France le temple du Génie, une seule peut-être reste élevée dans toute sa hauteur ; et, sur cette colonne, il n'est personne qui ne lise ou qui ne grave avec nous le nom de J. J. Rousseau.

Presque tous ses Écrits lui survivent, ou du moins sa mort n'a rien changé au degré d'estime que chacun d'eux avoit obtenu de

son vivant : il pese toujours le même poids dans la balance de la Renommée. Sa célébrité n'a même fait que s'accroître depuis qu'il n'est plus , et s'étendre dans toutes les classes de la société. Lorsqu'il vivoit , le nom d'un grand Poëte , qui avoit à ses ordres les cent bouches et toutes les trompettes de la Renommée , rivalisoit avec le sien ; on les opposoit l'un à l'autre , sans pouvoir comparer ensemble ces deux hommes extraordinaires , qui n'avoient rien de commun ; mais la gloire du Poëte semble avoir baissé , tandis que celle de l'Écrivain moral n'a fait que s'étendre , et rassembler autour de sa tombe des partisans plus nombreux.

L'éloquence de J. J. Rousseau contraste avec celle des Écrivains de son siècle ; elle ne marche point avec une froide majesté , ou armée de pointes et d'épigrammes ; elle fait jaillir la pensée et le sentiment , parce qu'elle est le résultat du génie , du sentiment et de l'esprit , fondus ensemble ; elle

est souple, et nous enchante par tous les tons, qui, dans son style, se mêlent sans discordance. La grace et la clarté sont répandues par-tout, et l'inépuisable variété des tours répond à cette multitude d'idées, qui se pressoient sous la plume de l'Écrivain. Il pense sans effort, et avec une plénitude et une richesse d'expressions qui annoncent une source intarissable et profonde.

Nous n'analysons point le génie de ce grand homme, nous le sentons; il laisse toujours dans l'ame une impression durable, soit lorsqu'il subjugué l'entendement par sa force supérieure, soit lorsqu'il séduit le cœur par ce prestige qui ne fut donné qu'à lui; enfin lorsque, dans la discussion, il fait valoir les droits de la vérité, alors il anéantit jusqu'à la pensée de pouvoir lui résister.

Si, comme on l'en a accusé, il s'est permis des paradoxes, qu'il déclare avoir toujours préférés à des préjugés, ne se joue-t-il

pas même alors de votre imagination , par l'inconcevable subtilité avec laquelle il évite ou renverse toutes les objections ?

Jamais Écrivain n'avoit montré qu'on pût toucher à la fois deux points aussi éloignés , aussi opposés que l'éloquence de l'amour passionné et celle de l'obscur et profonde politique : la nouvelle Héloïse et le Contrat Social sont de la même main ! Et pour montrer ensuite combien il étoit maître de la langue , et de la sienne en particulier , il publia cette Lettre , fille d'un Mandement , ce chef-d'œuvre plaisant , où l'ironie est maniée avec tant d'art , et qui étoit faite pour rester sans réponse. Parurent bientôt après les Lettres de la Montagne ; c'est encore un autre accent , mais d'une profondeur et d'une gravité rares ; elles prouvent un esprit vigoureux , qui avoit étudié toutes les formes possibles de gouvernement , et qui *débordoit* , pour ainsi dire , d'idées politiques.

Il ne pouvoit toucher une question sans

enflammer les esprits, parce qu'il les jetoit hors des routes battues ; il écrit une Lettre sur la Musique , et nous lui devons en France la révolution musicale, cette révolution précieuse dans un Art que les Étrangers nous ont montré, et que nous aimions avant de le connoître (1).

(1) Rousseau avoit dit que les François n'avoient point, ne pouvoient point avoir de Musique, et que s'ils parvenoient à en avoir une, ce seroit tant pis pour eux, parce que la nature de leur langue s'y opposoit. Un jour, se trouvant à une des représentations d'*Orphée*, qu'il vit quarante fois, quelques Amateurs, qui l'avoient distingué dans la foule, vinrent le trouver après le Spectacle, et le voyant immobile et la tête baissée, lui dirent avec intérêt. . . . *M. Rousseau, préjugé national à part, que pensez-vous de cet Opéra ?* Rousseau ne répondit point ; mais relevant enfin la tête, et montrant à ceux qui l'interrogeoient les larmes qui couloient sur ses joues, il chanta à voix basse, et d'un accent étouffé. . . . *J'ai perdu mon Euridice ; rien n'égale mon malheur ! . . .* Cette rétractation, que la vérité obtenoit de l'homme qui la disoit toujours,

Il est à remarquer que J. J. Rousseau fut presque couvert par un amas de brochures , dont quelques-unes même n'étoient pas sans mérite , lorsqu'il donna sa *Lettre sur la Musique* ; et la raison en est simple. N'est-il point dans l'ordre des choses , que les opinions soient différentes , quand on ne traite que des objets de goût , dont les notions ne sont encore irrévocablement fixées dans aucune Nation ?

Si la mort ne l'eût pas surpris , il auroit fait pour la Botanique , ce qu'il avoit fait pour la Musique. Il nous auroit délivrés de cette scientifique et repoussante nomenclature , malheureusement consacrée par un grand nom , et qui ne sert qu'à dessécher la mémoire , qu'à effacer le riant tableau de la nature ; Flore , dégagée de cet amas

leva l'anathème qu'une erreur , dont il convenoit d'une manière si touchante , avoit jeté sur la Nation : sans avoir des *Métastase* pour Poètes lyriques , nous revenons d'un préjugé qu'un grand homme nous avoit donné.

d'hiéroglyphes inintelligibles , lui devoit autant et plus encore qu'Uranie ne doit à Fontenelle.

Qu'il nous soit permis de suivre ici la succession de ses Écrits ; on y reconnoitra sans peine la génération de ses idées.

Ce qu'on connoît de lui d'abord , ce sont ces Lettres écrites en 1738 à Madame de Warens, sa bienfaitrice et son amie ; elles inspirent l'intérêt le plus touchant , même après qu'on a lu ses chefs-d'œuvre : on aime à y voir son ame fiere , sensible et neuve , se développer par degrés ; il sembloit dès-lors appelé à la profession de Musicien , et rien n'annonçoit le Penseur, le Philosophe, l'Écrivain supérieur.

Ce fut la Capitale qui éveilla son génie ; une question académique fut comme l'étincelle qui tomba sur le magasin de ses idées, et causa l'explosion dont retentit le monde littéraire ; il avoit rassemblé toutes ses forces en silence , sans que lui-même s'en aperçût, et il entra dans la carrière des Lettres,

sans se douter de la gloire qui l'y attendoit. Pouvoit-il lui-même prévoir la fermentation que son premier Ouvrage exciteroit dans les cerveaux d'autrui, comme dans le sien ?

Du premier coup, il renverse l'antique monument élevé aux Sciences, qu'il regarde comme la source de la corruption humaine. Dans l'allarme universelle on crut voir Érosstrate mettant le feu au temple de Diane ; ceux-mêmes, qui dans leur impuissante obscurité ne paroissent pas destinés à éteindre l'incendie imaginaire, crurent devoir s'opposer à son progrès, et durent au moins à leurs débiles efforts le seul moment d'existence dont ils aient jamais joui.

Cependant Rousseau, en répondant au Roi de Pologne, qui avoit déposé le sceptre du Monarque, pour prendre la plume du Philosophe, et à M. ***, à qui il proteste si plaisamment qu'il ne veut pas répondre, enrichit le public de deux nouveaux Ouvrages, supérieurs à celui qui les avoit fait naître.

Son premier Discours annonçoit bien un talent heureusement né et cultivé ; une plume façonnée aux formes brillantes de l'éloquence , et faite pour en cueillir les palmes ; mais la distance est grande de ce premier triomphe au second qui le suivit. Son premier Ouvrage , malgré ses beautés , dut son plus grand éclat au parti qu'il choisit dans l'alternative de la question , et au paradoxe brillant qu'il soutint avec l'instrument même qu'il condamnoit. Mais son Discours sur l'Origine de l'Inégalité des Conditions fut un pas de géant dans la carrière. Ce tour de force extraordinaire fit sentir toute la vigueur et les ressources de ce nouvel athlète. Comme Minerve , il sauta dans la lice armé de toutes pièces , et les maîtres de l'empire littéraire furent confondus en voyant cet inconnu s'élancer du premier bond à la hauteur où ils n'étoient montés que lentement et par degrés. Ce second Écrit est un ouvrage profond , où se montrent toutes les facultés de ce puissant génie ; on y voit

L'inépuisable richesse de son style, l'énergie et la chaleur de son éloquence, la force d'une logique redoutable, et sur-tout cette faculté, qui lui étoit propre, de dépouiller les objets et les idées des formes de convention et de l'alliage social, pour les contempler dans leur origine, et comme à la source de la nature.

Mais ce qui plaça J. J. Rousseau au-dessus de tous les Écrivains de son siècle, c'est que son éloquence avoit un caractère moral, un objet d'utilité réelle et générale. Son *Émile*, en écartant quelques opinions religieuses, qu'on n'est pas obligé d'adopter, est un de ces ouvrages nécessaires à l'homme, qu'il faudra consulter dans tous les siècles, et dans tous les Gouvernemens; c'est le type de l'éducation physique et morale; là il est tout à la fois peintre et législateur du cœur humain.

Jamais Philosophe n'avoit écrit plus près de l'homme, et sur des objets plus immédiatement liés à sa félicité; jamais Écrivain

ne s'étoit fait une affaire aussi sérieuse de notre bonheur : s'il nous humilie, c'est pour nous corriger : s'il nous gourmande, c'est pour nous rendre heureux ; il s'indigne contre nos vices , par intérêt et par affection pour nous. Continuellement occupé de tout ce qui peut avoir rapport avec le bien-être de l'homme , il épie ses affections naissantes pour lui conserver ses facultés morales dans leur vigueur et leur pureté primitives.

C'est à lui que l'aimable enfance doit son bonheur et sa liberté ; il a brisé tous ces liens insensés qui l'enchaînoient aux portes de la vie ; il lui a épargné ces études pénibles et déplacées qui fatiguent ses tendres organes avant qu'ils soient formés , qui éblouissent l'entendement au lieu de l'éclairer ; il lui a tout appris , en nous enseignant l'art difficile de ne lui rien apprendre. L'Émile parfait, tel qu'il l'a formé dans son livre , est sans doute impossible dans l'état de la société actuelle ; mais du moins la vieille idole est brisée. Rousseau a rebâti un modèle plus

conforme à la nature , et dont chaque élève approchera plus ou moins suivant le degré de courage , de tendresse et d'intelligence du pere ou de l'instituteur. Il nous a démontré d'une maniere palpable les vices de l'ancienne méthode ; il a persuadé notre raison , et même il a commencé à vaincre notre paresse. Enfin c'est lui , et lui seul qui a fait honorer la maternité dans la plus douce et la plus auguste de ses fonctions ; il a rendu la mere à l'enfant et l'enfant à sa mere : croyons-en M. de Buffon ; on le louoit de ce qu'il avoit dit et prouvé que les meres devoient nourrir elles-mêmes leurs enfans ; *oui , nous l'avons dit* , répondit-il ; *mais M. Rousseau seul le commande et se fait obéir.* Ce mot dispense de tout autre éloge.

C'est dans l'Émile , c'est dans ce livre utile qu'il a inséré ce morceau que les hommes liront et méditeront dans tous les siècles ; parce que dans tous les siècles il sera le code le plus respectable de la religion naturelle. C'est-là que se trouve consigné le

plus digne éloge, que jamais homme ait fait de l'Évangile : nous le rapporterons ici pour renouveler le plaisir qu'on a souvent pris à le lire.

« J'avoue que la majesté des Écritures
 » m'étonne, que la sainteté de l'Évangile
 » parle à mon cœur. Voyez les livres des
 » Philosophes, avec toute leur pompe : qu'ils
 » sont petits près de celui-là ! Se peut-il
 » qu'un livre à la fois si sublime et si simple
 » soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que
 » celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un
 » homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un
 » enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire ?
 » Quelle douceur ! quelle pureté dans ses
 » mœurs ! quelle grace touchante dans ses
 » instructions ! quelle élévation dans ses
 » maximes ! quelle profonde sagesse dans
 » ses discours ! quelle présence d'esprit !
 » quelle finesse et quelle justesse dans ses
 » réponses ! quel empire sur ses passions !
 » Où est l'homme ; où est le sage qui sait
 » agir, souffrir et mourir sans foiblesse et

» sans ostentation. Quand Platon peint son
» Juste imaginaire couvert de l'opprobre du
» crime, et digne de tous les prix de la vertu,
» il peint Jésus-Christ trait pour trait. La
» ressemblance est si frappante, que tous
» les Peres l'ont sentie, et qu'il n'est pas
» possible de s'y tromper. Quels préjugés,
» quel aveuglement ne faut-il point avoir
» pour oser comparer le fils de Sophronis-
» que au fils de Marie? Quelle distance de
» l'un à l'autre! Socrate, mourant sans dou-
» leur et sans ignominie, soutint aisément
» son personnage; et si cette facile mort
» n'eût honoré sa vie, on douterait si So-
» crate, avec tout son esprit, fut autre chose
» qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la mo-
» rale; d'autres, avant lui, l'avoient mise
» en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils
» avoient fait; il ne fit que mettre en leçons
» leurs exemples. Aristide avoit été juste,
» avant que Socrate eût dit ce que c'étoit
» que justice. Léonidas étoit mort pour son
» pays, avant que Socrate eût fait un devoir

» d'aimer la patrie. Sparte étoit sobre, avant
 » que Socrate eût loué la sobriété : avant
 » qu'il eût défini la vertu , Sparte abondoit
 » en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-
 » il pris parmi les siens cette morale élevée
 » et pure, dont lui seul a donné les leçons
 » et l'exemple? Du sein du plus furieux fa-
 » natisme , la plus haute sagesse se fit en-
 » tendre, et la simplicité des plus héroïques
 » vertus honora le plus vil de tous les peu-
 » ples. La mort de Socrate , philosophant
 » tranquillement avec ses amis , est la plus
 » douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus
 » expirant dans les tourmens , injurié ,
 » raillé , maudit de tout un peuple , est la
 » plus horrible qu'on puisse craindre. So-
 » crate , prenant la coupe empoisonnée , bé-
 » nit celui qui la lui présente et qui pleure ;
 » Jésus , au milieu d'un supplice affreux ,
 » prie pour ses bourreaux acharnés. Oui , si la
 » vie et la mort de Socrate sont d'un Sage ,
 » la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

Qui doutera du christianisme de Rous-

seau, quand il est fondé sur l'Évangile, et lorsqu'un des chefs de l'Église avoue publiquement, *qu'il seroit difficile de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Évangile* (1)? Qui doutera que la religion chrétienne, si nécessaire, si touchante et si sublime, n'eût fait la conquête de cet Écrivain, qui par le charme victorieux de son éloquence lui a donné, ou du moins conservé des Disciples prêts à devenir incrédules?

Nous conviendrons cependant qu'on accuse ce vertueux Écrivain de s'être éloigné de sa rigide austérité, lorsqu'employant l'attrait d'un pinceau voluptueux qu'on ne lui connoissoit pas, il a peint l'amour, dans sa *nouvelle Héloïse*, avec des couleurs propres à justifier les égaremens de cette passion. Nous ne répondons point à cette objection ; mais, en jetant les yeux sur l'état

(1) Voyez le Mandement de M. de Beaumont, page 19 de l'édition in-8°. de 1763.

des mœurs actuelles de la société, nous demandons, où est le pere qui rougiroit d'avoir une fille qui, dans les mêmes circonstances, se seroit rendue coupable comme Julie, si d'ailleurs elle possédoit toutes les vertus de son modele? On sent bien que, sans cette condition; ce ne seroit plus Julie qu'elle auroit imitée, et qu'alors rien ne pourroit la justifier.

Au reste, pour condamner Rousseau, il faudroit être certain d'avoir bien vu le but qu'il se proposoit, en donnant au public les *Lettres de la nouvelle Héloïse*, avec la déclaration qu'il auroit voulu vivre dans un siecle, où son devoir eût été de les jeter au feu: ce but nous paroît avoir été judicieusement saisi, dans un parallele entre Clarisse et Julie, publié à Londres, dans le *Critical Review*, par un homme d'esprit; mais que l'esprit seul auroit été incapable de faire.

« M. Richardson, dit l'Auteur, met son
» héroïne à l'épreuve de toutes les attaques

» de la tentation , et présente à toutes les
» femmes un modele de perfection à imiter.
» M. Rousseau a mieux aimé peindre son
» Héloïse sujette aux foiblesses de l'humana-
» nité , de crainte qu'en plaçant trop haut
» sa vertu , la difficulté d'y atteindre ne
» décourageât celles qui voudroient s'y éle-
» ver.... S'il nous est permis de dire notre
» sentiment , M. Rousseau a donné l'ins-
» truction la plus utile , en nous montrant
» les moyens de recouvrer l'estime des hom-
» mes , après l'avoir perdue par une faute
» capitale. On ne peut pas donner une leçon
» plus importante , aux femmes sur-tout ,
» qui , pour la plupart , condamnent au vice
» et à l'opprobre celles de leur sexe qui se
» sont une fois écartées des sentiers d'une
» vertu rigoureuse , eussent-elles prompte-
» ment réparé leurs erreurs : et cependant
» elles sont souvent plus utiles à la société ,
» que ces femmes si vaines d'une vertu qui
» peut - être n'a jamais été mise à l'é-
» preuve. »

Ajoutons que dans l'Héloïse , dans ces Hymnes sublimes , où Rousseau devient Poëte , et Poëte dans le grand genre , il donne à l'amour un caractere d'énergie et d'élévation que n'ont point nos amoureuses de théâtre. Cette passion y exige des sacrifices ; elle y est subordonnée à l'autorité paternelle ; et , ce qu'on ne doit point négliger d'observer , c'est que l'Auteur y établit , avec une gravité douce , la dignité d'épouse et les saintes loix du mariage , qui ne doivent recevoir aucune atteinte , ni de la violence des passions , ni du prétexte des engagemens antérieurs : enfin , si , comme on l'a dit , ce livre n'est point celui des filles , c'est du moins celui des femmes.

Un autre mérite , que personne ne peut refuser à ce Roman , qu'un jour on appellera d'un autre nom (1) , c'est qu'il fait

(1) « Par un Roman on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événemens chimériques et frivoles , dont la lecture étoit dangereuse pour le goût

aimer l'innocence de la vie champêtre par des détails enchanteurs qui font naître le desir d'en jouir. Où trouver, si ce n'est là, le tableau de la simplicité touchante des mœurs d'un peuple, dont l'éloge est fini, quand on a dit que leurs femmes sont vertueuses? Des mœurs!... Ah! s'il étoit possible qu'on nous en rendît, c'est à Rousseau, comme on l'a dit, c'est à lui-seul sans doute que notre siècle en auroit l'obligation.

Que n'aurions-nous pas à dire de sa *Lettre sur les Spectacles*, si notre objet étoit de faire ici mention de tous ses Ouvrages? Cette Lettre est adressée à M. d'Alembert, qui essaya d'y répondre, mais dont la voix trop foible se fit à peine entendre. Une femme disoit.... « Jusqu'à présent on n'a

» et pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât
 » un autre nom pour les Ouvrages de *Richardson*,
 » qui élèvent l'esprit, qui touchent l'ame, qui res-
 » pirent par-tout l'amour du bien, et qu'on appelle
 » aussi des Romans. » DIDEROT.

» fait que parler sur les spectacles , mais
» Rousseau vient de jeter un cri qui reten-
» tira dans la postérité ».

Le *Projet de Paix perpétuelle*, inventé par Henri IV, établi par l'Abbé de Saint-Pierre, et développé par Rousseau, est encore un Ouvrage qui honore autant l'ame que le talent de son Auteur. Si ce projet est impraticable, il n'en résulte qu'une chose, c'est que Rousseau, pour le bonheur des hommes, desiroit ardemment et de bonne-foi jusqu'à l'impossible. Plus on lit Rousseau, et moins on conçoit cette alliance d'idées dissemblables dans la même tête. Et par une autre singularité, non moins remarquable, c'est que dans les genres d'écrire, où il n'est pas sublime, il reste au-dessous du dernier degré de la médiocrité. Cet Écrivain si chaud, si poétique, quand il développe ses pensées et ses sentimens en prose, n'est plus qu'un mauvais écolier dès qu'il veut les enchaîner dans des rimes.

Si, après avoir jeté les yeux sur l'Écri-

vain nous les fixons sur l'homme ; son caractère , original et bizarre , vous offre un autre problème. Celui qui , se sentant né pour la gloire , avoit eu le courage , ou la sagesse d'arrêter l'explosion de son génie jusqu'à sa quarantième année , dans un siècle où des esprits encore adolescents se hâtent de produire des fruits sans substance et sans couleur , ne devoit point ressembler aux autres hommes. C'est lorsque le monde littéraire ne soupçonnoit pas même son existence , qu'il montre tout-à-coup l'ongle du lion dans son premier Discours couronné. A cette époque brillante , il monte sur le trône de l'éloquence , et en moins de dix ans il n'a plus d'égal dans l'art d'écrire.

Cette rapide invasion du génie étoit faite pour atterrer jusqu'à ses admirateurs , parce que , dans l'admiration des hommes , il naît toujours , même à notre insu , un germe d'envie que nous ne nous avouons jamais. De-là cette foule d'écrits éphémères sur ses Ouvrages , ces portraits aventurés de sa

personne, ce bruit tumultueux qui précédoit sa réputation, et qui ressembloit aux injurieuses acclamations de la populace Romaine, lorsqu'elle accompagnoit le triomphateur montant au capitole.

Arrêtons-nous pour remarquer comme un trait qui n'appartient qu'à lui, que c'est au milieu de l'éclat éblouissant qui l'entouroit, qu'il regrettoit avec tant de bonne-foi les jours paisibles de sa douce obscurité, parce que la gloire, à laquelle on sacrifie tout, n'étoit pas l'espece de bonheur qu'il falloit à son ame.

Ses *Confessions* jettent déjà un grand jour sur son caractere moral; mais par quelle fatalité faut-il que la plus intéressante moitié du tableau reste encore cachée à nos avides regards? Accusons, au nom du public, les mains avarés qui récelent ce dépôt précieux. Il appartient à la génération présente qui a droit de le réclamer, et qui est exposée au malheur de calomnier un grand homme, si nous en jugeons par le fragment qui

termine l'ouvrage unique , et peut - être étrange , dont nous parlons : le voici :

« Si je me chargeois du résultat, et que
» je lui disse..... (*au Lecteur*) tel est mon
» caractere ; il pourroit croire, si non que
» je le trompe, au moins que je me trompe :
» mais en lui détaillant avec simplicité tout
» ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai fait ,
» tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai
» senti, je ne puis l'induire en erreur, à
» moins que je ne le veuille ; encore même
» en le voulant, n'y parviendrois-je pas ai-
» sément de cette façon : c'est à lui d'assem-
» bler ces élémens, et de déterminer l'être
» qu'ils composent ; le résultat doit être son
» ouvrage, et s'il se trompe alors, toute
» l'erreur sera de son fait. Or il ne suffit pas
» pour cette fin que mes récits soient fi-
» deles, il faut aussi qu'ils soient exacts.
» Ce n'est pas à moi à juger de l'importance
» des faits, je les dois tous dire, et lui lais-
» ser le soin de choisir : c'est à quoi je me
» suis appliqué jusqu'ici de tout mon cou-

» rage , et je ne me relâcherai pas dans la
» suite ; mais les souvenirs de l'âge moyen
» sont toujours moins vifs que ceux de la
» première jeunesse. J'ai commencé par
» tirer de ceux-ci le meilleur parti possible ;
» si les autres me reviennent avec la même
» force, les Lecteurs impatiens s'ennuieront
» peut-être ; mais moi , je ne serai pas mé-
» content de mon travail. Je n'ai qu'une
» chose à craindre dans cette entreprise ; ce
» n'est pas de trop dire , ou de dire des
» mensonges ; mais c'est de ne pas tout
» dire , et de taire des vérités. »

Maintenant , disons aux inconséquens recéleurs , de la seconde partie des *Confessions* , qu'ils devoient , ou tout ensevelir , ou tout publier ; une *Confession* doit être pleine ; elle doit être entière , parce que la réunion de la totalité des faits répand du jour sur chacun d'eux en particulier , dissipe les soupçons , et détermine le caractère. Non , jamais les Éditeurs ne se laveront du reproche qu'ils méritent , qu'en se

hâtant de le faire cesser, en faisant sortir de leurs mains un trésor de justice qui appartient au monde littéraire et philosophique. De lâches considérations pour quelques intérêts individuels, peut-être la crainte méprisable d'offenser quelques hommes intéressés à tenir le voile sur leurs iniquités particulières, doivent-elles priver le public d'un Ouvrage qui doit faire son instruction et fixer ses jugemens ! Mais la plupart de ces faux-dieux, qu'on a craints comme des tyrans, n'existent plus, et la foudre ne sortira point de leurs tombeaux (1).

Il étoit tems d'offrir à la mémoire de Rousseau un monument digne de lui, et fait pour durer plus long-tems que le

(1) Une Dame de qualité fit un jour cette question à Rousseau. . . . Que renferment donc, Monsieur, vos fameuses Confessions? *Madame*, répondit le Philosophe, *j'ai dit tout le mal que je sais de moi, et tout le bien que je sais des autres. . . .* La Dame répondit : *En ce cas-là, le livre sera court.*

marbre et l'airain. Pour remplir ce devoir, nous nous proposons de publier une nouvelle Édition de tous les Écrits qui sont sortis de sa plume, et dont plusieurs n'ont jamais paru avec un ordre que jusqu'à présent on n'a point observé. C'est avec raison que l'on s'est plaint du mélange confus qui regne, même dans les dernières Éditions. Voulant éviter un défaut si choquant, et quelquefois si nuisible, nous avons rassemblé avec soin, sous un même point de vue, les Ouvrages marqués du même caractère. Le génie de l'Auteur ayant employé des couleurs différentes, mais toujours analogues aux objets divers qu'il a traités, il étoit essentiel de réunir les Ouvrages qui ont entr'eux une connexion frappante ; c'est ce qu'on n'avoit point fait, et ce que nous ferons ; ainsi le morceau sur l'*Économie Politique*, le *Contrat Social* et les *Lettres de la Montagne* seront intimement liés avec toutes les pièces relatives à la fameuse affaire de Genève. Rousseau a été chez les

Génois ce que Démosthène fut chez les Grecs ; son éloquence a puissamment influé sur le sort de cette République ; et , sans prétendre juger des intérêts encore si nouveaux , nous nous bornerons à faire sentir cette influence , qui , dans le moment où nous écrivons , produit encore son effet. Témoins , pour ainsi dire , de l'événement , nous nous contenterons d'en exposer les causes , que nous trouverons renfermées dans les *Lettres de la Montagne* , où l'Auteur a mis le cachet de son génie pour la discussion claire et rapide des affaires politiques.

Il eût été inutile , et même ridicule d'ajouter un commentaire en règle à ses Ouvrages. Où est la main téméraire qui n'eût pas craint de mêler ses couleurs à celles de ce Peintre sublime ? La présomption ne va point jusques-là. Observons cependant que chaque Ouvrage de Rousseau faisoit naître une foule d'Écrits bizarrement diversifiés ; comme on voit , à chaque renouvellement de la nature , des essaims d'insectes éclore ,

et s'attacher aux fruits qui parent nos jardins. Parmi ces nombreux Écrits, qui n'ont eu qu'une existence éphémère, souvent l'on remarque, avec une surprise, qui n'est pas sans plaisir, que l'adversaire de Rousseau finit, même sans s'en appercevoir, par être de son avis, et dès-lors cet avis est marqué du sceau de la vérité. C'est dans ces divers Écrits, où étoient déposées les idées reçues depuis si long-tems, qu'on remarque l'étonnement où étoit le public, de les voir renverser d'une manière si brusque et si victorieuse ; c'est - là que Rousseau s'élançe comme un phénomène, dont la subite apparition remue tous les esprits, et fixe l'époque d'une révolution dans l'empire des Lettres et de la Philosophie !

Nous nous sommes imposé la tâche longue et pénible de lire sans humeur toutes ces brochures, d'en faire impartialement un extrait rapide et raisonné, et nous avons quelquefois rencontré, même dans les plus dédaignées, des traits d'autant plus frap-

pans, qu'ils sortoient du fond des ténèbres. Nous ne craignons pas d'avancer qu'à l'occasion d'Émile, (par exemple), nous donnerons plusieurs pages éloquentes et dignes de se trouver dans l'Ouvrage qu'on y combat : tant le sort du génie de l'Auteur étoit d'enflammer ceux-mêmes qui ne pensoient pas, ou qui feignoient de ne pas penser, comme lui !

Nous avons ensuite jeté les yeux sur les Ouvrages estimables qui ont paru à mesure que Rousseau publioit les siens ; nous aurons souvent lieu de montrer avec quelle violence il tourmentoit la pensée d'autrui, en exposant la sienne : il électrisoit toutes les têtes ; les opinions se divisoient ; on crioit au paradoxe, mais l'attrait piquant, qu'il avoit su lui donner, forçoit à examiner l'erreur prétendue, et c'est en lui répondant qu'on désespéroit de pouvoir lui répondre, en voyant de plus près son accablante supériorité.

Ces extraits seront placés immédiatement

après l'Ouvrage qui aura fait naître la contestation , et d'un coup-d'œil on verra le précis des réponses qu'on y aura faites , quand ces réponses auront de l'intérêt : on rapportera même les plaisanteries ingénieuses , et les sarcasmes qu'il aura occasionnés , parce qu'on aime à se rappeler le bon-mot d'un Soldat contre son Général , qui en sourit le premier , mais dont cependant Rousseau ne sourioit pas.

L'immobilité silencieuse du Géant de l'éloquence au centre de l'arène où ses ennemis l'assailloient , porte le caractère d'une fierté majestueuse , et d'une ame maîtresse d'elle-même ; tandis que le Poëte illustre , dont le nom luttoit avec le sien , s'offensoit comme un enfant de la plus légère égratignure , et se rabaissoit en écrasant avec colère des insectes.

Rousseau savoit garder une contenance philosophique : mais nous prouverions facilement qu'il avoit lu tous les Écrits publiés contre lui , et qu'il en avoit profité

avec la candeur d'un homme bien au-dessus de ses fautes. Car, dans les Ouvrages subséquens, il répondoit avec franchise, quoiqu'avec noblesse, aux objections dont il avoit senti la force ; tant il avoit su les apprécier !

C'est en indiquant la marche de son esprit dans ses différentes productions, c'est en étudiant son ame dans les époques diverses de sa vie, que nous pourrons nous vanter peut-être d'avoir découvert le secret de sa composition aussi neuve qu'enchanteresse (1). Ayant eu l'avantage de demeurer plusieurs années dans son pays natal et de prédilection, nous y avons découvert les vestiges de ses premiers pas. Nous avons

(1) Ce secret est en partie dévoilé dans l'anecdote suivante. — Deux Jésuites se présentèrent chez lui, et le prièrent de leur enseigner l'art qu'il employoit pour écrire avec tant d'éloquence. Rousseau leur répondit. *J'en ai un en effet ; je suis fâché qu'il ne soit point à l'usage de votre Société ; c'est de ne jamais dire que ce que je pense.*

reconnu souvent sa touche, et vu quelquefois son nom dans un Journal presque inconnu en France. C'est dans ce dépôt, obscur et volumineux, que Rousseau a jeté ses premières productions. Il faut un œil attentif pour les y distinguer ; mais on les reconnoît enfin, sur-tout à un ton religieux, où ne perce pas moins l'aversion la plus décidée pour les disputes théologiques.

Nous étonnerons beaucoup de personnes, en mettant sous leurs yeux les premiers essais de la plume d'un homme qui attendoit sous le voile que le public lui criât, *écris, tu es né pour écrire*. Il attendit longtemps sans se décourager. Pendant vingt années, il aiguisa ses armes sans se rebuter de leur peu d'éclat. Il sembloit pressentir qu'il forceroit un jour tous les obstacles. Le sentiment inné de ses forces le soutenoit, et il supportoit de bonne grace l'obscurité, comme s'il eût entrevu les rayons de la gloire qui ne devoit le couronner que dans son automne. Jamais homme n'a mieux connu le

rare secret d'attendre sa renommée , sans la violenter par des moyens prématurés et insuffisans.

Nous le répétons : Rousseau n'est pas moins singulier par son caractere , que par ses Ouvrages ; ce caractere mixte , et jusqu'alors inconnu , échappe au pinceau le plus exercé et le plus fin : c'est l'assemblage étrange de toutes les passions portées à l'extrême , quoique balancées les unes par les autres ; c'est tout à la fois l'orgueil et la simplicité ; l'amour du bruit et de la retraite ; l'ambition et le dédain de la renommée ; il aimoit beaucoup les jouissances , et il voulut être pauvre ; l'enthousiasme de la liberté le passionnoit , et il finit par demander , comme une grace , la permission de passer ses derniers jours dans une prison. Idolâtre des femmes , il en fut le censeur le plus amer ; il puisoit beaucoup d'idées dans la conversation , et il fuyoit le commerce des hommes ; indulgent pour les foiblesses humaines , et chérissant l'humanité d'un amour tendre

et actif, il étoit ombrageux et défiant pour chaque individu; il étoit obligeant, généreux même, et le bien qu'on lui faisoit devenoit à ses yeux un outrage (1). Quoique le meilleur des hommes, il étoit offensé de l'amitié ou de l'affection qu'on lui témoignoit; enfin vertueux, il avoit peine à croire à la vertu. Il étoit devenu plus que misantrope; car il avoit le malheur de soupçonner des intentions malfaisantes dans le cœur de ceux qui l'approchoient, et plus il étoit irréprochable, plus son effervescente imagination se créoit de fantômes qui le tourmentoient.

Il fut sans doute trompé, trahi, calomnié plus d'une fois, d'autant plus facilement

(1) M. le Chevalier de C. . . , qui l'admiroit et le chérissoit, se donna beaucoup de mouvemens à son insu pour sa pension du Roi d'Angleterre. Rousseau pénétra son secret, et un matin M. le Chevalier de C. . . reçut un billet de ce style: « Jeune homme, » vous êtes bien hardi de vouloir me faire du bien » sans mon consentement. — » La vue, l'idée d'un *présent*, le mot même, le mettoient en colere.

que Jean-Jacques n'étoit pas un être intelligible et à la portée de tout le monde. Mais-peut être ne peut-on expliquer Rousseau tout entier qu'en le supposant attaqué, sur-tout dans les dernières années de sa vie, d'une maladie de cerveau, qui lui représentoit tous les objets comme créés et disposés pour lui nuire et pour le rabaisser ; la crainte perpétuelle de l'humiliation le tyrannisoit : tel étoit le foible de son orgueil délicat et profond, qu'une moquerie suffisoit pour troubler sa tête. Son regard soupçonneux épioit sans cesse dans les yeux ce qu'on pensoit de lui, et le moindre geste, ou le moindre sourire qui ne s'accordoit point avec sa pensée actuelle, le perceoit jusqu'au fond de l'ame ; il éprouvoit des douleurs morales, inconnues aux autres hommes. Nous l'avons vu passer tout-à-coup d'un mouvement de joie à la plus sombre tristesse ; être heureux et malheureux dans l'espace de trois minutes, sans que rien eût paru changer autour de lui ;

son imagination effarouchée avoit tout fait. O ! vous , qui êtes si jaloux de sa grande renommée , voudriez-vous posséder son génie au prix que la nature le lui avoit vendu ? Nous nous sommes quelquefois , en sa présence , attendris jusqu'aux larmes. Enfin , ou Rousseau étoit le seul sage , et tous les hommes de la société actuelle des insensés ; ou , si nous avons peine à souscrire à ce partage , il falloit donc que Rousseau eût un grain de folie dans l'imagination : ou bien il aura donc été un être à part , qui ne voyoit , ne sentoit , ne jugeoit en rien comme les hommes de nos jours , déplacé en quelque sorte dans notre monde social , auquel il ne pouvoit s'unir , et fait pour une sphere moins grossiere et plus parfaite que la nôtre.

Un tel caractere est inconcevable sans doute ; mais il a existé , et la solution de ce problème fera long-tems le désespoir des observateurs du cœur humain. On ne peut croire cependant que toutes ces terreurs ,

dont l'imagination de cet homme sensible s'étoit remplie, fût l'unique effet d'un affoiblissement, ou d'un dérangement dans ses organes ; et qu'il ait toujours crié à la persécution sans jamais avoir eu d'ennemis. Tous les spectres qui l'alarmoient n'étoient sans doute pas des fantômes ; sans doute l'Envie, offensée de sa gloire, et sur-tout de ce sentiment de vénération qu'on avoit pour ses vertus, cabaloit sourdement, tra-moit en secret contre sa réputation et sa personne , et s'efforçoit de le faire passer pour un insensé, un maniaque, un charlatan dangereux... il faut le dire... pour un scélérat. Si on parcouroit, disoit-il, le dépôt des hommes puissans , on pourroit y trouver de lâches et honteux recours à l'autorité contre moi , de noires dénominations , et de perfides coups de poignards portés dans l'ombre. Ce sont des faits particuliers que Rousseau aura trop généralisés ; il aura étendu à tous les hommes qu'il rencontroit la bassesse et la méchanceté de quelques

individus, et son imagination, allarmée et toujours en activité, n'aura pas manqué de seconder ses craintes et ses défiances, d'affoiblir ses organes, d'altérer ses jugemens, et aura fait souffrir à cet homme de bien ces tourmens d'une vie soupçonneuse, qui ne devroient être que le partage des tyrans.

Ayant vécu plusieurs années dans un pays qu'il avoit habité pendant l'obscurité de sa jeunesse, ayant eu des relations intimes avec beaucoup de personnes qui avoient obtenu sa plus grande confiance, nous pourrons éclaircir plusieurs passages de ses Écrits par quelques anecdotes de sa vie jusqu'à présent peu connues. Nous sommes liés d'amitié avec une personne qui possède deux cents piéces de musique copiées de sa main, et qui a souvent eu occasion de le voir et de l'entendre ; car on sait que ce grand homme copioit de la musique, que l'Auteur d'*Émile* s'abaissoit à ce métier servile, et qu'il disoit quelquefois, *je suis un peu cher ; mais personne ne copie*

comme moi ; à-peu-près comme Fontenelle, à qui on reprochoit de conter trop longuement, répondoit : Cela est vrai, mais je conte si bien !

Quel est le génie qui se doit tout à lui-même ? Rousseau avouoit souvent les obligations qu'il avoit à Diderot , celui de tous les hommes , qui , par la parole , influoit le plus puissamment sur ceux qui l'écoutoient , celui dont on a dit que la conversation valoit mieux qu'un livre , parce qu'elle instruisoit et persuadoit , ce que les livres ne font pas toujours ; c'est lui , qui a d'abord éveillé et enflammé le génie de Rousseau. Quand on prononçoit le nom de Diderot en sa présence , il étoit ému : sans doute cette émotion venoit du souvenir de l'amitié qui avoit lié ces deux hommes rares , et des causes qui avoient occasionné leur rupture.

Dans les trances qu'il éprouvoit continuellement , il s'étoit imaginé que le Gouvernement lui avoit défendu d'écrire : il n'en étoit rien. Une lettre de M. de Choiseul

prouve expressément le contraire (1). Rousseau n'étoit pas de la classe de ces Écrivains turbulens et séditieux, qui allarment l'État, et nécessitent la proscription. Il respectoit les personnes et les événemens récents, sur lesquels il est toujours si dangereux et si difficile d'écrire, sur-tout quand on veut conserver son repos, que Newton appelloit *la substance* du Philosophe. Pressé un jour, en notre présence, d'une manière énergique et sentimentale, sur ce qu'il laissoit sa plume oisive dans une crise violente du Gouvernement, il répondit avec une naïve simplicité... *j'ai dit tout ce que je savois.*

Il se jugeoit rigoureusement lui-même, et avec la bonne-foi qui ne l'abandonna jamais; il ne se dissimuloit point que ses derniers Écrits, toutefois si précieux, n'avoient plus ni la même force, ni la même chaleur. Un jour, après nous avoir exposé l'idée d'un roman assez bizarre, mais dont il auroit su,

(1) On trouvera cette lettre ci-après.

lui , faire sortir des situations neuves et pathétiques ; il nous dit : « Vous devriez » vous charger de l'écrire : je vous donnerois » mon plan ; car , pour moi , me voilà vieux , » (il avoit alors soixante ans) et je sens que » je n'ai plus assez d'énergie. » On devine bien que cette offre fut reçue pour un compliment , et qu'on laissa à Rousseau à exécuter , s'il le vouloit , ce que Rousseau avoit conçu.

La couleur rembrunie de son âge , de ses souffrances , de ses malheurs , tant réels qu'imaginaires , domine souvent dans les productions de sa vieillesse. Il y discute avec aigreur de petites choses qui lui sont personnelles ; il s'y égare dans le labyrinthe d'une dialectique dont il est continuellement le centre et l'objet. C'est l'homme malade qui écrit , ce n'est plus le Philosophie éloquent et profond , et l'Auteur d'Émile y est presque totalement éclipsé. Ainsi , au milieu des variétés qui séparent les individus , l'homme , dans les différens momens de son

existence, est encore différent de lui-même jusqu'à devenir quelquefois méconnoissable.

Rousseau, en faisant les premiers pas dans la carrière de la littérature, les avoit semés d'une foule de petits vers heureusement moins que médiocres, et dont le peu de succès le fit renoncer à la science des mots, pour embrasser celle des choses. S'il eût été Poète médiocre, Rousseau étoit perdu; nous posséderions quelques Tragédies, quelques Opéra, quelques Poèmes héroïques, et l'Europe étoit privée de ces Ouvrages immortels, dont la France se glorifie, et où toutes les Nations puisent les instructions les plus nécessaires au bonheur de l'humanité.

Nous avons souvent eu occasion d'observer que Rousseau, comme la Fontaine et Corneille, brilloit peu dans la conversation, et que son entretien ne laissoit pas même soupçonner ce style énergique, impétueux ou touchant, qui caractérise ses Écrits. Il

avoit même, comme on l'a dit, *une pesanteur maxillaire*, qui contrastoit avec sa réputation ; mais, au défaut de la parole, son regard étoit toujours éloquent, et, pour peu qu'on l'étudiât, on sentoit bien que ce regard n'étoit point celui d'un homme ordinaire. Aucun de ses portraits n'a su rendre son œil perçant et plein des étincelles qui partoient du foyer brûlant de son ame, expression qu'il faut prendre au physique comme au moral ; car une chaleur plus qu'ordinaire circuloit dans ses veines : nous tenons de sa bouche, que, dans le plus grand froid de l'hyver comme en été, il ne pouvoit la nuit supporter que le simple drap sur lui.

On nous pardonnera ces détails exposés en peu de lignes, si on se rappelle que l'Abbé Trublet a laborieusement rassemblé, dans un volume de quatre cents pages, des particularités sur Fontenelle bien moins intéressantes.

Quant aux deux parties qui nous sont plus étrangères, *la Musique et la Botanique*,

nous consulterons les hommes de l'art pour rédiger les pièces nombreuses et neuves qui ont rapport à ces objets. Tout le monde sait que Rousseau a prouvé, par son *Dictionnaire de Musique*, qu'il étoit l'émule de Rameau dans la théorie de cet art charmant ; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que vers la fin de sa vie il s'étoit infatigablement appliqué à l'étude des plantes, et nous possédons un Herbarium assez vaste, chargé de notes marginales de sa main.

Une observation peu commune que nous avons faite, c'est que l'écriture de cet Orateur véhément et passionné étoit propre, nette et légère. L'impétuosité de sa tête ne troublait point le calme de sa main, et le métier patient de copiste ne pesoit point à cette ame de feu, qui à cet égard au moins savoit se dompter. On a remarqué que l'écriture des têtes foibles ou mauvaises a quelque chose de chargé, de bizarre et de confus. Il semble que l'extravagance de leur cerveau se communique jusqu'au bout de leurs

doigts. Diderot avoit aussi une écriture fine, légère, et de plus très-exacte. Cet homme, qui joignoit à la plus rapide volubilité d'expressions, une foule d'idées qui se pressoient tumultueusement, dessinoit, pour ainsi dire, son écriture, et mettoit dans son style cette précision, qui manquoit à la chaleur de ses discours.

La musique de Rousseau est très-volumineuse; nous en avons reconnu dans beaucoup de maisons; ainsi cet homme, que dévorait le feu sacré, fut volontairement *Scribe* quinze années de sa vie; ce qui doit bien plus nous étonner, que de l'avoir vu volontairement *pauvre*. Encore une fois, qu'on ne nous interdise point des détails qui cessent d'être minutieux, quand ils font connoître le caractère d'un homme aussi problématique, et qui, par l'influence de son génie sur son siècle, lui a donné une impulsion qui se propagera dans les siècles suivans.

Disons donc que Rousseau avoit un pen-

chant léger pour le bon vin, et qu'il ne s'en cachoit, ni dans ses Écrits, ni dans la conversation de la table, persuadé qu'on ne craint point l'indiscrétion du cœur, quand le cœur ne récele point de secret qu'il faille cacher. Nous savons encore qu'il aimoit de passion la société des femmes, et lorsque le cercle étoit peu nombreux, et qu'on l'avoit mis à son aise, il étoit facile alors de reconnoître l'Auteur aimable et passionné de la *nouvelle Héloïse*, sur-tout si un forté-piano se rencontroit à quelque distance de sa main; il y voloit, et il faisoit régner dans l'expression pure de son chant des accords graves, tendres et mélancoliques, qui par degrés amenoient le *sourire* sur les levres, et les *larmes* dans les yeux.

Enfin, comme si ce grand homme devoit avoir en tout une destinée qui le séparât des autres hommes, sa mort fut prompte et douce (1); il ne connut ni les angoisses du

(1) On trouvera le tableau de ses derniers mo-

dernier moment, ni les douleurs de la maladie, qui forment le cortège funebre de la mort, et sont souvent plus cruelles. Rousseau s'éteignit en regardant le ciel avec le ravissement d'une ame religieuse, pénétrée de la grandeur et de la bonté de l'Être suprême, et après avoir exhalé ce soufle, qui fut certainement chez lui une émanation de la divinité, il fut le premier des hommes en France qu'on ait enterré à la maniere des Grecs et des Romains. Son tombeau, visité par ceux qui, dans toutes les nations, ont lu ses Ouvrages, est maintenant un monument sacré auquel on rend un hommage que peu de Rois obtiennent, celui d'être couvert des larmes que répandent l'admiration et la reconnoissance publique; tant il est vrai que l'homme de génie vertueux jouit aussi, même lorsqu'il n'est plus, d'une souveraineté qu'il ne doit qu'à lui-même ! O

mens dans un Voyage à Ermenonville, qui tiendra lieu de Préface à cette Édition.

Rousseau ! les épitaphes , accumulées sur ta cendre , attestent qu'à l'enthousiasme qu'inspirent tes Ouvrages , se joint un amour tendre pour ta personne , et une pitié sentimentale sur les malheurs de ta vie , et les erreurs de ton imagination : oui , en te lisant , on dira ; il rend l'homme de bien plus content de l'être , plus décidé à l'être toujours ; et ton éloge sera fini.

Nous rapporterons plusieurs de ces épitaphes. Nous en possédons de faites par des Princes et par des Chartreux , par des Poètes et par des Fermiers-Généraux , par des Bénédictins et par des Gênois et des Russes. Un grand Écrivain fait rejaillir sur une nation la gloire dont il jouit : les Royaumes s'illustrent des noms des hommes de génie. Rousseau appartient à la France , puisqu'il a écrit en langue Française.

La cendre de Voltaire n'a pas reçu les mêmes honneurs ; on épuisa les louanges sur le théâtre de Paris où il fut justement couronné , et son triomphe finit avec la re-

présentation de sa Piece ; mais pourquoi ne s'arrête-t-on point devant son tombeau avec ce recueillement profond , avec ce respect religieux et tendre , qui saisissent l'ame , quand on aborde l'*Isle des Peupliers*? Voltaire cependant fut le bienfaiteur de la raison humaine, l'ennemi triomphant du fanatisme , le restaurateur de l'innocence opprimée , et le protecteur ardent d'une foule de malheureux !

Notre travail se bornera donc à donner un nouvel ordre aux Écrits de Rousseau , à semer quelques notices pour mettre le Lecteur dans le véritable point de vue , pour indiquer quelque rapprochement d'idées , pour faire sentir dans tel Écrit le germe de tel autre , et lier par ce moyen les Ouvrages de l'Auteur : nous y joindrons les réflexions que sa lecture et le sentiment nous ont inspirées , et les anecdotes que nous pourrions réunir à celles que nous possédons déjà.

Dans l'extrait rapide , mais raisonné de

toutes les brochures qu'on a écrites contre lui , nous nous sommes fait une loi de peindre la physionomie de tous ses adversaires , et il en résulte d'intéressantes observations sur le cœur de l'homme , sur la précipitation avec laquelle il juge , sur les difficultés qu'éprouve la tête humaine pour l'adoption de ce qui est nouveau ; enfin sur la confusion que les idées religieuses mal entendues jettent dans la logique de certains hommes.

Nous aurons donc occasion de diversifier les portraits dans cette foule de répondans , qui , pour la plupart , n'entendoient pas la question , et qui , en se répondant à eux-mêmes , et non à J. J. Rousseau , sonnoient la charge et la victoire. Ce tableau , qui sera quelquefois grotesque , pourra réprimer la démangeaison de ceux qui se pressent de réfuter un Auteur sans l'avoir bien lu ; et corriger l'extrême précipitation d'écrire sur des matières qui demandent beaucoup de méditation : il n'y a rien de plus ridicule

que d'attaquer un livre, et d'être jugé ne l'avoir pas compris.

Ensuite un petit résumé des injures prodiguées à cet Écrivain illustre consolera de l'ingratitude des hommes ceux qui se dévouent à les éclairer, et l'on remarquera ici d'un côté le noble silence de Rousseau, qui ne se permit jamais qu'un ou deux traits des plus modérés contre un rival couvert de gloire, devenu son ennemi ; et de l'autre, l'amour-propre en délire qui a déshonoré l'art des vers par une production monstrueuse : Ouvrage tombé dans un oubli profond, malgré son mérite poétique, et dont le public a fait justice, même du vivant de son illustre Auteur.

Enfin il résultera de notre travail une grande vérité ; c'est qu'on démêle, pour ainsi dire, quelques années après la mort d'un Écrivain, l'accent de la postérité, et son jugement irrévocable ; motif d'encouragement pour les Écrivains généreux, et d'effroi pour les usurpateurs de la renommée.

On n'a rien négligé pour rendre cet Ouvrage plus riche que toutes les Éditions précédentes, plus digne de son célèbre Auteur. Imprimé sur les caracteres de M. DIDOT l'aîné, et confié, pour la partie typographique, aux soins de la Veuve VALADE, il sera orné de quatre-vingt-dix estampes, exécutées par les plus habiles Graveurs de la Capitale. M. PONCE, Graveur ordinaire du Cabinet de Monseigneur Comte d'Artois, de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, de celle de la Rochelle, etc. est chargé de la direction des planches. Cet Artiste, connu par plusieurs Ouvrages, entr'autres par l'Édition de l'Arrioste, dont il a exécuté seul toutes les gravures, par celles des illustres François, d'Homere, de la guerre d'Amérique, et de Gesner, redoublera de soins pour mériter dans cette collection le suffrage du public. On n'a pas été moins scrupuleux sur le choix des Dessinateurs : l'accueil favorable que les Amateurs ont fait aux trente-huit

magnifiques estampes *in-4°.*, dont MM. MOREAU et BARBIER ont paré l'Édition de Bruxelles, n'ayant pas laissé l'espoir de les surpasser, on a pris le parti de réduire ces mêmes sujets dans le format *in-8°.* On s'est permis seulement d'y faire les changemens que les variations du costume François ont rendus indispensables.

M. MARILLIER s'est chargé de la composition des cinquante-deux dessins ; cet ingénieux Artiste se propose de représenter dans des frontispices, ornés de médaillons qui seront placés au commencement de chaque volume, les sujets les plus intéressans, que le texte de ces mêmes volumes pourra lui fournir ; il y joindra aussi les portraits des principaux personnages qui ont eu des discussions avec Rousseau : on n'oubliera pas celui de ce grand Écrivain, exécuté d'après le tableau le plus ressemblant. Le surplus des dessins retracera les Sujets principaux contenus dans l'Ouvrage.

Il y auroit une sorte d'inconséquence à

ne pas recueillir dans une Édition complète de ses OÈuvres, ses Romances, cette partie précieuse de ses productions dans un art qui a fait une des grandes consolations de sa vie, et dont la partie mécanique a été une des ressources de sa pauvreté. Elles n'ont été publiées dans aucune Édition.

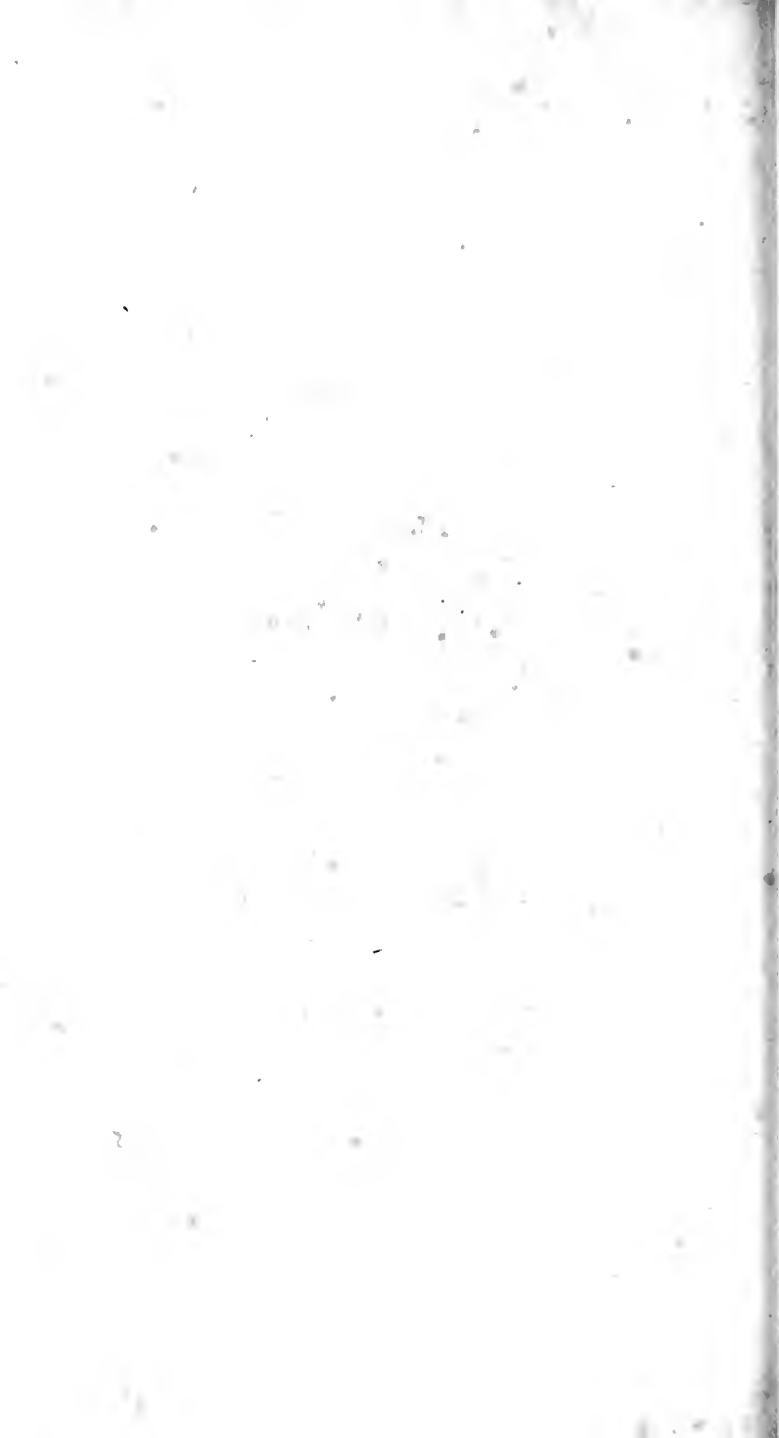
Celle-ci paroîtra par ordre des matieres, et aura 34 à 36 volumes de quatre à cinq cents pages ; chaque livraison renfermera complètement chaque genre de ses Ouvrages, et chaque année on fera cinq livraisons.

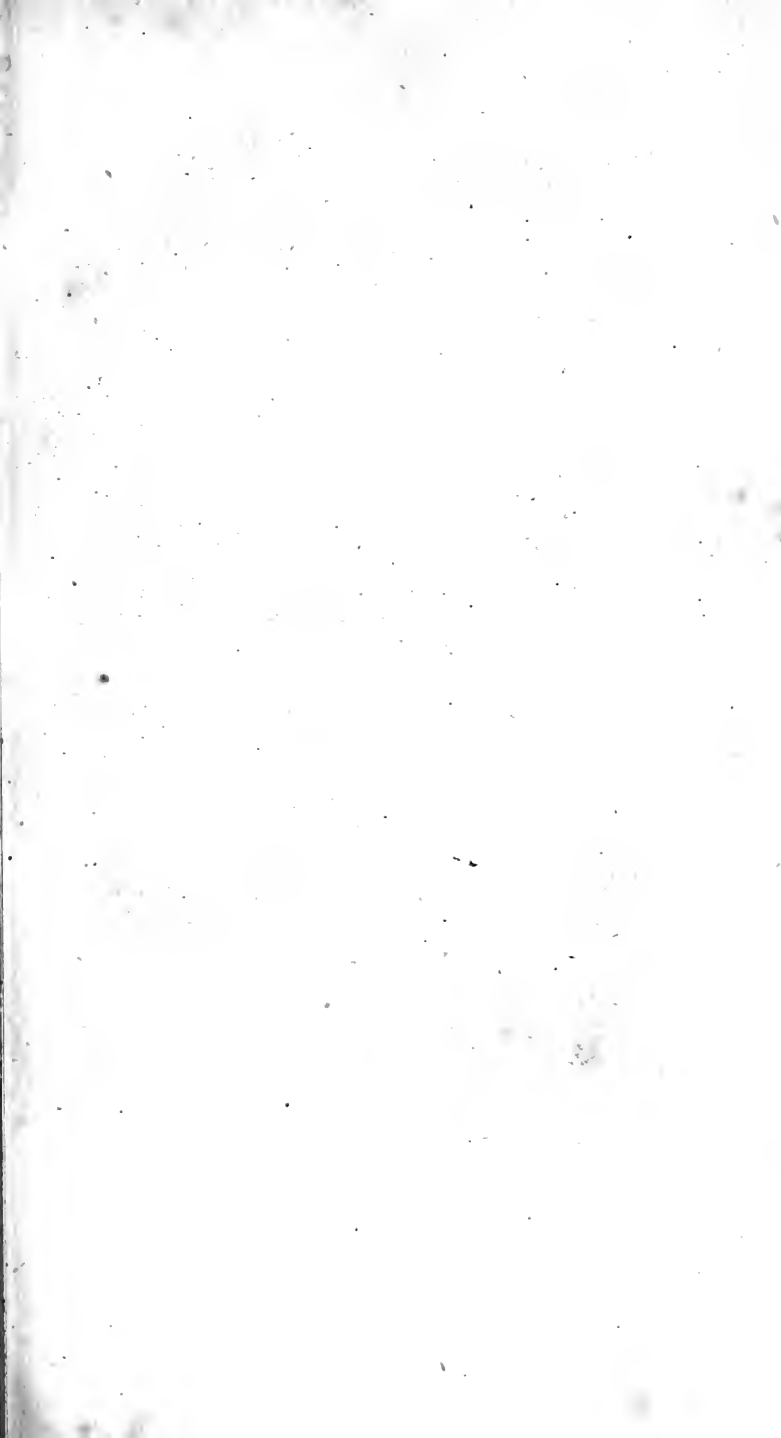
Les dernières Éditions faites à Genève, à Bruxelles et à Kell, non-seulement sont tronquées, pleines d'omissions, mais elles offrent encore des répétitions sans nombre et souvent réitérées jusqu'à quatre fois ; la Lettre à M. de Montmolin l'a été jusqu'à six : ce défaut choquant disparoîtra dans cette Nouvelle Édition, où l'on suit un plan qui fera rentrer chaque Ouvrage dans sa classe, et qui ne permettra ni écart, ni double emploi. On a trouvé dans différentes

Éditions de J. J. Rousseau, des piéces originales qu'on a oublié d'insérer dans les dernières ; nous serons très-attentifs à les restituer dans celle que nous annonçons ; ce qui ne nuira point aux piéces non encore publiées que nous possédons , et qui ne laissent rien à desirer de tout ce qui est sorti de la plume de cet Écrivain immortel.

V O Y A G E

A E R M E N O N V I L L E .





VITAM IMPENDERE VERO

VOYAGE
A
ERMENONVILLE.



ICI REPOSE L'HOMME DE LA NATURE

J. J. ROUSSEAU

Né à Genève le 4 Juillet 1712
mort à Ermenonville le 2 Juillet 1778
il fut inhumé le 4 sous l'Île
des Peupliers.



THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON

FROM ITS FIRST INSTITUTION

TO THE PRESENT TIME

BY JOHN VAUGHAN

ESQ; OF THE SOCIETY

IN TWO VOLUMES

THE SECOND VOLUME

CONTAINING THE HISTORY

FROM THE DEATH OF

CHRISTOPHER WREN

TO THE PRESENT TIME

BY JOHN VAUGHAN

ESQ; OF THE SOCIETY

IN TWO VOLUMES

THE SECOND VOLUME

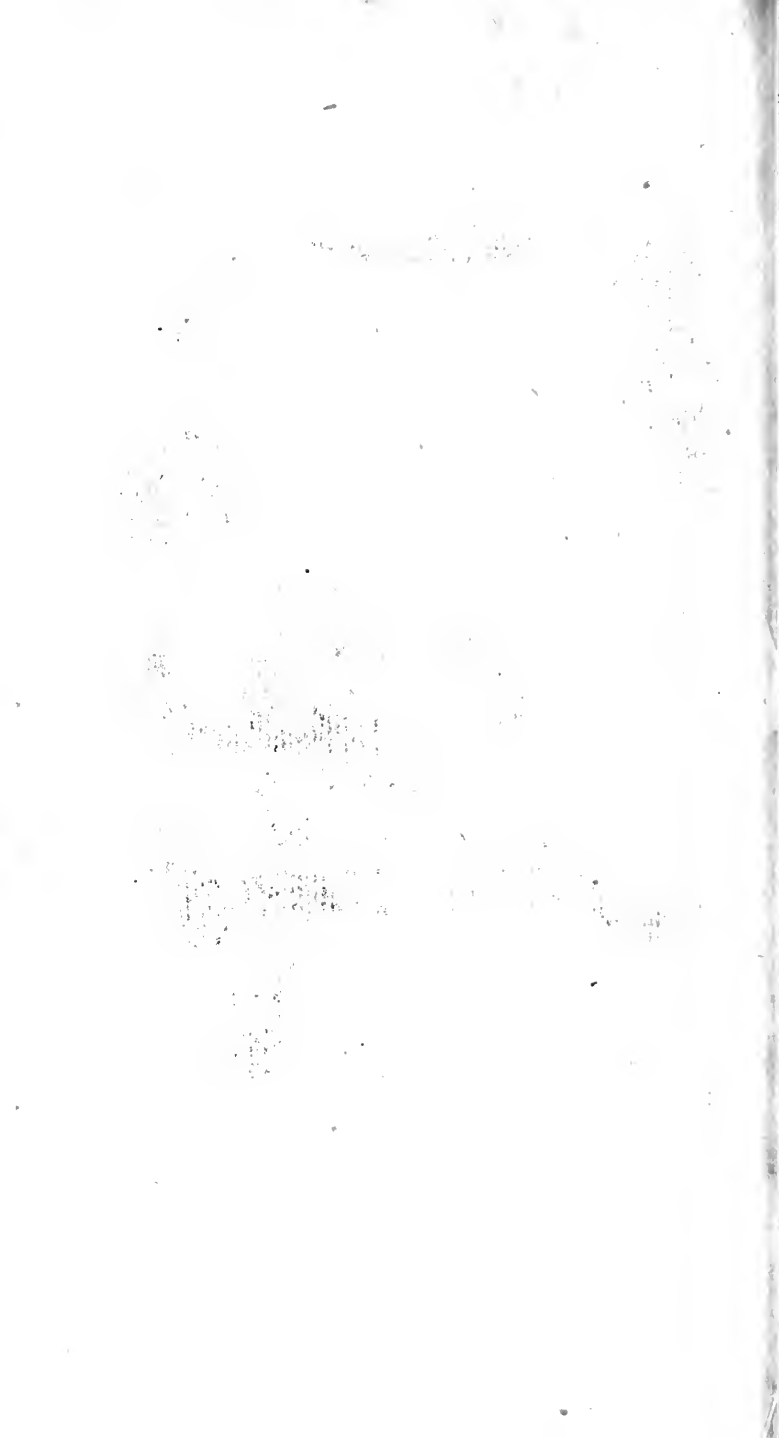
CONTAINING THE HISTORY

FROM THE DEATH OF

CHRISTOPHER WREN

TO THE PRESENT TIME

BY JOHN VAUGHAN



V O Y A G E

A E R M E N O N V I L L E.

Ἱέρου ὕπνου
Κοιμάται* Θνησκεν μὴ λεγε τις αγαθός.

ANTHOL.

Il dort d'un sommeil céleste :

Gardez-vous de dire que l'homme de bien meure.

J'AVOIS payé des premiers mon tribut de curiosité aux jardins d'Ermenonville , en allant rendre mon hommage au tombeau de Rousseau, lorsque sa cendre étoit encore tiède , et sa perte toute récente. Je ne me vanterai point d'avoir été son ami : mais je l'avois vu de tems en tems dans le cours de quatre années , tantôt dans la société, tantôt sous l'humble toit de son quatrieme étage ; et , quoique cette liaison , tout respect de ma part , et de la sienne estime et bienveillance , ait brusquement fini par un procédé bizarre d'après les regles sociales , mais sans doute conséquent à ses principes ou à ses faiblesses , je n'en fus que surpris un moment

sans en être offensé , et je conservai toujours une juste admiration pour son génie , et un tendre sentiment pour sa personne. C'étoit donc plus qu'une connoissance ordinaire que j'avois perdue , et cette affection de tristesse influa sans doute sur la premiere impression que me fit l'enceinte solitaire où il venoit d'être enséveli. La mélancolie passa de mon ame dans les objets et les lieux que je parcourus ; au lieu d'être douce , elle fut sombre et mêlée d'une atteinte de peine ; et tout en admirant les jardins d'Ermenonville , ce séjour , prenant à mes yeux la teinte accidentelle et dominante de mon imagination , me repousoit de son sein , comme d'un lieu trop propre à entretenir des images noires et funebres ; j'en sortis avec une idée pénible et douloureuse qui ne m'invitoit pas à y revenir. Ce lieu , me disois-je , seroit trop triste pour un être malheureux ; loin d'adoucir l'amertume de son chagrin , il le rendroit mortel. Une preuve cependant qu'il m'avoit causé des sensations neuves et profondes , c'est que le laps de plusieurs années ne les avoit point effacées de ma

mémoire; les images de ces lieux m'étoient toujours présentes ; j'en possédois encore dans ma tête la topographie générale , et sur le papier quelques notices des détails que je m'étois rappelés.

Je ne me sentois donc ni le besoin , ni le desir d'y retourner , lorsqu'un hasard me détermina à les visiter une seconde fois , et à les juger avec un esprit plus calme , et moins prévenu d'affections personnelles.

Ce fut la rencontre de deux Anglois (1), que j'avois eu occasion de connoître en Bourgogne ; pénétrés d'estime pour les écrits et la personne de Rousseau , ils se proposoient bien de ne pas repasser en Angleterre sans voir Ermenonville et le tombeau de Jean-Jacques. J'applaudis à leur dessein ; ils m'inviterent , me presserent de les accompagner dans leur visite , et de prendre une place dans leur voiture , comme un guide qui leur seroit aussi agréable que nécessaire. J'acceptai , curieux d'être témoin des impressions que feroit la vue de ce lieu

(1) L'un étoit médecin , l'autre un lord du comté d'Essex.

sur l'ame dédaigneuse d'un Anglois ; d'autant plus curieux que mes deux nouveaux compagnons de voyage savoient sentir et s'exprimer dans notre langue , et qu'ils ne manquoient ni d'imagination , ni de sensibilité.

Nous voilà donc partis pour Paris. L'Anglois , quoique j'aie rencontré de fâcheuses exceptions , ne passe pas pour bavard ; et moi je n'ai nulle envie de l'être en route. J'aime à rêver en silence au mouvement de la voiture , à laisser mon ame tranquille recevoir , comme la toile d'une chambre obscure , les images , les sensations des objets , des sites divers qui se succedent devant mes yeux ; et cette maniere d'exister en est une de jouir pour moi. Nous fimes donc des lieues sans dire une parole. En passant par hasard devant un château accompagné de jardins , et d'un parc dont l'ensemble me parut agréable , et les ombrages très-frais , je m'avisai de dire : Voilà un assez joli parc. — Pour un François , soit , répondit milord. — Je voulus répliquer , et lui prouver qu'il avoit ses beautés. — Allons , dit-il , en

m'interrompant avec vivacité, ne me parlez point de vos ennuyeuses allées droites, de vos tristes charmilles, et de vos ciseaux sacrilèges toujours ouverts pour mutiler, estropier la nature, de vos insipides parterres, de vos gazons fleuris, taillés et contournés en figures ridicules par la main du caprice, de vos bassins artificiels, entourés d'une stérile et disparate ceinture de pierre, de vos froides statues symétriquement rangées à des distances égales, de vos balustrades au milieu des champs, de vos terrasses dispendieuses chargées d'ornemens superflus, et qui ne réveillent dans l'esprit d'autre idée que celle d'une vaine magnificence, de vos berceaux arides et sans aucuns charmes, de vos treillages infectés de vernis, et sans fraîcheur, qui ne servent qu'à fatiguer la vue éblouie des rayons du jour; ce n'est point là la nature, et tout ce luxe d'ostentation peut flater la vanité du propriétaire, mais il ne plaira jamais long-tems à personne, pas même à lui. — Je ne répliquai point, et me replongeai dans mon doux silence. Il ne fut point interrompu, même en traversant Fontai-

nebleau, désert alors, et silencieux comme nous. Mes deux Anglois le connoissoient, et ce qu'il peut avoir de beautés n'attirerent pour le moment aucune remarque. Nous étions déjà loin de la ville, engagés dans le bois, et prêts à descendre dans ce vallon pittoresque où passe la grande route.

— Ah ! voilà, voilà, s'écria le docteur avec une sorte d'enthousiasme, voilà devant nous une scene d'objets vraiment belle et romantique ! Malheureusement c'est à-peu-près là tout ce qui reste de cette superbe forêt de Fontainebleau, de jour en jour éclaircie et dépeuplée. L'image de ce qu'elle étoit il y a trente ans, imprimée dans ma jeune mémoire, m'est encore présente. Voilà ce qu'il faudroit enfermer dans un de vos jardins à l'Angloise. Voyez : qui peut traverser, sans une religieuse horreur, ce magique espace, ce vallon solitaire, qu'entourent ces masses de rochers élevés en amphithéâtre de grès indestructibles, dont quelques arbres épars font sortir encore davantage la sauvage nudité, en mêlant quelques nuances de verdure à l'âpre et stérile aspect de ces roches amoncelées

en désordre comme les ruines d'une ville écroulée sur la terre tremblante.

Et ces groupes d'arbres antiques, et fiers comme le pin altier du Nord, droits ou penchés dans mille attitudes diverses, et portant l'empreinte de la grandeur du siècle qui les vit naître ! Rien de plus mélancolique que cette solitude silencieuse sur le midi du jour : rien de plus imposant, de plus pittoresque au coucher de l'astre, lorsque, assis sur la cime nue de ces rochers, il colore de ses derniers rayons ces touffes de verdure, ces masses grisâtres, et que les ombres et la lumière se mêlent et se contrastent dans mille reflets. On se sent pénétré d'une émotion involontaire ; l'âme s'ouvre au souvenir des tems passés : on se rappelle l'hôte couronné, si fier et si vain, qui habitoit près de cette enceinte. On croit sentir la grande Ombre de Louis XIV, errante dans cet espace, et rêvant tristement à ses funestes victoires.

Quel contraste entre l'auguste majesté de ce beau vallon, et la frivolité de vos sylphes légers qui le traversent sans le voir, et courent, sans songer à la nature, après

les fantômes puérils de l'ambition ! Mais ce n'est guere que dans ce lieu, jusqu'ici respecté, qu'on retrouve encore quelques vestiges attachans de cette antique et vénérable forêt. Par-tout ailleurs la hache a profané ce sanctuaire de l'imagination et de la pensée : la hache a immolé ces enfans séculaires de la végétation. Ce qui reste sont des générations nouvelles, sans grandeur, sans caractere, et qui n'atteindront jamais à la stature de leurs peres : aussi ce n'est plus sur ces jeunes têtes rampantes et dégénérées que l'automne se plaît, comme autrefois, à déposer le trésor de ses nuages ; je n'y verrai plus leurs ondoyantes masses reposer dans une vaste immobilité, roulées en montagnes énormes ! Des bois taillis, des tiges débiles ne sont point dignes de soutenir cette vaste décoration aérienne. Aujourd'hui le voyageur traverse cette forêt en sûreté ; mais sans émotion ni pensée. —

Oui, leur dis-je, ce vallon est si beau, si inspirant, qu'on peut le compter au nombre des chapelles de Rousseau. — Que voulez-vous dire, des chapelles de Rous-

seau ? — Sans doute : c'est-là le genre d'oratoire qu'il préféroit pour prier l'Être Suprême. « Je ne trouve point , dit-il dans » la seconde partie de ses Confessions , de » plus doux hommage à la divinité , que » l'admiration muette qu'excite la contem- » plation de ses œuvres. Je ne puis com- » prendre comment des campagnards , et » sur-tout des solitaires , peuvent ne pas » avoir de foi ; comment leur ame ne s'é- » leve pas cent fois le jour avec extase à » l'auteur des merveilles qui les frappent. » Dans ma chambre , je prie plus rarement » et séchement : mais à l'aspect d'un beau » paysage , je me sens ému. Une vieille » femme , pour toute priere , ne savoit dire » que, ô! — L'évêque lui dit : Bonne femme , » continuez de prier ainsi ; votre priere » vaut mieux que les nôtres. — Cette meil- » leure priere est aussi la mienne (1). » Mes deux Anglois , admirateurs de la nature ,

(1) Toutes les citations qu'on trouvera de Rousseau sont tirées de ses Confessions , non de la partie qui a déjà paru , mais de celle dont on attend la publication.

furent pleinement de l'avis de Rousseau , comme j'étois du leur sur la beauté de ce vallon singulier et pittoresque. Jamais je ne l'avois traversé moi-même sans une émotion toujours nouvelle ; je ne doutai plus , d'après cette révélation sentimentale sur le genre qu'ils aimoient , qu'Ermenonville n'obtînt leur attention et leurs suffrages.

Nous arrivons à Paris , et nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain. Réunis dans l'après-midi , (c'étoit l'été et le jour étoit beau) , montés tous les trois dans la même voiture , pour un voyage où le sentiment avoit plus de part encore que la curiosité , Rousseau devint naturellement l'objet de nos pensées , et des réflexions de mes deux Anglois. Dès que nous fûmes sortis des embarras et du tumulte de Paris : — Ne trouvez-vous pas , dit le docteur , que le tribut d'admiration dû aux talens extraordinaires , ou à l'éminente vertu , n'est jamais si impérieusement commandé , ni si libéralement payé , qu'au moment où l'on approche du tombeau des grands hommes , qui , pendant leur vie ,

ont franchi dans une route nouvelle les limites ordinaires du mérite, et de la perfection accordée au vulgaire des mortels? Dans ces momens, nos facultés semblent avoir perdu toute liberté dans leurs sentimens et leurs idées ; elles sont comme enchaînées par une force invisible à la contemplation d'une seule idée toujours présente à l'imagination, qui la retrouve ou la reproduit dans chaque objet qui frappe les yeux. S'il est vrai, comme on l'a avancé, que l'idolatrie ait pris son origine dans l'abus de la gratitude envers les premiers bienfaiteurs du genre humain, on peut tenir pour certain que le premier autel, élevé à cette divinité imaginaire, a été formé des simples touffes du gazon, qui couvroit les restes de quelque héros fameux, de quelque sage vénérable, récemment enséveli dans la terre, au milieu des larmes et des regrets de ceux qu'il avoit, ou protégés par sa valeur, ou éclairés par quelque effort inconnu d'une utile et inventive industrie. L'alliance naturelle entre le lieu de la sépulture et celui de l'apothéôse, quoiqu'offrant deux idées si

disparates , est d'une antiquité plus reculée qu'on ne le croiroit d'abord. C'est ce même sentiment impérieux , bien plus encore que les beautés du lieu vanté d'Ermenonville, qui nous y attirent ; c'est une sorte de pèlerinage que nous faisons à la tombe de Rousseau. — Ce début ne trouva point de contradicteur , et nous replongea dans nos réflexions.

Nous arrivâmes bientôt à Lusarches. L'attrait du lieu fit oublier un moment à mes deux compagnons l'objet de notre voyage ; ils voulurent s'arrêter à considérer un des plus délicieux paysages , qu'ils eussent , dirent-ils , jamais vus.

Un vallon enfermé entre une double rangée de collines couronnées de bois , s'étendant à une distance considérable , et coupé par une rivière , qui , coulant de niveau avec ses bords , réfléchissoit comme un miroir les vignobles et les champs d'épis qui bordoient ses deux rives , tandis que des bosquets d'arbres , et quelquefois des arbres isolés , épars à des distances irrégulières , écartoient cette monotonie qui trahit l'art , et offroient comme autant de

repos , où l'œil , après avoir parcouru au loin cette scene enchanteresse , revenoit se reposer agréablement. Partagés pendant quelque tems entre le regret de quitter une si belle perspective , et l'ardeur de jouir de l'objet qui nous attiroit , nous éprouvâmes une sensation muette d'une espece singuliere , que mon docteur compara à celle de deux liqueurs , qui se mêlent et se confondent ensemble sur l'organe du palais , sans permettre au goût de bien distinguer la saveur de l'une de la saveur de l'autre. Nous reprîmes pourtant notre route , mais non pas sans nous retourner de tems en tems ; et ce fut avec un vrai sentiment de peine que nous descendîmes le coteau voisin , qui nous déroba tout-à-fait cette charmante vue.

Ils ne retrouvèrent nulle part , dirent-ils , une nature si gaie , si variée , si magnifique même , qu'à Lusarches. Cependant voilà encore , disoient-ils , par intervalles des beautés capables de contenter une imagination modérée dans son attente , et les paysages , qui s'offrent à droite et à gauche de la route de Chantilly , pourroient

fournir des objets d'attention , et des sources de plaisir à quiconque auroit oublié la vallée que nous venons de traverser.

— Êtes-vous instruit, me dit milord, des causes et des circonstances qui porteroient Rousseau à quitter Paris pour aller s'établir à Ermenonville? Il avoit donc des liaisons antérieures et intimes avec M. de Gerardin? On a tant débité de fables et de propos contradictoires sur cette migration, qu'on ne sait où placer la vérité; et cette époque, si voisine de sa fin, devient par-là intéressante dans ses plus petites circonstances. —

Depuis plus d'un an, M. Rousseau songeoit à quitter son petit appartement de la rue Platriere, et à se retirer à la campagne. La cherté toujours croissante des vivres à Paris, le reingrément de ses infirmités, sur-tout le dérangement de la santé de sa femme, la diminution de ses moyens depuis qu'il renonçoit peu-à-peu à copier de la musique, et que sa main tremblante l'obligeoit à recommencer plusieurs fois la même page : voilà les motifs qui le pressoient d'abandonner Paris, non

pas qu'il fût dans la misere , puisqu'il avoit alors 1540 livres de rente viagere ; mais ce n'étoit pas assez pour nourrir avec aisance un mari et une femme infirmes , avec une servante.

A la fin d'avril , il dit à un ami (1) , en qui il se fioit , et dont le bon sens savoit ramener son imagination égarée , qu'il n'étoit pas éloigné d'accepter une habitation à 60 lieues de Paris. C'étoit M. le chevalier de Flamanville qui lui avoit fait cette offre d'une retraite en Normandie. Il n'avoit cependant pris encore aucun engagement. Son ami lui représenta les inconvéniens d'un pareil éloignement , la difficulté des voyages , en cas de maladie , ou d'affaires qui exigeassent son retour , les frais du transport de son petit ménage et de sa famille dans des lieux inconnus , où il n'étoit pas sûr de se plaire , encore moins que sa femme s'y plût ; qu'il ne falloit que deux ou trois déplacemens de cette espece pour le jeter dans l'indigence ; et sa femme n'étoit pas propre à l'en relever par son

(1) M. le B. de P.

intelligence. L'économie n'étoit pas le talent de *Thér.* « C'est une femme , dit-il » dans ses Confessions, peu entendue, peu » soigneuse , fort dépensière par négligence. Les soins que j'ai pris pour lui » accumuler quelques avances , qui pussent un jour lui servir de ressource , sont » inimaginables ; mais ce furent toujours » des soins perdus. » Et comme les défauts vont toujours augmentant avec les années , sans doute son insouciance pour les intérêts communs du ménage croissoit même à son insu. Rousseau dit lui-même : » Qu'il avoit remarqué , depuis quelques » années, du refroidissement en elle : qu'elle » avoit pour lui le même attachement par » devoir ; mais qu'elle n'en avoit plus par » amour. »

Dans cette position , son ami lui offrit de la part de M. de Gerardin, dont il avoit reçu plusieurs visites depuis quelques années, et le prêt d'un forté-piano meilleur que son humble épinette , et de la part de madame de Ger. , une habitation permanente à leur terre d'Ermenonville, à neuf lieues de Paris.

Rousseau se prenoit d'abord pour l'idée qui lui rioit ; et Ermenonville , qu'il ne connoissoit que par la renommée , rit aussitôt à son imagination , et il étoit déjà décidé. Son ami ne voulut pas qu'il se précipitât ; mais qu'il choisît , et le laissa y réfléchir deux jours. A son retour, Rousseau lui dit de faire un choix pour lui , connoissant mieux les lieux et les personnes , et leurs rapports avec son caractère et sa manière de vivre. Son ami , certain que ses nouveaux hôtes auroient soin d'écartier tout ce qui pourroit troubler sa tranquillité , qu'ils ménageroient sa sensibilité extrême , et lui procureroient l'espece de bonheur qui lui convenoit , ne balança plus à réaliser l'offre. D'ailleurs , l'étude des plantes étant devenue presque la seule occupation de Rousseau , il y avoit lieu de présumer qu'il se plairoit beaucoup à Ermenonville , où des terrains très-variés par les inégalités , des sols de qualités diverses , des cultures de plusieurs especes , beaucoup de bois , des eaux courantes , et d'autres dormantes , nourrissent , dans l'espace de deux mille toises autour du château , plus de

plantes qu'il ne s'en trouve d'ordinaire dans dix lieues de pays.

M. et madame de G. vinrent le surlendemain renouveler leur offre à Rousseau, qui l'accepta avec sensibilité : mais son ami, toujours prudent pour lui, voulut, qu'avant un transport de son ménage, il vît les lieux, les personnes, y fit quelque séjour, cherchât l'habitation qui lui agréeroit, enfin s'il consentiroit à tenir du château certaines douceurs, qui n'exigeoient aucune reconnoissance, comme les légumes, qu'il ne pouvoit avoir que de leur potager, sur-tout l'hiver.

M. Rousseau partit avec son ami pour Ermenonville le 20 mai, non pas à pied, faute d'argent, comme on l'a dit, mais dans une chaise, qui les mena à Louvres, où ils trouverent un carrosse et des chevaux de M. de G.

Tout satisfit et enchanté Rousseau dans l'essai de son nouveau séjour, et, dès le troisieme jour, il écrivit à sa femme de faire ses paquets, et de venir le trouver. Sa femme n'accompagna point, comme on l'a dit encore, ses meubles sur une

charrette ; mais elle fut conduite à Ermenonville de la même manière que son mari. Il la reçut le mardi suivant dans l'appartement qu'il avoit choisi dans un des pavillons qui sont en avant du château , à droite , séparé par des fossés remplis d'eau , et une partie de l'avant-cour.

Tel est l'historique exact du départ de Rousseau pour Ermenonville , départ parfaitement volontaire , et nullement forcé par aucune poursuite , ou inquiétude , à l'occasion de ses Confessions (1).

(1) On n'avoit point défendu à Rousseau d'écrire. On en a la preuve dans cette lettre de M. le duc de Choiseul.

A Chanteloup, ce 5 février 1772.

» J'AI reçu, monsieur, votre lettre du 24 jan-
 » vier ; je ne me rappelle pas d'avoir exigé et ob-
 » tenu de M. Rousseau la parole qu'il ne feroit
 » paroître aucun de ses ouvrages sans mon consen-
 » tement : sans doute je n'ai pu demander cette
 » parole à M. Rousseau, que comme *ministre d'é-*
 » *tat*, et dans la position de pouvoir lui éviter de

— Mais, dit le docteur, Rousseau n'eut-il point de dégoût de sa nouvelle retraite? — Hélas! repris-je, il n'y a pas vécu trois mois; mais quand cet espace si court auroit suffi pour amener quelque changement dans son imagination mobile, il ne l'auroit pas dissimulé: il n'étoit pas accoutumé à se contraindre, à déguiser l'état de son ame. Mais les faits démentent ce soupçon.

Son ami retourna le voir le 5 juin, et le 21 jusqu'au 26, et toujours il le trouva content, plein de reconnoissance pour ses hôtes, et pour son ami à qui il les devoit,

» nouveaux désagrémens, ou une nouvelle persécution. Comme je ne suis plus ministre d'état que de nom, et que ma position ne me permet pas de faire du bien à M. Rousseau, ni de lui éviter du mal, je lui rends bien positivement la parole qu'il peut m'avoir donnée, dans le tems que je croyois utile pour lui-même de la lui demander.

» Je suis, etc.

LE DUC DE CHOISEUL.

faisant exécuter ses compositions dans la famille ; attaché à un des enfans à qui il avoit inspiré du goût pour les plantes , et qu'il affectionnoit déjà au point qu'il étoit chagrin quand l'enfant ne venoit pas le voir , ou se promener avec lui à l'heure ordinaire ; et il demanda à son ami , prêt à repartir , du papier pour continuer son herbier , des couleurs pour les encadrements , et de lui apporter , à son retour en septembre , des romans , des livres de voyages , pour amuser , durant les longues soirées , sa femme et sa servante , avec plusieurs ouvrages de botanique sur les champignons , les mousses , les champignons , qu'il se proposoit d'étudier l'hiver : il dit même qu'il pourroit se remettre à quelques ouvrages commencés ; tels que l'opéra de Daphnis , et la suite d'Émile. Tous ces plans , ces projets , ce langage , n'étoient pas d'un homme dégoûté de son nouvel asyle , et qui vit avec effroi l'hiver venir l'y emprisonner. — Milord me remercia de ces détails , et dit : Mon cœur est à l'aise , et soulagé des mensonges inventés par la calomnie , ou la légéreté. —

Ce long récit nous conduisit à Chantilly. Nous y arrivâmes à la chute du jour, et notre premier soin fut de chercher une auberge commode, chose, disoient les Anglois, qu'il n'est pas toujours aisé de se procurer dans une grande partie de la France. Cette remarque m'étonna, moi qui croyois la France le royaume le mieux pourvu d'hôtelleries. Ils furent cependant cette fois très-satisfaits, et rien de fâcheux ni d'incommode n'interrompit le cours de sensations agréables, qu'éprouve un voyageur fatigué au moment où, assis auprès de son feu du soir, il repasse, pour en jouir encore, les incidens de la journée, et se peint d'avance les nouveaux plaisirs du lendemain.

On ne croira pas sans doute que l'Anglois le plus dédaigneux, le plus prévenu contre le genre de nos jardins, puisse passer ce charmant séjour sans s'y arrêter, et sans lui accorder plus ou moins d'éloges.

Nous nous levâmes avec le jour pour visiter les curiosités, tant du château que des jardins; et je résolus d'écouter ici en silence les réflexions et les jugemens des

deux étrangers , que je prévoyois bien qui ne s'accorderoient pas toujours avec les miens. — Voilà donc , dit milord , le séjour principal du prince de Condé ; voilà le château qui anciennement appartenoit à la maison de Montmorency : je vois encore leurs armes sur la porte. Cette statue équestre , que voilà devant le palais , est celle de ce connétable , fait prisonnier à la bataille de Castelnaudary , et décapité à Toulouse : il en fut le dernier possesseur de ce nom ; et je le regarde comme le dernier et l'illustre martyr de la liberté politique. Pris les armes à la main , non pas tant contre son souverain que contre le despotisme de son ministre , ses juges , s'en tenant à la lettre de la loi , et dominés par la présence de Richelieu , furent obligés de le condamner. Tandis que la rigueur de son destin excitoit dans tous les cœurs la pitié , ou l'indignation , lui seul étoit tranquille , et voyoit la mort d'un œil calme.

Le frere du roi , le nonce du pape , et plusieurs autres personnages de la plus haute considération , s'intéresserent pour

lui : sa sœur , la princesse de Condé , se jeta aux pieds du roi , et , dans la douleur de son cœur , elle supplia le monarque d'épargner le dernier reste de tant de héros. Louis resta inflexible : la sévérité naturelle de son caractère , endurcie encore par la sombre politique de son ministre , fut insensible aux larmes et aux supplications. Qu'on admire tant qu'on voudra ce Richelieu pour ses grandes qualités ; il n'aura jamais ma vénération. Travaillant pour le despotisme , il fut l'ennemi des grands , sans être l'ami du peuple. On dit que le czar Pierre , en visitant le tombeau de ce hautain ministre , dit , en se précipitant sur son image : « O grand homme , que » n'es-tu encore vivant ! je te donnerois » la moitié de mon empire pour m'appren- » dre à gouverner l'autre. » Ce vœu pouvoit entrer dans l'ame d'un despote du Nord , qui remplissoit quelquefois lui-même la fonction d'exécuteur ; mais certes ce ne sera jamais celui d'une nation éclairée , ni d'un sage , ami des droits de l'humanité. —

On nous conduisit à l'arsenal , ou salle

d'armes. Nous vîmes l'armure du célèbre Anne de Montmorency , tué à la bataille de Saint-Denis, où, malgré son âge avancé, il combattit avec tout le feu et toute l'intrépidité de la jeunesse. L'impression d'une balle est visible sur le fer : mais celle qui le tua, il la reçut à la joue ; et nous vîmes avec curiosité le trou qu'elle fit à la tête de l'armure, qu'elle traversa.

On nous montra ensuite celle de Henri IV, celle que porta Jeanne d'Arc, dite la pucelle d'Orléans. — C'est un nom, dit le docteur, qui joue un rôle bien extraordinaire dans l'histoire de France et d'Angleterre. — Oui, repris-je, et un nom justement révééré des François, quoiqu'injustement ridiculisé par un de leurs plus grands poètes ; et c'est encore un nom qu'un Anglois ne doit jamais prononcer sans rougir pour ses ancêtres. — Nous passâmes ensuite au cabinet d'histoire naturelle ; ils admirèrent la superbe collection qu'il renferme, également précieuse par l'abondance et la variété des sujets, et par l'ordre et la méthode qui y regnent.

Quant aux tableaux qui ornent ce palais,

ils en trouverent peu d'un mérite transcendant. Les appartemens leur parurent en général somptueusement meublés ; quelques-uns cependant plus négligés ; apparemment , dirent-ils , par leur multitude , et faute d'être nécessaires , ni occupés.

Pour les écuries , il n'y a qu'une voix sur ce chef-d'œuvre d'architecture , qu'ils admirerent comme tout le monde. A chacun des bouts est un pavillon avec trois arcades ; celle de la grande porte est d'une beauté remarquable , et ornée de pilastres , de corniches , et de chevaux sculptés en bas-reliefs.

Nous avançâmes vers les jardins ; je pressentois que leur goût exclusif et leurs idées sur la composition du terrain nuiront au sentiment des beautés du lieu , et les empêcheroient , ou de les sentir réellement , ou de les avouer. — Ces jardins , ce coup-d'œil , dit en effet milord , sont brillans , magnifiques ; mais ils offrent peu de charmes à l'œil d'un Anglois , accoutumé à un genre de beautés plus simples et plus naturelles , qu'il préfère à toute la recherche de l'art. — Je conviendrai , leur

dis-je , que votre genre , comparé au nôtre , est plus conforme à la nature , et peut mériter la préférence ; mais ne pensez-vous pas aussi que la réunion et le concours des deux genres , sagement mêlés et variés l'un par l'autre , formeroient encore un ensemble plus parfait ? Car cette affectation d'éviter par-tout la ligne droite , et de multiplier sans cesse les surprises , n'est-elle pas elle-même un défaut , un écart de la nature , qui admet tout ; et une variété trop étudiée ne conduit-elle pas à la fin à une sorte de monotonie fatigante ? — Ils ne désavouèrent pas d'abord que peut-être le mélange des deux méthodes , ménagé avec art , et bien assorti au site naturel des lieux , ne pût produire un agrément , une perfection de plus : mais ils finirent par insister sur ce que l'unité du tout seroit rompue par ces deux méthodes disparates. Désespérant de les convaincre , je pris le ton du badinage. — Voici , leur dis-je , une de mes conjectures sur la cause de cette différence de goût. Celui du François dans ses jardins me semble assez analogue à son humeur et à son moral. Franc ,

ouvert , ne déguisant rien , impatient , il aime à offrir à la fois aux regards tout ce qu'il a de richesse et de magnificence ; léger et volage , il aime à embrasser tout d'un coup-d'œil , comme un mot dévoile toute son ame , comme sa confiance se donne en un moment à la physionomie pour laquelle il se prévient. L'Anglois au contraire , moins communicatif , plus sombre , plus fermé , se cache et se retire dans les ombres et les détours ; il ne s'ouvre à la confiance , et ne se laisse pénétrer que par degrés : il faut du tems pour parcourir tout son intérieur. Ses jardins sont comme son ami. Le François met tout dehors sous l'œil de l'étranger ; l'Anglois ne se montre et ne se développe que piece à piece.

Ajoutez encore cet esprit de rivalité nationale , qui vous tourmente plus que nous. Plus aimables que vous , et étant vos prédécesseurs dans les arts d'agrément , nous nous sommes arrêtés à la ligne droite , aux dessins réguliers , et nous avons fait d'une campagne le champ décoré de tous les arts rassemblés. Vous l'avez vu ; et , en haine de nous , parce que nous aimions la ligne

droite, vous avez préféré la courbe : ne seroit-ce pas en partie l'esprit de contradiction qui vous auroit rapprochés de la nature?—

L'explication n'est pas des plus obligeantes, répondirent-ils ; mais, bonheur ou génie, n'importe : il n'en est pas moins vrai que nous sommes vos maîtres dans cette partie, comme dans quelques autres encore. —

Pour mieux leur imposer silence, je me hâtai de les introduire dans ce qu'on nomme le hameau. Ils le trouverent charmant ; il leur plut, et ils se promenerent avec grand plaisir dans son enceinte.

Cette riviere de la plus belle eau, formant dans sa chute une grande cascade, serpentant par plusieurs détours au travers du jardin, et entretenant par-tout la verdure et la fraîcheur dans le centre ; des points de vue charmans, adroitement ménagés ; des berceaux embaumés de tous les parfums de Flore ; des réduits impénétrables aux rayons du jour, d'un frais, d'un sombre délicieux. Le hameau, composé d'un petit nombre de cabanes couvertes de chaume, et dont l'une s'appelle

l'hermitage, une autre sert de cuisine, une autre de salle à manger. — Cela est charmant, dirent-ils : enfin, voilà un petit échantillon de ce que nous aimons. — La quatrième est une bibliothèque : entr'autres livres, ils y trouverent Tom-Jones, Grandisson et Clarisse ; et leur amour-propre fut satisfait. La belle simplicité et le sauvage agréable du *jardin Anglois* leur parurent contraster parfaitement avec la régularité étudiée, qui regne tout autour ; seulement ils trouverent l'espace trop petit : Ce qui, disoient-ils, donne à ce jardin un air trop colifichet. — Dans la salle à manger sont des corbeilles de fleurs sortant du parquet ; mais leur parfum étoit surmonté par l'odeur du vernis des peintures vertes, qui représentent les feuillages sur les murs, et cette désagréable sensation gâte le plaisir, détruit l'illusion.

Satisfaits en général du hameau, ils ne le quitterent point sans éloges. Nous passâmes à l'île d'amour. Elle sort du milieu d'un petit lac ; elle est coupée par des lits de fleurs, et semée de buissons odorans, avec des berceaux de chevreuilles, des

grottes artificielles , et de petits ruisseaux qui gazouillent. A un des bouts est un temple de Vénus. Ils ne le trouverent pas assez digne d'une déesse si sincérement et si universellement adorée. Voilà cependant deux belles statues de la divinité du lieu, quoiqu'elles soient inférieures à celle de Marly, si renommée et si connue des voyageurs , sous un surnom qu'il ne convient pas de répéter au lecteur.

Près du temple est un petit Cupidon en marbre , nu , sans arc ni carquois , et tenant dans sa main un cœur. Sur le piédestal qui le soutient on lit ces vers , qu'ils trouverent jolis :

N'offrant qu'un cœur à la beauté,
Aussi nu que la vérité,
Sans armes , comme l'innocence,
Sans ailes , comme la constance ;
Tel fut l'amour au siècle d'or !

On ne le trouve plus ; mais on le cherche encor. (1)

Ils ne trouverent presque plus rien à remarquer , excepté un parterre orné de plu-

(1) De M. Grouvel.

sieurs bassins , une terrasse , où l'on voit quelques statues d'un mérite médiocre , des eaux jaillissantes de toutes parts , et une grande cascade , où l'on a épuisé tout le pouvoir de l'art. — Ces jardins , conclurent-ils , sont vraiment riches , et travaillés avec élégance et avec goût dans leur dessin et leur ensemble ; mais ils ne sont point pour nous le modèle de la perfection champêtre en ce genre.

Il n'y a point assez de variété dans ces paysages , ni dans les différentes parties de ce tout : on a préféré de riches et brillans embellissemens aux beautés simples , et le travail étudié de l'art aux charmes d'une nature irrégulière. En les parcourant , nous nous rappelons ces deux vers fameux de Pope :

Grove nods at grove : each alley has a brother :
And half the platform just reflects the other.

Deux berceaux opposés , d'un même mouvement ,
L'un vers l'autre inclinés , balancent leur feuillage :
Chaque allée a sa sœur ; chaque moitié du plan
De l'autre , en tout , répète et réfléchit l'image. —

Tel fut le jugement sévère de ces deux

Anglois sur Chantilly. Je n'ai point vu leurs jardins fameux , ni Stowe , ni Blenheim , etc. , qui offrent à la vérité , d'après les descriptions , un magnifique ensemble , formé d'une multitude innombrable de parties , étendues et développées sur un terrain choisi , et de plusieurs lieues. Je ne doute point qu'ils ne soient admirés , et dignes de l'être : mais il est des beautés de plus d'un genre ; et je ne peux croire qu'il soit besoin d'être né François , pour être frappé du brillant et beau spectacle qui se développe à vos regards , aux premiers pas que vous faites sur cette vaste et belle pelouse , espece d'avant-scene du théâtre de décoration , qui forme ce grand tableau d'une majesté élégante et douce. La forme singuliere et triangulaire du château , assis dans les eaux , a quelque chose qui plaît , et qu'on regretteroit de voir changer en un palais plus moderne et plus régulier : ce riant village de Vigneul , enfermé dans les jardins , et qui , s'élevant en amphithéâtre au-dessus d'eux , vous offre , non un hameau factice et désert , mais un groupe d'habitations propres et gaies , formant

pour le coup-d'œil du prince une perspective aussi agréable, que peut l'être la vue de son palais pour les simples habitans de ce joli village ; le large et beau canal, formé par un torrent, dont vous voyez au loin écumer les ondes, avant d'entendre leur murmure, et étendant, sur une longueur de près d'une lieue, une glace qui réfléchit toutes les beautés qui la bordent ; le coup-d'œil frais et charmant de ces jardins, ornés de plusieurs détails variés, et accordés avec autant de goût que d'élégance, et dont la fraîcheur, la verdure et les agrémens sont contrastés par le nu stérile et agreste de la plaine, qui s'élève jusqu'à Apremont.

Cette superbe forêt, dont l'art a orné et façonné quelques portions, plus voisines du château et des promenades journalières, mais qu'il a ensuite abandonnée à la main de la nature, et qui recele dans son sein bien plus de sanctuaires sérieux et sombres pour la méditation du philosophe, que de réduits arrangés pour les mystères de l'amour ; je ne sais, mais il me semble que ce beau lieu doit plaire à tout étranger,

qui n'apportera pas des yeux prévenus de préjugés nationaux , et qui se livrera de bonne foi au charme naturel qu'il inspire. Pour moi , pendant plusieurs mois de séjour , je n'ai jamais senti sur mon plaisir l'effet de cette prétendue monotonie , de cet excès de parure et de régularité , dont se plaignoient mes Anglois ; mais sans doute ils ne le virent qu'avec la précipitation et la distraction d'un voyageur , pressé vers un autre objet dont son ame est préoccupée.

Notre route à Ermenonville étoit de traverser la forêt de Chantilly , sur un fonds de sable fin et mouvant , et par une pente assez douce. La forêt , qu'on dit contenir huit mille arpens , est coupée par un nombre de longues allées , qui , comme les rayons d'un cercle , se réunissent dans un point central , appelé l'*étoile*. En approchant d'Ermenonville , on trouve des bois , tantôt clairs , tantôt épais , de petits arbres malheureux sur un terrain très-inégal , sans montagnes , mais semé de monticules , d'épaisses bruyeres surmontées de genévriers , une fougere rare , des sables blancs , pro-

fonds et brûlans dans l'été , semés de roches par intervalles. On arrive enfin à l'abbaye de Chaly par une assez belle avenue : la vue de cette maison réjouit ; car on peut faire ses trois lieues sans rencontrer d'autres êtres animés que les bêtes fauves : rarement même vous entendez un insecte bourdonner dans cette aride solitude.

De l'abbaye on tourne à droite : on traverse les mêmes bois sur les mêmes sables , peu agréables en plein midi , mais que les rayons du soir peuplent de mille formes pittoresques , résultat du déclin de la lumière et du prolongement des ombres.

Enfin , au bout d'une demi-lieue , on sort de ce labyrinthe de bois , et l'on arrive à Ermenonville. Le village est situé dans un fond , et tellement caché dans les arbres , qu'on ne l'apperçoit qu'au moment qu'on se trouve au milieu de ses chaumières : dans le nombre cependant on distingue d'abord l'hôtellerie , sur-tout à l'inscription , en lettres d'or , qui est au-dessus de la porte :

L'EMPEREUR JOSEPH A DINÉ DANS CETTE MAISON ,
LE SAMEDI 24 MAI 1777.

Préférer aux palais cette simple chaumière,
Y déposer des rois le faste et la grandeur,
De ses hôtes charmés honorer la candeur,
Auprès d'eux conserver l'égalité première :
C'est ce qu'a fait un prince ; et vous croiriez peut-être
Qu'il faut le mettre au rang des héros fabuleux,
Si l'on ne nommoit Joseph deux,
Des Germains fortunés et le père et le maître.

Après avoir déjeûné dans la même chambre où l'empereur avoit dîné, honneur dont ne manqua pas de nous avertir notre hôte, avec une emphase qui fit sourire mes deux Anglois, nous commençâmes notre tournée.

A deux pas, c'est d'abord le château qu'on cherche, et qui se présente à vous. Il n'offre rien de remarquable ni d'intéressant au nord, qui en forme l'exposition :
» Une grande face blanche et monotone,
» flanquée de tourelles au midi, deux ailes
» saillantes qui le rendent moins désagréable,
» mais qu'accompagne ou défigure
» une quantité de bâtimens, trop volumineux
» pour l'étendue du site ; sa construction
» n'est ni d'un genre antique, qui puisse intéresser et émouvoir l'imagina-

tion , ni d'une élégance moderne , qui porte l'empreinte du goût du siècle et de l'opulence du propriétaire. — En effet , dit un des Anglois , ce château n'annonce pas la demeure d'un riche marquis François de nos jours. — Le marquis , répondis-je , ne ressemble pas non plus à l'idée frivole que vous pourriez vous en former : » Vous » allez voir bientôt qu'il sait sentir et conser- » ver les beautés de la nature. C'est lui qui a » donné à sa nation le premier exemple de » les préférer à celles de l'art , et de braver les » préjugés reçus. Si c'étoit lui qui eût bâti » cet édifice , il seroit d'un caractere mieux » assorti , non pas au luxe de l'architec- » ture , mais au pays champêtre dont il » est le centre. Mais laissez -là le château , » et voyez cette vallée fraîche et riante , » où l'œil se plaît à s'égarer dans tous les » instans du jour ; cette fertile et agréable » prairie ; cette large riviere , dont les eaux » toujours à fleur , sans cesse battues par » les vents , se conservent nettes et pures ; » ce site délicieux , si bien découvert dans » tous ses points de vue agréables , terminé » à plus de deux lieues par cette montagne

» que surmonte un village , au-dessus du-
 » quel s'éleve encore à une grande hauteur
 » cette tour antique et demi-ruinée (1).
 » Remarquez ce beau lointain du tableau ,
 » toujours coloré de ces tons bleuâtres et
 » vaporeux , qui lient d'une maniere si
 » douce le ciel et l'horizon. Hé bien ! ce
 » que vous admirez là étoit , il y a quel-
 » ques années , un marais impraticable ,
 » d'un aspect repoussant , un sol tourbeux ,
 » noyé par mille sources , que quelques
 » canaux fangeux n'avoient pu dessécher ;
 » couvert soir et matin de vapeurs gros-
 » sieres , fétides et mal-saines , d'ennuyeu-
 » ses charmillles étouffoient par-tout la
 » nature , et en faisoient une plaine froide ,
 » désagréable et sans accidens ; les coteaux
 » existoient sans doute , mais invisibles :
 » la forêt n'embellissoit point le site , ni
 » n'invitoit à la promenade. Des eaux im-
 » pures , des herbes et des roseaux humi-
 » des , étoient l'insipide décoration du
 » jardin.

» Voilà une heureuse et belle riviere !

(1) Tour du mont Épiloy.

» La vue suit son canal avec plaisir ; après
» le bassin irrégulier comme la nature ,
» qu'elle forme devant le château , elle
» continue sa course au nord : quelques
» îles la divisent en plusieurs bras , varient
» sa marche , ses bords , sa largeur , et jus-
» tifient ses détours. Sur la gauche , et tout
» auprès du château , l'œil est attiré , et
frappé par un imposant et superbe rideau
de hauts et gros peupliers d'Italie , qui
vous renversent la tête en arrière , pour
pouvoir suivre jusqu'à la cime leurs tiges
prodigieuses fuyant dans les airs ; cette
grande et forte masse ne donne qu'une
» ombre légère , qui se peint sur le gazon
» le plus frais et le plus vert , qui tapisse
» leur base , et invite à la promenade du
» soir : de-là , on apperçoit à la tête d'un
» bois les bâtimens d'un moulin , entouré
» d'arbres , avec lesquels ils se groupent
» agréablement. — Quel est ce clocher?—
» Nous l'avons vu en passant. — Quoi !
» celui de Chailly ? — Oui. — Mais il est ,
» ce me semble , à plus d'une demi-lieue.
» — C'est pourtant ce clocher qui sur-
» monte , dans la même direction , ce groupe

» si voisin , et paroît y tenir. Vous voyez ,
 » à une certaine distance au nord , cet amas
 » d'arbres , qui coupe la vallée en deux par-
 » ties inégales ; c'est un fort massif d'aunes ,
 » qui ombragent le cours d'un ruisseau :
 » heureusement placé , il divise la vallée ,
 » qui auroit paru trop large pour sa lon-
 » gueur ; ce resserrement procure une très-
 » grande profondeur à la partie sur la gau-
 » che , et sert aussi de repoussoir à la mon-
 » tagne et à la tour , qui terminent la pers-
 » pective.

» L'autre partie est bornée par un bois ,
 » qui la croise et l'arrête.

» La ligne de plantation , qui dessine la
 » forme de la vallée du côté du levant ,
 » part d'un des deux ponts et fossés qui
 » lient le château aux jardins ; elle ferme
 » avec grace et douceur le premier des
 » trois plans successifs et différens : le
 » deuxième est une petite hauteur au-delà
 » d'elle , plantée d'arbres ; puis le bois , qui
 » termine à droite la partie la moins pro-
 » fonde de la vallée. La douceur et la tran-
 » quillité sont la véritable expression de
 » ce paysage , vu du château : c'est sur-tout

» au moment du soleil couchant , ou lors-
» qu'éclairé par la lune dans une belle nuit
» d'été , elle se peint dans la riviere , que
» cet accord est plus sensible , et que
» ce tableau acquiert de nouveaux char-
mes. — Je le vois , cette vallée vous plaît ;
vous avez peine à en détacher vos yeux :
mais nous devons la parcourir. Retournez-
vous , et prenons une vue de la perspective
qui est sur le derriere du château.

» C'est la même vallée qui continue , et
» qui forme la perspective du midi. La
» riviere , qui prend sa source de ce même
» côté , arrose et traverse une belle pelouse ,
» qui va se réunir sur la droite à la forêt ,
» et se perd sous une futaie de beaux ar-
» bres , suspendus sur une côte qui se pré-
» cipite. A gauche , la pelouse se termine
» à la riviere ; une cascade en nappe tombe
» de l'étang supérieur , et anime la scene
» par son éclat , son mouvement et son
» bruit.

» Cette perspective est aussi agréable ,
» mais moins étendue que l'autre : quoi-
» qu'également champêtre , elle ne lui res-
» semble point. Le site , plus renfermé , n'a

» rien de vague , ni d'indécis ; les objets
 » sont plus près , plus réunis : au moment
 » du midi , les yeux se plaisent à le par-
 » courir , comme ils aiment à s'égarer ,
 » dans tous les instans du jour , sur la
 » vaste vallée du nord. —

— Je soupçonne fort , dit le docteur que c'est de ce côté que repose Jean-Jacques : notre pensée , plus que nos yeux , cherche déjà son tombeau ; mais que cet objet imposant soit le dernier que nous visitons ; il domineroit trop tous les autres : il nous distrairoit des beautés de ce lieu ; et , quoique les yeux ouverts sur elles , notre ame préoccupée ne verroit plus que lui. — C'étoit mon projet , répondis-je ; j'ai éprouvé moi-même l'effet bien naturel que vous présentez. Dès que j'eus vu la tombe de cet homme de bien , le reste du tableau s'affoiblit , et disparut sous cette grande impression. Achéons notre vue générale de l'ensemble et des grandes masses : —

» Le pont de bois sur la rivière , près du
 » château , fait le devant du tableau de
 » cette perspective du midi. Deux côtes
 » enferment cette vallée ; celle de la droite

» se prolonge , et paroît , par l'effet de la
» perspective s'abaisser à mesure qu'elle
» s'éloigne : la cime des arbres dont elle
» est couverte dessine dans le ciel une li-
» gne , fuyante comme la marche et le
» mouvement du terrain.

» La côte opposée , d'une pente moins
» rapide , est plantée de noyers assez es-
» pacés , qui n'empêchent point la verdure
» de naître du haut en bas. L'étang s'est
» changé en lac , et se perd , ainsi que la
» vallée , derrière les arbres , et dans les dé-
» tours des coteaux couverts de bois.

» Ce bois de la droite , avec des routes ,
» des sentiers sinueux , des clairières ou-
» vrant sur un joli vallon une côte de sa-
» ble , couronnée et en partie couverte de
» bois ; de petites collines , de petits val-
» lons , qui s'adouciennent , et se couvrent
» de pelouse en se prolongeant insensibile-
» ment jusqu'à la rivière , donnent à cette
» scène un jeu très-varié , et d'agréables
» mouvemens de terrain. Cette côte re-
» tourne au levant , et se perd dans l'en-
» foncement du vallon.

» La côte opposée offre en amphithéâtre

» les maisons du village entremêlées d'ar-
 » bres ; l'église et le clocher dominant au
 » sommet , perspective d'un aspect tou-
 » jours nouveau et toujours agréable.

» En revenant sur ses pas , et traversant
 » la vallée et la riviere , près du gros mas-
 » sif d'aunes que vous voyez là-bas , on a
 » le château en face , et au-delà , sur la
 » droite , on apperçoit la forêt et le coteau
 » qui se précipitent sur la pelouse du midi ;
 » là , au pied , est l'autre partie du village :
 » ces maisons couvertes de chaume , ces
 » prairies en avant , et la forêt derriere ,
 » lui donnent l'air d'un charmant hameau.
 » Le bâtiment dominant est le pignon d'une
 » chapelle , surmontée d'un petit clocher ,
 » scene moins grande , mais plus cham-
 » pêtre et plus analogue au ton général.

— De quel côté est le désert , demanda
 milord ? On le dit tout voisin du château ,
 et nous ne voyons rien qui fasse soupçon-
 ner le voisinage d'une partie , qui doit res-
 sembler si peu à tout ce qui est-là sous
 nos yeux. — Je vais vous y conduire , et
 ici je n'ai pas besoin de guide : je le
 connois.

Nous suivîmes la pelouse du midi qui conduit à la forêt. Après avoir parcouru quelques allées qui circulent sur la droite, nous arrivâmes sur le haut d'une pelouse sèche et mousseuse : là commence et s'offre le pays sauvage.

A l'entrée de cette solitude on lit cette inscription , qui dispose au recueillement :

Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes.

Tout le chœur des écrivains cherche l'ombre des bois , et fuit le tumulte des villes.

» Un grand lac , enfermé dans un vaste
 » bassin , formé par un cercle de monta-
 » gnes entrecoupées de gorges profondes ,
 » couvertes de bruyeres et de massifs de
 » toutes sortes d'arbres , où se remarquent
 » de superbes genévriers d'espece et gros-
 » seur peu communes , dont les branches
 » et les tiges rampent et se courbent en
 » tout sens , composent ce singulier ta-
 » bleau.

» Derriere une de ces montagnes qui
 » s'abaisse avec rapidité , on apperçoit

» l'église et l'abbaye de Chailly , et une
» échappée au-delà ; seuls accidens de cette
» perspective plus que sauvage , dont l'ef-
» fet des pins et des autres arbres verts
» qu'on y a plantés renforceront encore ,
» en prenant leur croissance , la teinte
» et le caractere.

» La pente douce et la charmante pelouse
» de ce coteau engagent à descendre jus-
» qu'au lac , qui en baigne le pied ; nous
» descendîmes , et suivîmes le bord de ce
» lac , de plus d'un mille de circonférence :
» les formes , les plantations , les bords de
» cette vaste piece d'eau sont fortement
» contrastés. D'un côté , la croupe d'une
» haute montagne , couverte de gros ro-
» chers enclavés hardiment les uns sur les
» autres , fait une pointe qui s'avance fié-
» rement jusqu'au lac , et ne laisse qu'un
» passage étroit entr'elle et l'eau : à la
» rive opposée , un monticule isolé , et
» d'une pente assez rapide , tout planté de
» bois depuis le pied jusqu'au sommet ,
» fait une saillie circulaire qui se prolonge
» dans le lac , et le force d'en prendre le
» contour. Le grand mouvement des hau-

» teurs qui l'environnent, la triste bruyere
» dont presque tout le sol est couvert, les
» groupes de genévriers répandus en abon-
» dance sur les côtes, le vert obscur des
» aunes qui croissent sur une partie de ses
» rives, les joncs et les roseaux qui en
» occupent d'autres, et, en se peignant
» dans ses eaux, les brunissent; tous les
» alentours jettent sur ce tableau une teinte
» sombre, et lui imprimant un caractere
» très-austere, et si opposé à celui des
» deux vallées du château, qu'on croit en
» être séparé par un espace immense.

» Cependant ces deux sites se touchent :
» on peut en un instant passer de l'un à
» l'autre; mais par leur position l'œil ne
» sauroit les appercevoir ensemble, que
» de quelques points d'où jamais ils ne se
» nuisent.

» Au-delà du lac, le terrain est plus
» tourmenté; il est même bouleversé: les
» eaux s'épanchent dans les lieux bas, et
» forment des marais couverts d'arbres de
» toute espece: les sables plus apparens,
» le sol plus aride, les montagnes encore
» plus hautes et plus dépouillées, en font

» un pays désert , très-sauvage ; mais dont
 » cependant l'aspect n'a rien de rebutant.
 » La grande variété d'effets , les arbres si
 » différens d'espece , de forme et de situa-
 » tions ; ici des saules , là des aunes ; là
 » des genévriers , plus loin des chênes , des
 » bouleaux sur les hauteurs ; le mouvement
 » extraordinaire du terrain , les pelouses
 » vertes des petites collines : les gazons
 » frais des vallons creux , parsemés de ro-
 » chers , entremêlés de bruyeres , tous les
 » objets mélangés confusément , offrent
 » un désordre , une sorte d'horreur , qui a
 » sa beauté et son agrément (1).

On ne se lasse point de suivre les bords
 irréguliers de ce lac pittoresque ; cette

(1) Ce qu'on a lu jusqu'ici de descriptif , mar-
 qué par des guillemets , est presque en entier em-
 prunté de M. Morel. Ce seroit folie de prétendre
 mieux voir , ou mieux peindre la perspective de
 ce lieu , que celui qui , unissant les talens d'habile
 dessinateur à ceux d'élégant écrivain , a dirigé ,
 de concert avec l'ingénieur propriétaire , la com-
 position de ces jardins , et nous a donné un ou-
 vrage si agréable , et justement estimé , sur ce genre
 de décoration.

presqu'île élevée, qui le partage à-peu-près par le milieu, couverte de genêts épineux, de bruyeres, de broussailles, qui servent de retraite à une multitude innombrable d'oiseaux sauvages, ce solitaire amphithéâtre qui monte par degrés, et s'étend jusqu'au ceintre de l'horizon sensible; les rayons du soleil, qui se jouoient sur la surface des eaux, se réfléchissoient, et doroiert cet insolite paysage.

Nous gravâmes sur une éminence, d'où notre vue embrassoit toute cette enceinte sauvage. On est à la fois étonné et charmé de la variété et de l'agreste de tous ces objets, de tous ces aspects, soit en plongeant nos yeux dans la vallée déserte et profonde, soit en les relevant sur la colline, soit en les promenant sur les masses isolées de chênes au vaste feuillage, de pins élancés dans les airs, ou sur l'humble arbrisseau rampant au pied, ou sur le torrent sortant avec impétuosité du sein des rochers brisés; soit en les reposant sur un clair ruisseau, qui promene doucement son onde sur des cailloux polis.

—Voilà un lieu, dit milord, où un Anglois

se plaît et jouit ; il reconnoît par-tout la main de la nature , et sa majestueuse simplicité : de tous côtés , la riche profusion de la végétation frappe les regards , et les places stériles , qui se montrent par intervalles , ne servent qu'à faire sortir et briller davantage la fertilité générale. — Ce lac , leur dis-je , ce rocher qui le borde , et qui offre le chiffre de Julie , inspirent à tous ceux qui les visitent un souvenir touchant : tous les aspects semblent y peindre la situation du roman. — Rousseau devoit bien se plaire dans ce lieu , dit le docteur. — En effet , nous allons bientôt y retrouver ses traces. A l'entrée du désert , sur la porte d'une chaumière , on lit :

CHARBONNIER EST MAÎTRE CHEZ LUI.

Plus loin , on trouve une espee de cabane , ou de grotte creusée dans le roc , et couverte de bruyere ; on y lit cette inscription , qu'on souhaiteroit en meilleures rimes :

Vois-tu , passant , cette roche creusée ?

Elle mérite tes respects ;

Elle a servi, toute brute qu'elle est,
Pour abriter la vertu couronnée (1).

En descendant la colline par un sentier tournant, et traversant la vallée, on gagne le sommet de l'éminence opposée. C'est sur cette éminence, et dans le lieu le plus sauvage du désert, qu'on trouve une cabane, appelée la CABANE DE JEAN-JACQUES ; elle est adossée au rocher, et couverte en chaume. Dans le dedans, nous vîmes un foyer simple et sans ornement, et un siège taillé dans le roc, et couvert de mousse, avec une petite table, et deux mauvaises chaises. Sur un rebord avancé, formé par une partie saillante du rocher, étoit posé un vase de terre. Je m'y assis quelques momens, et je ne pus m'empêcher d'y murmurer à demi-voix, et avec le sentiment tendre et mélancolique qu'il inspire, l'ariette de son charmant opéra, qui commence par ces mots :

Dans ma cabane obscure, etc.

(1) Ce fut Joseph II, qui y trouva un abri contre l'orage.

En dehors est gravée cette inscription :

« Celui-là est véritablement libre , qui n'a pas
 » besoin de mettre les bras d'un autre au bout des
 » siens pour faire sa volonté. »

Nous reconnûmes tous trois dans cette pensée cette indomptable indépendance de sentiment, qui caractérisa si spécialement Rousseau, et cette sublime simplicité d'expression, qui, toujours énergique, constitue le principal charme de ses écrits.

Nous tournâmes vers l'autre côté de la porte, et nous lûmes :

C'est sur la cime des montagnes que l'homme se plaît à contempler la nature : c'est-là que, tête à tête avec elle, il en reçoit des inspirations toutes puissantes, qui élèvent l'ame au-dessus de la région des erreurs et des préjugés.

C'est avec ce texte à réflexion qu'on parcourt le désert, avec un sentiment mélancolique. Les souvenirs touchans de Rousseau, de Julie, inspirés par le lieu, par ses aspects, des inscriptions de Pétrarque et du Tasse, font passer l'ame émue et

pensive au charme du sentiment. On y lit, et l'on y répète avec plaisir, en songeant à Julie :

Chi non sa come dolce sospira,
E come dolce parla e dolce ride?

Qui n'a pas remarqué ses tendres soupirs, son doux langage et son doux sourire?

Et la présence de l'Amour vient enchanter cette sauvage enceinte.

Mà pur si asprè viè, ne si selvage
Cercar non sa, ch'Amor non vengà sempre
Ragionando con me, edio con lui.

« J'ai beau gravir les sentiers les plus escarpés,
» m'enfermer dans les réduits les plus sauvages,
» l'Amour sait m'y trouver : par-tout je le sens à
» mes côtés, s'entretenant avec moi, et moi avec
» lui. »

Nous descendîmes par un sentier, appelé le SENTIER DE ROUSSEAU, en faisant un circuit autour du lac ; et bientôt on entre dans un bocage, qui contraste délicieusement avec le désert.

A l'entrée d'un sombre , mais agréable passage , est une pierre brute , en forme d'autel. D'un côté on lit :

Quì regna l'Amor.

Ici regne l'Amour.

Et sur l'autre côté :

L'acque parlano d'amore

E l'aura , e i rami ,

E'gli augeletti , e i pesci ,

E i fiori , e l'erbe.

« Les eaux , les zéphirs , les feuillages ,

» Et les oiseaux , et les poissons ,

» Et le gazon , et les fleurs ,

» Ici tout inspire ou sent l'amour. »

Après avoir suivi quelque tems le cours errant d'un charmant ruisseau , vous arrivez à une grotte délicieuse. Mille branches en arc sur nos têtes formoient un dôme impénétrable aux rayons du soleil ; la fraîcheur du lieu nous invitoit à nous reposer un moment. Nous nous assîmes dans cette grotte : le ruisseau qui couloit à nos pieds , et le charme de son doux murmure à notre oreille , sembloient délasser nos esprits ,

comme le banc qui nous portoit délassoit le corps. A une petite distance du ruisseau, et sous nos yeux, étoit la source qui sortoit à gros bouillons du sein de la terre, et formoit un bassin du plus clair cristal, sur un fond de sable si brillant, qu'il sembloit des paillettes d'argent. L'imagination vous transporte sur le bord de la fontaine de Vaucluse ; dans la grotte sont inscrits ces vers :

O limpide fontaine ! ô fontaine chérie !

Puisse la sotte vanité

N'errer jamais sur ta rive fleurie !

Que ton humble sentier ne soit jamais hanté

Des folles passions qui tourmentent la vie ;

L'ambition, la sombre envie,

L'avarice et la fausseté !

Un bocage si frais, un séjour si tranquille,

Aux tendres sentimens doit seul servir d'asyle :

Ces rameaux amoureux, entrelacés exprès,

Aux muses, aux amours, offrent leur voile épais ;

Et le crystal d'une onde pure

A jamais ne doit réfléchir

Que les graces de la nature

Et les images du plaisir.

Au bout, en face, et comme pour servir de pendant à cette grotte délicieuse, est

un joli pavillon meublé , avec un lit de repos. Sur le frontispice est cette dédicace :

Otio et musis.

Au doux loisir et aux muses.

On se plaît , on est bien dans ce joli pavillon : mais nous le quittâmes pour aller nous asseoir encore sur le banc de gazon de la grotte ; et là je lus à mes deux compagnons une note , contenant les réflexions de Jean-Jacques Rousseau sur l'art des jardins.

« L'erreur des prétendus gens de goût ,
 » dit-il , est de vouloir de l'art par-tout ,
 » et de n'être jamais contents que l'art ne
 » paroisse ; au lieu que c'est à le cacher
 » que consiste le véritable goût , sur-tout
 » quand il est question des ouvrages de la
 » nature. Que signifient ces allées si droi-
 » tes , si sablées , qu'on trouve sans cesse ,
 » et ces étoiles , par lesquelles , bien loin
 » d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc ,
 » comme on l'imagine , on ne fait qu'en
 » montrer mal - adroitement les bornes ?
 » Voit-on dans les bois du sable de riviere ?
 » Ou le pied se repose-t-il plus doucement

» sur ce sable, que sur la mousse, ou la pe-
» louse? La nature emploie-t-elle sans cesse
» l'équerre et la règle? Ont-ils peur qu'on
» ne la reconnoisse en quelque chose, mal-
» gré leurs efforts pour la défigurer? Enfin,
» n'est-il pas plaisant que, comme s'ils
» étoient déjà las de la promenade en la com-
» mençant, ils affectent de la faire en ligne
» droite, pour arriver plus vite au terme?
» Ne diroit-on pas que, prenant le plus
» court chemin, ils font un voyage plutôt
» qu'une promenade, et se hâtent de sortir
» aussi-tôt qu'ils sont entrés?

» Que fera donc l'homme de goût qui
» vit pour vivre, qui sait jouir de lui-même,
» qui cherche les plaisirs vrais et simples,
» et qui veut se faire une promenade à la
» porte de sa maison? Il la fera si com-
» mode et si agréable, qu'il s'y puisse plaire
» à toutes les heures de la journée, et pour-
» tant si simple et si naturelle, qu'il sem-
» ble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau,
» la verdure, l'ombre et la fraîcheur; car
» la nature aussi rassemble toutes ces
» choses. Il ne donnera à rien de la sym-
» métrie; elle est ennemie de la nature

» et de la variété, et toutes les allées d'un
 » jardin ordinaire se ressemblent si fort,
 » qu'on croit être toujours dans la même.
 » Il élargira le terrain pour s'y promener
 » commodément ; mais les deux côtés de
 » ces allées ne seront point toujours exac-
 » tement parallèles. La direction n'en sera
 » pas toujours en ligne droite ; elle aura
 » je ne sais quoi de vague, comme la dé-
 » marche d'un homme oisif qui erre en se
 » promenant : il ne s'inquiétera point de
 » se percer au loin de belles perspectives.
 » Le goût des points de vue et des loin-
 » tains vient du penchant, qu'ont la plu-
 » part des hommes, à ne se plaire qu'où
 » ils ne sont pas ; ils sont toujours avides
 » de ce qui est loin d'eux ; et l'artiste,
 » qui ne sait pas les rendre contents de ce
 » qui les entoure, se donne une ressource
 » pour les amuser. Mais le sage n'a pas
 » cette inquiétude ; et, quand il est bien
 » où il est, il ne se soucie point d'être
 » ailleurs. »

On s'attend bien que mon auditoire ap-
 plaudit à ces principes : chacun faisoit son
 commentaire sur ce texte, lorsqu'un guide

vint nous joindre , et s'offrit à nous conduire.

A quelque distance , la riviere coule dans un canal profond , et large de soixante pieds ; nous le traversâmes dans un joli bac , et nous rentrâmes dans un bosquet , qui mene à la tour de Gabrielle.

— C'étoit donc là , dit milord , que le plus aimable des monarques François , Henri IV, venoit chercher , dans la conversation d'une beauté accomplie , un délassement mérité , après les heures de travail et d'application au bonheur de son peuple , et à la prospérité du royaume.

— Le caractere que tous les historiens contemporains nous ont tracé de l'aimable d'Estrées , dit le docteur , rend très - vraisemblable la résolution qu'avoit formée Henri , de l'élever sur un trône dont elle auroit fait l'ornement , et nous fait sentir plus vivement le regret de la mort prématurée qui l'enleva à ce brillant destin. Il ne manquoit qu'une chose à leur commerce , pour le rendre aussi irréprochable qu'il étoit loyal et sincere : c'étoit la sanction d'une union légitime ; et , quoique rien ne puisse

compenser un défaut de cette nature , cependant la situation de Henri , marié à une femme dédaigneuse , et qui refusoit de lui procurer le bonheur domestique , qui , après le bien-être de ses sujets , étoit l'objet de ses plus ardens desirs , doit beaucoup adoucir la sévérité de la censure , et nous disposer à excuser du moins ce qu'il nous est interdit d'approuver. —

A l'entrée est le trophée d'armes de Dominique de Vic , dit Sarrede , sergent de bataille de Henri IV.

Au-dessus de ses armes , on lit cette inscription , en lettres gothiques et en vieux style :

En ce bocage , où tout laurier repose
 Sur un joli myrthe d'amour ,
 Ton fidele sujet dépose
 Ses armes , à toi pour toujours.
 Ah ! mon cher , mon bien-aimé maître ,
 J'ai déjà sous ton étendart
 Perdu de mes membres le quart :
 Je voue ici mon restant d'être.
 Que si d'un pied marche trop lent pour toi ,
 Point me faudra meilleure aide :
 Car pour combattre pour mon roi
 Amour fera voler Sarrede.

Sur la porte est cette inscription :

En cette tour droit de péage
La belle Gabrielle avoit :
C'est de tout tems qu'ici l'on doit
A la beauté foi et hommage.

Cette inscription , la forme et l'architecture du bâtiment , le goût et la disposition de l'ameublement , ont un air d'antiquité qui frappe d'abord , à la vue de l'extérieur comme de l'intérieur de cette tour , le seul monument antique qu'on rencontre dans tout le parc ; car le propriétaire a ici le bon sens de ne point y bâtir des ruines de sa façon , et il dit qu'il n'y a que le tems qui sait le faire. La réunion de ces objets fit la plus vive impression sur nos esprits , et reporta doucement notre imagination aux jours de Henri et de Gabrielle. L'illusion fut si complète , qu'en entrant dans un sallon de forme ovale , qui fait le second étage de la tour , avec un petit dôme peint en bleu , et à côté un petit boudoir à deux sièges , nous fûmes vraiment surpris et chagrins de n'y pas trouver ces deux amans en tête à tête. Nous examinâmes avec vivacité chaque objet qui s'offroit à notre vue

dans ce petit édifice , non pas tant pour la rareté ou le prix des choses en elles-mêmes , que par le rapport qu'ils avoient avec Henri et sa charmante maîtresse. — C'étoient-là , dit milord , un lieu et un sujet à déployer la galanterie de la nation Française. — Aussi les piliers , les colonnes , sont couverts de chansons , de vers , et d'inscriptions en prose , en l'honneur du bon Henri , comme de sa belle Gabrielle. — Aucun de ces monumens d'admiration et de gratitude , reprit milord , quoiqu'ils partent du cœur , et qu'ils soient par-là plus précieux que les pyramides et les colonnes , élevées par la flatterie ou par la crainte , ne fait plus d'honneur à la mémoire du bon roi , que l'armure de Dominique de Vic , suspendue à l'entrée de la tour : on n'oublie point que ce gentilhomme , un des plus braves officiers de Henri , et un des plus attachés à son maître , qui avoit perdu une jambe à la bataille d'Ivry , en passant par la rue de la Féronnerie , deux jours après que son cher maître y avoit été assassiné , fut si subitement et si violemment affecté à la vue de la place où s'étoit

commis ce parricide , pour parler le langage des sujets reconnoissans d'un si bon roi , qu'il fut pris de mal sur le lieu , et mourut le lendemain matin ; trait d'affection peut-être sans exemple , et qui prouve bien à quel point cet aimable monarque étoit adoré de ceux qui le connoissoient le plus intimement. —

Oui , repris - je , la véritable amitié entre un sujet et son monarque est sans doute bien rare , et il n'a guere été donné qu'à Henri IV de multiplier autour de lui l'exemple de ce phénomène moral ; mais une amitié exaltée , au point de mourir de douleur de la mort d'un roi , est un prodige encore plus étonnant : car , entre égaux , on peut en citer plus d'un exemple.

Connoissez-vous , leur dis-je , le trait de ces deux soldats Espagnols , dont la mémoire est conservée par une inscription , qui leur est consacrée dans l'église paroissiale de la petite ville d'Avesnes en Hainault , où leurs restes furent transportés ? La voici :

Laurentio dum funus amico
Pius parat Franciscus ,

En ipse cadit :
 Ille globo , hic mœrore ,
 Ille regi , hic amico ;
 Uterque Deo.
 Nunc binos Belgica tellus tegit :
 Vitam dedit Hispania ,
 Capella mortem.

Tandis que François en pleurs
 Prépare la sépulture de son ami Laurent ,
 O amitié ! il tombe mort lui-même.
 Le premier fut tué par un plomb homicide ,
 L'autre par sa douleur ;
 L'un meurt pour son roi , l'autre pour son ami :
 Tous les deux pour Dieu.
 La terre Belgique leur devoit un seul et même
 tombeau :
 L'Espagne donna la vie , et la Capelle la mort
 A ces deux victimes ,
 L'une de la valeur , l'autre de l'amitié.

Nous nous reposâmes quelque tems dans
 ce sallon magique , tantôt devisant ainsi en-
 semble , tantôt en silence , et laissant errer
 avec un doux abandon nos idées et nos sen-
 timens. Je fus tenté , comme par inspira-
 tion , d'y répéter ce couplet si connu :

Charmante Gabrielle , etc.

M. Sedaine a parodié cet air touchant sur un des piliers de la cuisine. Voici ceux, qu'inspiré par ces lieux, y fit aussi M. de Cassini :

Ici de Gabrielle
 Fut l'aimable séjour ;
 Ici l'on vit près d'elle
 Mars vaincu par l'Amour.
 Au nom de cette belle,
 Sois attendri,
 François : il nous rappelle
 Le bon Henri.

Nous montâmes sur la terrasse à l'Italienne , qui termine le sommet de cette tour.

Là, la vue domine au loin sur l'étendue du parc et des jardins ; par-tout c'est la nature dans sa belle simplicité. Des prairies bordées de grands bois , enrichies de plusieurs groupes de peupliers , de troupeaux , de bosquets , de grandes pieces d'eau limpide , ingénieusement irrégulières ; un contraste formé par différentes especes de fabriques ; ici, le tombeau de Laure ; là , un moulin d'architecture Italienne ; la chaumiere du vigneron sur une éminence ;

des vues lointaines ; des collines , tantôt incultes , tantôt cultivées ; des bois dans l'enfoncement. Par-tout mes deux Anglois trouverent l'ensemble aussi grand , aussi majestueux , que les différentes parties qu'ils avoient vues leur avoient paru agréables et pittoresques. Les eaux sur-tout , qui s'étendent au loin sur les surfaces , font un brillant effet. Nous descendîmes à regret de cette tour , et , revenant vers le village par un autre chemin , aussi agréable que celui par lequel nous étions venus , nous y trouvâmes la seule consolation que nous fussions disposés à recevoir ; celle de rencontrer une suite d'autres beautés , qui se montroient à nos regards surpris presque à chaque pas que nous avançons , et qui sans cesse me rappelloient le vœu exprimé dans ces vers simples et pénétrés d'un doux sentiment :

O se le stelle

M'avesser dato in sorte

Di viver à me stesso e di far vita

Conforme alle mie voglie ;

Io gia co i campi Elisei ,

Fortunato giardin de semi dei ,

La vostra ombra gentil non cangerei !

O si mon étoile

M'eût donné en partage

De vivre pour moi seul , et de couler mes jours ,
En suivant à mon gré toutes mes fantaisies ,
Jardin charmant , séjour fortuné des demi-dieux ,
Non , je ne changerois pas , même contre l'Elisée ,
Ta douce paix et tes délicieux ombrages !

En repassant près du château , nous le revîmes cette fois avec plus d'intérêt , et nous le considérâmes un moment. Là , je leur racontai qu'en 1778 le rez-de-chaussée du château , qui se trouvoit ouvert , m'avoit offert , dans une salle , un tableau domestique aussi intéressant que moral : six pupitres pour les six enfans du propriétaire , avec des modeles de paysages pris sur la nature , et des papiers de musique , et des tranches de pain bis à côté des crayons. Quelque tems après , je rencontrai dans le village deux de ces enfans , tête nue sous un soleil de la canicule , robustes , et colorés comme la santé , luttans avec avantage contre de jeunes paysans , un peu plus âgés qu'eux : je reconnus-là des imitations , ou des ébauches d'Emile , et que Rousseau n'étoit pas loin. Cette

autre anecdote intéressa mes deux auditeurs.

Nos regards se portèrent encore dans la plaine du nord ; ils suivoient dans un doux silence le cours de la rivière au travers de cette verte et immense prairie , semée par intervalles de peupliers légers et de saules. — Le saule, dit milord , est l'arbre consacré à l'Amour dans notre climat sérieux et mélancolique ; vous autres , il vous a plu d'adopter le myrthe des Grecs : mais le myrthe , qui , en Grece , formoit un arbre d'une certaine hauteur , n'est chez vous qu'un foible et débile arbrisseau. L'amour auroit-il dégénéré de même , et subi chez vous le même dépérissement que son symbole ? — Le myrthe , lui répondis-je , n'a point exclusivement nos honneurs : nous avons chanté , comme vous , ce saule paisible et tendre dans nos bergeries poétiques ; et nous aimons aussi à suivre le cordon serpentant de ses têtes chevelues , au bord d'un clair ruisseau , et à rêver sous son ombrage à nos amours. On a chanté dans Paris votre chanson du saule , que Shakespear a mise dans la bouche de la naïve et innocente

Desdemona ; et, ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que c'est Rousseau qui en a fait la musique : vous verrez qu'elle est bien adaptée à la situation et au caractère du personnage. — Cette anecdote, nouvelle pour eux, leur fut précieuse ; et ils se promirent bien de se procurer, et de rapporter cet air de Rousseau dans leur patrie.

Autour et près du château, plusieurs sentiers sinueux conduisent par des espaces, tantôt découverts, tantôt plus ou moins ombragés ; à droite, on passe sur des ponts de branchages, et l'on arrive sous une voûte en forme de grotte, incrustée de petits cailloux : c'étoit le parloir de Jean-Jacques. De-là, on arrive à la petite maison que le marquis faisoit bâtir pour Rousseau ; un rez-de-chaussée, un premier à deux petites chambres bien soleillées, dans un recoin voisin du château, mais caché derrière des touffes de bois : cette étroite et simple maisonnette annonçoit assez qu'elle devoit contenir, ou le ménage d'un honnête paysan, ou celui d'un vrai sage. Hélas ! elle est restée imparfaite, et on ne la voit point sans un gémissement.

Il restoit à parcourir la partie de la vallée qui est au midi , et qui nous offroit une verte pelouse , des étangs , l'un au-dessus de l'autre , et un contour concave de collines couvertes , à triple étage , des grands arbres de toute espece , dont se compose un riche amphithéâtre de verdure. Cette partie nous promettoit de nouveaux plaisirs , et le tombeau que nous desirions et que nous craignons de rencontrer.

Du château , sur la gauche , on passe le chemin du village , que traverse un pont nécessaire , et qui fait point d'optique ; et l'on va en face à une barriere à grillage en bois.

A l'entrée , et en dehors , sur une large pierre , on lit ces vers :

Le jardin , le bon ton , l'usage ,
 Peut être Anglois , François , Chinois ;
 Mais les eaux , les prés et les bois ,
 La nature et le paysage ,
 Sont de tout tems , de tout pays :
 C'est pourquoi , dans ce lieu sauvage ,
 Tous les hommes seront amis ,
 Et tous les langages admis.

En dedans , à l'entrée :

Ici commence la carriere

D'un doux et champêtre loisir.
Chacun, au gré de son plaisir,
A chaque borne milliaire,
Pourra poursuivre, ou s'arrêter.
Dans la carrière de la vie,
Par le sort, ou la fantaisie,
Chacun se sent précipiter :
Mais, pour ne jamais culbuter
Dans l'abîme de la chimere,
Le seul moyen est de bien faire,
Ou de savoir s'arrêter. (1)

En arrivant dans cette partie du parc, on apperçoit une inscription, tirée de Montaigne, qui caractérise les jardins et l'esprit du propriétaire :

« Ce n'est pas raison que l'art gagne le point
» d'honneur sur notre grande et puissante mere :
» nous avons tant rechargé la beauté intrinseque
» et richesse de ses ouvrages par nos inventions,
» que nous l'avons du tout étouffée ; si est ce que
» par-tout où sa pureté reluit, elle fait une mer-
» veilleuse honte à nos vaines et frivoles entre-
» prises. »

(1) Peut-être a-t-on trop multiplié les vers et les inscriptions, qui interrompent trop souvent vos pensées et votre douce rêverie.

Derriere, on lit les vers suivans :

Disparaissez, lieux superbes,
Où tout est victime des arts,
Où le sable, au lieu des herbes,
Attriste par-tout les regards.

Ici, l'aimable nature,
Dans sa douce simplicité,
Est la touchante peinture
D'une tranquille liberté.

Le charmant écrivain que ce Montaigne, repris-je ! et Rousseau l'avoit bien lu dans sa jeunesse ; mais, dans un autre âge, ayant essayé depuis plusieurs fois de l'ouvrir, il avoit été forcé d'y renoncer, parce qu'en le relisant il sentoit, disoit-il, renaître des douleurs qu'il avoit éprouvées jadis à l'époque de sa première lecture. C'est ainsi qu'il étoit encore l'esclave de son imagination dans l'étude de la botanique ; il l'aimoit moins comme science que comme amusement, et comme un moyen de reproduire en lui certains sentimens agréables qu'il avoit éprouvés dans sa jeunesse, ou dans l'âge qui la suit. La vue de telle ou telle plante le reportoit à l'état, ou à la sensation de plaisir, où il

s'étoit trouvé la première fois qu'il avoit aperçu et remarqué cette plante ; mais celles qui pouvoient lui rappeler des momens de peine , des époques fâcheuses , étoient marquées en noir dans son souvenir , et il trembloit de les rencontrer. La pervenche avoit été témoin d'un de ses instans de bonheur ; et c'étoit sa plante chérie , et il la revoyoit toujours avec transport. Ainsi son existence étoit attachée , et comme dispersée parmi les plantes et les objets de la nature. Le passé continuoit de modifier pour lui le présent ; et cet homme , tout imagination et tout sentiment , avoit un champ de jouissance et de souffrance , plus étendu que les autres hommes.

Nous avançons avec un plaisir nouveau dans cette partie du parc. Sur la gauche , des allées naturelles , tapissées en pelouse , vont en s'élevant se terminer à un concave , couvert et bordé de petits arbres étagés les uns au-dessus des autres. Nous suivîmes la droite , et le sentier nous conduisit sous une grotte de gros grès , à trois voûtes successives ; mais ce qui vous étonne , et vous ravit

en même tems , c'est la chute des eaux de l'étang supérieur, vue de côté par dessous les voûtes de cette grotte. Cette cascade vous cause une surprise magique , et fait une impression vive et agréable sur l'imagination ; l'eau en est belle et abondante : la fraîcheur et la propreté du réduit vous invitent à la rêverie. Une pierre vous offre ces vers :

Nous , gentilles Nayades ,

Etablissons ici notre séjour ;

Nous nous plaisons au bruit de ces cascades :

Mais nul mortel ne nous vit en plein jour.

C'est seulement quand Diane amoureuse

Vient se mirer au crystal de ces eaux ,

Qu'un poëte , inspiré par une verve heureuse ,

A cru voir nos appas au travers des roseaux.

O vous ! qui visitez les champêtres prairies ,

Voulez-vous y jouir du destin le plus doux ?

N'ayez jamais que douces fantaisies

Et des cœurs purs et simples comme nous.

Lors , bien venus dans ce riant bocage ,

Puisse l'Amour vous combler de faveurs !

Nous maudissons les insensibles cœurs

De ceux qui briseroient dans leur humeur sauvage

Nos tendres arbrisseaux et nos gentilles fleurs.

Dans cette grotte du casque est ce vers de Virgile :

Speluncæ vivique lacus : hinc frigida Tempe.

Des grottes , des étangs , un vallon vert et frais.

Sous une des voûtes est une espede de monument d'un guerrier ; on voit son casque , sa cuirasse , et un bout de sa pique : mais on quitte sans regret cet objet peu intéressant , pour venir contempler la cascade. Quand on s'en est rassasié , on monte un escalier rustique pratiqué dans la grotte , et , en sortant , vous vous trouvez sur un plateau plus étendu que le premier , couvert en partie d'un vaste étang supérieur , dont la chaussée est bordée d'arbres. Au bout , l'on apperçoit une petite île qu'ombrage une touffe de peupliers ; et déjà votre esprit , plein de l'idée de Rousseau , devine que c'est là l'île où il repose : mais l'on s'attend bien qu'on n'y arrive pas par le plus court chemin. A gauche est l'entrée d'un vieux temple couvert de chaume , dont la façade est décorée de deux colonnes rustiques. Nous prîmes sur la droite , où l'on

monte un peu , et l'on entre dans une salle de billard. Sur l'entrée est écrit :

Jouer pour gagner la guinée,
C'est l'avarice en plaisir déguisée.

Après une pause dans cette salle , nous passâmes un pont fait de rondins posés en travers , ou de planches ébauchées par la hache ; un arbre abaissé et plié forme la rampe , et continue de végéter dans cette forme agreste et utile.

Nous nous trouvâmes au pied d'une colline , plantée irrégulièrement d'arbres inégaux et de bois épais. Au fond de cette sombre et agréable vallée coule un ruisseau , qui fait de petites cascades , et qui murmure hautement sur les cailloux : c'est-là que l'art , sans se montrer nulle part , a parfaitement secondé la nature. Des roches , des racines , des arbres isolés , rencontrés au milieu du sentier , et qu'il faut tourner , vous arrêtent , avec un sentiment de surprise et de plaisir. Au milieu de cette promenade , ou de ce sentier , vous trouvez une pierre quarrée , et , d'un côté , vous lisez :

Il faut penser , sans quoi l'homme devient ,

Malgré son ame, un vrai cheval de somme :
 Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;
 Car, sans l'amour, il est triste d'être homme.

De l'autre, on lit :

Questo riposto seggio, ombroso e fosco,
 E per gli poëti, gli amanti, e gli philosophi.

Sous cet ombrage épais on a placé ce siège
 Pour les poètes, les amans, et les philosophes.

Plus loin, autre pierre consacrée à Shens-
 tone, avec ce passage pris de ses vers :

Venus fresh comes out of the waters, etc.

Vénus sort du sein des ondes, etc.

Le lecteur, qui ne trouve plus de réflexions de mes deux Anglois, jugera aisément par leur silence que leur ame étoit occupée et agréablement affectée. En suivant ce chemin creux, sombre et grotesque, on a sur la gauche un lac, qu'une terrasse intermédiaire cache quelque tems à la vue; et, sur la droite, est cette colline escarpée et couverte de bois épais, tandis que la vallée est partagée dans toute sa longueur par le petit ruisseau dont je viens de parler.

Sur ses bords , une large pierre porte
cette inscription :

Coule , gentil ruisseau , sous cet épais feuillage :
Ton bruit charme les sens ; il attendrit le cœur.
Coule , gentil ruisseau ; car ton cours est l'image
D'un beau jour écoulé dans le sein du bonheur.

A quelques pas est un rocher , et , dans
le creux , sont ces deux vers Anglois :

Shower makes'em enter under the cleft of the grove :
Thunder they hear no more ; but sweet love.

L'orage les fait entrer dans cette grotte retirée :
Ils n'entendent plus gronder la foudre ;
Ils n'entendent que l'amour soupirer dans leur cœur.

Plus loin est un autre rocher , où sont
gravés ces deux vers de Thomson :

Here studious let me sit
And hold high converse with mighty dead.

Je veux m'asseoir ici , me recueillir ,
Et lier un sublime entretien avec les morts fameux.

Nous rencontrâmes ensuite un petit au-
tel de pierre brute , appelé l'AUTEL DE LA
PENSÉE , avec cette inscription :

Pendant notre promenade le long des détours de cette vallée sauvage et sombre, mais qui n'étoit pas sans charme, notre ame s'étoit successivement remplie d'idées, qui nous préparoiéent insensiblement à la contemplation du principal objet de notre curiosité ; le tombeau de Rousseau. Nous le saluâmes par un respect involontaire, et né du premier mouvement, dès que nos yeux l'aperçurent. Il est environ à 40 ou 50 pieds de la terre la plus voisine, dans une île du lac d'une forme oblongue, d'environ 20 toises de longueur sur 8 de large, tapissée de la plus riche verdure, et bordée de beaux peupliers, d'où elle tire son nom : L'ÎLE DES PEUPLIERS ; espece d'arbre préférée par l'auteur du monument, sur la raison que le cyprès est trop lugubre, et imprime une pénible tristesse, au lieu que le saule et le peuplier inspirent un sentiment moins funebre, et présentent le symbole du repos et de la paix. Une petite barque nous conduisit dans ce nouvel Élisée : au milieu est le tombeau, monument en marbre d'une élégante simplicité. Sur une des faces est cette inscription :

ICI REPOSE L'HOMME DE LA NATURE,
 J. J. ROUSSEAU, NÉ A GENÈVE LE 4
 JUILLET 1712, MORT A ERMENONVILLE
 LE 2 JUILLET 1778 (1); IL FUT INHUMÉ
 LE 4 DANS L'ÎLE DES PEUPLIERS.

A la place d'un pupitre de pierre, qui servoit autrefois à de petits concerts, on creusa une fosse sépulcrale; on la revêtit de maçonnerie. On y descendit le cercueil, qui est de plomb, couvert d'une enveloppe de bois de chêne; sur le cercueil est gravé ce peu de mots, qui reçoivent un sens si énergique dans la pensée du lecteur :

HIC JACENT OSSA J. J. ROUSSEAU.

ICI REPOSENT LES CENDRES DE J. J. ROUSSEAU.

Sur la face opposée du tombeau est un bas-relief.

La figure principale est une mere tenant un volume d'Émile, qu'elle semble protéger contre les ennemis du bonheur de l'humanité, et allaitant son enfant : à côté

(1) Il y étoit établi du 20 mai précédent.

sont des enfans qui se jouent autour d'elle ; les uns portent un bonnet au bout d'un bâton , en signe de la liberté ; d'autres brûlent, en expiation, sur l'autel de la nature, des corps de baleine , barbare invention des tems d'ignorance. Dans une petite couronne civique , en dessous du bas-relief, on voit la devise que J. J. Rousseau s'étoit choisie.

VITAM IMPENDERE VERO. (1)

DÉVOUER MA VIE A LA VÉRITÉ.

Sur le bord du lac est un banc , appelé LE BANC DES MERES ; nous nous y assîmes : on aime à se reposer auprès de l'homme de bien. Sa tombe n'a rien d'effrayant ; l'air nous parut plus frais , la verdure plus vive , le ciel plus serein ; les fleurs croissoient sur le gazon tout autour du tombeau : c'étoit le séjour de la sérénité et de l'innocence. Nous lîmes sur le dossier les

(1) Quelqu'un ajouta et crayonna au bout :

SIMILI, AU VRAISEMBLABLE.

vers suivans , inspirés sans doute par la sculpture , et faits pour l'accompagner :

De la mere à l'enfant il rendit les tendresses ;
 De l'enfant à la mere il rendit les caresses :
 De l'homme , à sa naissance , il fut le bienfaiteur ;
 Il le rendit plus libre afin qu'il fût meilleur.

— N'est-il pas bien singulier , dit milord , bien amer à la réflexion , de penser que cet homme bon , cet homme si ami des enfans , et qui a consacré tant de veilles à leur bonheur , ait commencé par exiler les siens , non pas de son cœur , je ne le puis croire , mais de son giron et de la maison paternelle , pour les oublier et les confondre dans le dépôt public de la charité ? C'est sans doute une erreur , ou de sa jeunesse , ou de son jugement. —

Malgré une conduite si paradoxale , repris-je , qui semble si contraire à la tendresse vulgaire , à la nature , ne le condamnons pas sans l'entendre. Ses ennemis se sont réjouis de cet écart , si propre à réunir contre lui toutes les clameurs des meres ; et ils en ont tiré un grand parti dans leur envieuse malveillance : mais , en le sup-

posant inexcusable, avec ce crime de plus, Rousseau étoit meilleur qu'eux ; car, si son acte fut mauvais, il est certain que son intention fut bonne.

Voici son apologie dans ses Confessions.

« Cette chaleur de cœur, cette sensibi-
» lité si vive, cette facilité à former des
» attachemens, cette force avec laquelle ils
» me subjuguent, ces déchiremens conti-
» nuels quand il les faut rompre, cette
» bienveillance innée pour tous mes sem-
» blables, cet amour ardent du grand, du
» vrai, du beau, du juste, cette horreur
» du mal en tout genre, cette impossibi-
» lité de haïr, de nuire, et même de le
» vouloir, cet attendrissement, cette vive
» et douce émotion que je sens à l'aspect
» de tout ce qui est vertueux, généreux,
» aimable ; tout cela peut-il s'accorder
» dans la même ame avec la dépravation,
» qui fait fouler aux pieds sans scrupule
» le plus doux des devoirs ? Non, je le sens,
» et je le dis hautement ; cela n'est pas
» possible. Jamais un seul instant de la
» vie, J. J. Rousseau n'a pu être un homme
» sans entrailles, sans mœurs, ni un pere

» dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non
 » m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en
 » dirois trop. Puisqu'elles ont pu me sé-
 » duire, elles en séduiroient bien d'autres.
 » Je ne veux pas exposer les jeunes gens,
 » qui pourront me lire, à se laisser abuser
 » par la même erreur. . . . Tout pesé, je
 » choisis le mieux pour mes enfans, ou ce
 » que je crus l'être : j'aurois voulu, je vou-
 » drois encore avoir été nourri comme ils
 » l'ont été. » Au commencement d'Émile,
 il a fait l'aveu de cette faute. « Le parti
 » que j'avois pris pour mes enfans, quel-
 » que bien raisonné qu'il m'eût paru, ne
 » me laissa pas toujours le cœur tran-
 » quille. En méditant mon traité de l'édu-
 » cation, je sentis que j'avois négligé des
 » devoirs, dont rien ne pouvoit me dis-
 » penser. »

En réfléchissant un peu sur le caractère
 de Rousseau, sur son mépris pour la for-
 tune, et son amour pour la liberté et l'in-
 dépendance, sur l'aspect que présentait à
 ses yeux la société, sur son appréciation
 des vrais biens et des vrais maux, etc., on
 devine aisément au moins une partie des

raisons qui ont pu le porter à cette violente séparation de ses enfans , et l'on est bien aisément convaincu que cet abandon, qui, de la part d'un homme vulgaire , seroit un acte d'insouciance dénaturée , n'a été chez lui qu'une erreur de son jugement , et une conséquence des rapports approfondis sous lesquels il avoit comparé le bonheur de ses enfans dans les deux états , ou nourris dans la maison paternelle , ou confondus dans l'asyle commun de la charité publique. Des deux enfans qu'il eut , le premier fut mis aux enfans trouvés avec une marque pour le reconnoître , et l'autre sans aucun renseignement. Ce qu'il y a de bien certain , c'est que son cœur ne fut pas coupable dans cette action , et que ce ne fut pas la crainte d'avoir à partager son pain avec ses enfans qui le détermina , lui qui s'étoit chargé non-seulement de la femme pour laquelle il ne sentit jamais d'amour(1),

(1) « Je n'ai jamais eu , dit-il , la moindre étin-
» celle d'amour pour Thér. Les besoins que j'ai
» satisfaits sont ceux des sens , et ne doivent rien
» à elle : je n'ai point désiré de la posséder. »

mais seulement de la reconnoissance de ses soins , mais encore de la mere et de la tante. La mere reçut ses secours , jusqu'au tems où ses infirmités , multipliées au-dessus des facultés d'un particulier , exigèrent sa retraite dans un asyle public : la tante venoit faire son petit ménage , et Rousseau s'apitoyoit pour elle avec un excès de sensibilité.

D'ailleurs , qui ne sait pas par combien de regrets et de larmes il a expié cette erreur , que sa raison lui avoit présentée dans le tems comme le parti préférable , et qu'exilés pour toujours de ses yeux , ses enfans ne sont jamais sortis de son cœur ? Un jour , un homme en place , étant allé le visiter , lui dit : « M. Rousseau , il n'y a qu'une » chose que je voudrois savoir de vous ; vos » enfans ? » A cette question , Rousseau se couvrit le visage de ses mains , et fondit en larmes. Ce fut là sa réponse. Cette réponse nous attendrit tous trois , et nous laissa rêver en silence.

En face de nous , sur une large pierre , adossée à un vieux arbre , déjà verdie par l'humidité , et couverte de mousse et de

ronces , nous aperçûmes l'építaphe suivante :

Là , sous ces peupliers , dans ce simple tombeau
 Qu'entourent ces ondes paisibles ,
 Sont les restes mortels de Jean-Jacques Rousseau :
 Mais c'est dans tous les cœurs sensibles
 Que cet homme si bon , qui fut tout sentiment ,
 De son ame a fondé l'éternel monument.

Une main scélérate a biffé ces vers ,
 ainsi que les quatre du BANC DES MERES :
 le tombeau même n'est donc pas un asyle
 contre l'envie !

Peut-être l'építaphe suivante , qui a été
 faite aussi pour Rousseau , seroit-elle pré-
 férable à la précédente , parce qu'elle est
 encore plus simple :

Sous ces peupliers paisibles
 Repose Jean-Jacques Rousseau :
 Ames honnêtes et sensibles ,
 Votre ami dort sous ce tombeau ! (1)

Dans le verger , au-dessous du BANC
 DES MERES , on lit :

Le bon Jean-Jacques sur ces bancs
 Venoit contempler la verdure ,

(1) Elle est de M. Ducis.

Donner à ses oiseaux pâture,
Et jouer avec nos enfans.

— Quel est donc ce petit monument, qu'on apperçoit dans l'île voisine de celle des peupliers ? Quel homme a mérité de partager cet Élisée avec Rousseau ? — C'est, répondit notre guide, le tombeau d'un peintre Genevois, nommé Maillard, mort à Ermenonville.

— Mais voici des lignes, ou des vers effacés, des noms injurieux tracés, dit milord : d'où vient donc cet odieux mélange de satires et d'éloges ? — Vous allez l'apprendre, lui dis-je, dans ces vers faits, à cette occasion, par une femme qui unit l'esprit (1) à la sensibilité.

Qui donc sur ce tombeau vient mêler à nos pleurs
Les poisons de la haine et le fiel de l'envie ?

Ah ! qui que vous soyez, respectez nos douleurs :
Rousseau fut malheureux pendant toute sa vie ;
Mais il crut que la mort finiroit ses malheurs.
Se seroit-il trompé ? Ne troublez point sa cendre ;
Il est tems qu'il repose : épargnez notre ami.

Las ! à peine il est endormi :
Parlez du moins plus bas ; il pourroit vous entendre.

(1) Madame la comtesse de B***.

Et ne croyez pas cette apostrophe inspirée par une crainte imaginaire : on a calomnié son cœur , déprimé ses écrits ; on est venu jusqu'à son tombeau outrager sa cendre : des ennemis fanatiques et méchans ont laissé sur sa tombe des traces honteuses de la plus basse et la plus barbare jalousie. On ne s'est point contenté d'inscriptions satiriques et insultantes ; on a effacé celles qu'avoient gravées les regrets de l'amitié. Faut-il ajouter qu'une troupe de jeunes insensés, égarés par de faux principes , sont venus insulter de paroles grossières l'ombre et la mémoire de l'auteur d'Émile? C'est à eux qu'il faut pardonner ; on ne leur avoit pas dit que Rousseau étoit l'ami et le bienfaiteur de leur âge.

—C'est depuis ces excès, dit notre guide, que notre maître ne permet plus qu'à des personnes connues d'aborder l'île. —

Oublions cette espece de profanation insensée , pour nous livrer à une idée plus touchante.

Une amie de Rousseau , amante de ses écrits , pour visiter son tombeau , se leve avant l'aurore , va dans l'île des peupliers :

là , un genou en terre , et le coude appuyé sur la pierre funéraire , ses larmes coulent : elle apperçoit quelques simples fleurs , qui croissent sans culture au bord du tombeau ; elle les cueille , coupe une boucle de ses cheveux , en lie le bouquet , et l'attache sur la tombe , à la maniere des jeunes Grecques.

Là , en présence de son tombeau , le lieu nous suggéra naturellement l'idée d'interroger notre guide sur la vie privée de cet homme célèbre et singulier.

— Il tiroit , nous dit-il , ses provisions du marché d'Ermenonville ; sa table , comme on peut le croire , étoit modeste et frugale , accommodée à la simplicité de ses goûts et à la médiocrité de ses facultés : quelquefois il dînoit avec le marquis de Girardin , mais bien moins souvent que son digne ami ne l'auroit désiré. Il avoit pris en affection son plus jeune fils : il l'appelloit SON PETIT GOUVERNEUR ; et , comme il le menoit tous les jours à la promenade avec lui , il monroit ordinairement beaucoup d'impatience , s'il arrivoit à l'enfant de trop tarder à le venir prendre le matin.

Il lui apprenoit les premiers élémens de la botanique , et prenoit plaisir à ouvrir sa jeune ame aux beautés de la nature.

Il donnoit aussi des leçons de musique à mademoiselle de Girardin , et c'étoit son amusement favori. —

Nous demandons à notre guide s'il étoit affable , et s'il conversoit quelquefois avec les habitans du village.

— S'il causoit avec nous ! répondit-il vivement. Il entroit chez nous tous les jours , et prenoit nos enfans dans ses bras ; il les caressoit avec tant de bonté , nous adressoit des paroles si obligeantes... Ah ! ma femme et moi nous l'avons bien pleuré. Il recherchoit de préférence ceux qui étoient pauvres , et il se plaisoit à les secourir de ses instructions et de ses bons avis. —

Le bon-homme nous montra une boîte de peu de prix, autrefois à l'usage de Jean-Jacques. — On m'en a offert de l'or , dit-il , mais je ne la vendrai jamais : je la laisserai à mes enfans , afin qu'ils se souviennent d'un honnête homme , qui les aimoit tant. —

Nous fîmes d'autres questions : toutes

les réponses tendirent à confirmer l'opinion que nous avons de lui. Les derniers momens de la vie sont sur-tout ceux où l'état et les sentimens du cœur de l'homme se manifestent sans déguisement, et donnent la regle la plus sûre pour juger des vertus de l'homme. Voici le récit de sa mort, tracé par un témoin oculaire, avec cette candeur et cette simplicité qui sont un garant suffisant de la vérité des circonstances et des faits : il rend justice à la mémoire de Rousseau, et il est fait pour confondre la malice de ses détracteurs, dont l'envie, contre la nature de cette basse passion, a survécu à son objet, et le poursuit encore dans ce tombeau. Cette réflexion appartient à l'un de mes deux compagnons de voyage.

— Dans l'après-midi du mercredi, premier juillet 1778, Rousseau fit sa promenade ordinaire avec son PETIT GOUVERNEUR : la chaleur étoit grande ; il s'arrêta plusieurs fois, et pria son petit compagnon de se reposer lui-même, chose qui ne lui étoit pas ordinaire ; et, comme l'enfant l'a rapporté, il se plaignit d'une attaque de

colique , qui étoit cependant entièrement dissipée lorsqu'il revint souper , en sorte que sa femme n'eut aucun soupçon de son indisposition.

Le jour suivant , jeudi , 2 juillet , il se leva à son heure accoutumée , et sortit pour aller contempler le soleil levant , moment qui l'enchantoit , et qu'il a si bien décrit dans son *Émile* ; et il revint déjeûner. Il prit , suivant sa coutume , une tasse de café au lait , préparé par sa femme , et dont elle prit une tasse , ainsi que sa servante. Aussi-tôt après le déjeûner , il demanda à sa femme de l'aider à s'habiller , parce que la veille il avoit promis d'aller au château dans la matinée.

Quelque tems après , à l'heure où elle avoit coutume de sortir pour les besoins de son ménage , il la pria de faire venir et de payer un serrurier , qui avoit fait quelques ouvrages pour lui , et il lui recommanda expressément de ne lui rien rabattre de son mémoire , parce qu'il lui paroissoit , dit-il , un honnête homme ; conservant ainsi jusqu'aux derniers momens de sa vie les sentimens de justice et de probité qu'il

persuadoit avec autant de force par son exemple que par ses écrits. Sa femme étoit restée dehors quelques minutes : lorsqu'elle rentra, elle le trouva assis sur une chaise de paille, et le coude appuyé sur une commode. — Qu'avez-vous, mon ami, lui dit-elle? vous trouvez-vous mal? — Je sens, répondit-il, un étrange mal-aise et une grande oppression, une foiblesse et une souffrance générale. — Il se plaignit successivement de picotemens très-incommodes à la plante des pieds, d'une sensation de froid le long de l'épine du dos, comme s'il y couloit un fluide glacé, de quelques douleurs de poitrine, et sur-tout pendant la dernière heure de sa vie, de douleurs de tête d'une violence extrême, qui se faisoient sentir par accès : il les exprimoit en portant les deux mains à sa tête, et disant qu'il sembloit qu'on lui déchirât le crâne. Là-dessus sa femme, afin de se procurer du secours sans l'allarmer, pria la femme du portier d'aller au château annoncer que son mari étoit malade. Madame de Girardin, qui fut la première informée, courut aussi-tôt chez Rousseau ;

et, comme l'heure de sa visite étoit extraordinaire pour elle, afin de lui donner un prétexte plausible, elle dit qu'elle venoit leur demander, à lui et à sa femme, si le bruit qu'on avoit fait la nuit dans le village n'avoit pas troublé leur sommeil.

« Ah ! madame, répondit Rousseau d'un
 » ton de voix qui montrait le sentiment
 » qu'il avoit de son attention, je suis bien
 » reconnoissant de vos bontés ; mais vous
 » voyez que je suis incommodé, et c'est
 » un surcroît de peine pour moi, que de
 » vous voir témoin de ma souffrance : votre
 » santé est trop délicate, et votre cœur
 » naturellement trop sensible, pour voir
 » souffrir. Vous me ferez plaisir, et vous
 » le devez, pour vous-même, de vous reti-
 » rer, et de me laisser seul quelque tems
 » avec ma femme. » Madame de Girardin
 n'insista pas ; elle s'en retourna au château pour lui laisser la liberté de recevoir les secours que son mal parut exiger d'abord.

Aussi-tôt qu'il se vit seul avec sa femme, il la pria de s'asseoir auprès de lui. — M'y voilà, mon ami. Comment vous trouvez-vous ? — Je souffre cruellement ; mais, je

vous en prie, ouvrez la fenêtre, que je voie encore une fois la verdure qui couvre la face de la Nature : qu'elle est belle ! — Mon cher mari, que voulez-vous donc dire par-là ? — C'a toujours été, répondit-il avec une parfaite tranquillité, une de mes prieres à Dieu, de mourir sans médecins et sans maladie, et que vous puissiez me fermer les yeux : ma priere est sur le point d'être exaucée. Si jamais je vous ai causé quelque chagrin ; si, depuis notre union, vous avez éprouvé quelque infortune, qu'autrement vous eussiez évitée, je vous prie de me le pardonner. — Ah ! s'écria-t-elle toute en pleurs, c'est à moi, et non pas à vous, de vous demander pardon des peines et des embarras que je vous ai causés ! Mais, encore une fois, que voulez-vous dire par ces discours ? — « Ecoutez-moi, ma chere » femme, je sens que je me meurs ; mais » je meurs dans une parfaite tranquillité : » je n'ai jamais voulu de mal à personne, » et j'ai droit d'espérer en la miséricorde » de Dieu.

» Mes amis m'ont promis de ne jamais » disposer, sans votre consentement, des

» papiers que j'ai remis entre leurs mains ;
 » et M. de Girardin aura l'humanité de
 » réclamer l'exécution de leur promesse.
 » Remerciez-le, et sa femme aussi, pour
 » moi : je vous laisse dans leurs mains ;
 » et je compte assez sur leur amitié pour
 » emporter avec moi la douce certitude
 » qu'ils vous tiendront lieu d'un pere et
 » d'une mere. Dites-leur que je leur de-
 » mande la permission d'être enterré dans
 » leur parc, et que le choix du lieu m'est
 » indifférent. Donnez mon SOUVENIR à mon
 » petit Gouverneur, et ma botanique à
 » mademoiselle de Girardin. Donnez quel-
 » que chose aux pauvres du village, pour
 » prier pour moi, et que L'HONNÊTE COUPLE
 » dont j'ai fait l'établissement, reçoive le
 » cadeau que j'avois intention de lui faire.
 » Je vous recommande encore expressé-
 » ment de faire faire l'ouverture de mon
 » corps (1), après ma mort, par des per-

(1) Son motif étoit de justifier ses mœurs, et de prouver à ses calomniateurs que ses infirmités n'étoient point le fruit mérité du libertinage. L'examen de son corps l'a absous de ce reproche. Il est

sonnes convenables , et de faire mettre par écrit un détail exact de la dissection , et des observations qu'on aura faites. » —

Cependant les douleurs augmentoient : il se plaignoit d'élanemens cruels dans la poitrine et dans la tête. Sa femme , ne pouvant plus se contraindre , ni cacher son affliction , il oublia ses maux , pour tâcher de la consoler. — Voyez comme le ciel est pur , (en montrant le firmament dans une espece de transport, où il parut rassembler toute l'énergie de son cœur) il n'y a pas un seul nuage : j'y vois le Dieu de miséricorde qui m'attend pour me recevoir dans son sein ! — A ces mots , il tomba en devant sur le plancher , entraînant sa femme avec lui : elle fit ses efforts pour le relever ; mais , le voyant sans voix et sans mouvement , alors ses cris se firent entendre , et

vraiment affligeant de voir Rousseau tourmenté de pareille idée. Le résultat a été de trouver une quantité considérable de sérosités épanchées entre la substance du cerveau et les membranes qui la couvrent : on ignore si ce fut là la cause de sa mort ; mais on n'en trouva point de plus apparente.

tous les voisins accoururent à son secours. On releva le corps de son mari, et on le posa sur le lit. — J'entrai dans ce moment ; et, lui prenant la main, je lui trouvai un reste de chaleur, qui me fit croire que le pouls battoit encore. La briéveté du tems qui s'étoit écoulé depuis ce fatal accident, puisque le tout n'avoit pas duré un quart-d'heure, me laissa un rayon d'espérance. J'envoyai chercher le chirurgien voisin, et je dépêchai un exprès à Paris, pour ramener avec lui un médecin, ami de Rousseau, et le presser de partir sans délai. J'eus recours à quelques gouttes d'alkali volatil, que je lui fis sentir, et avaler à plusieurs reprises, mais le tout inutilement. La consommation, si agréable pour lui, et si fatale pour nous, étoit déjà opérée ; et, si son exemple m'a appris à mourir, il n'a pu m'apprendre encore à supporter sa perte. —

Il est certain que Rousseau vit arriver sa dernière heure de sang froid, et même avec satisfaction. Soumis à la Providence, et convaincu de l'immortalité de l'ame, il étoit depuis long-tems dans ses principes de ne rien faire pour avancer la fin de ses jours,

quoique la vie lui fût à charge , par les grandes peines d'esprit et de corps qui avoient fait de son existence un tourment continuel. Le suicide étoit contre les principes où il s'étoit alors arrêté ; mais accoutumé , depuis nombre d'années , à considérer ce moment comme le seul où il pût oublier tout-à-fait les trahisons et les persécutions passées , et la crainte de les voir se renouveler (1), il ne cachoit pas que sa fin lui paroissoit desirable.

A ce motif , il étoit venu s'en joindre de nouveaux aussi puissans. Il appréhendoit d'avoir une vieillesse douloureuse et infirme , de voir sa femme dans cet état , de s'y trouver réduits tous les deux ensemble , ou d'y rester seul après elle. Ce qu'il re-

« (1) Il est étonnant , dit-il dans ses Confes-
 » sions , avec quelle facilité j'oublie le mal passé ,
 » (le mal physique) quelque récent qu'il puisse
 » être : autant sa prévoyance m'effraie et me trou-
 » ble , autant son souvenir me revient foiblement ,
 » et s'éteint sans peine , aussi-tôt qu'il est arrivé.
 » Ma cruelle imagination , qui se tourmente sans
 » cesse à prévenir les maux qui ne sont point en-
 » core , fait diversion à ma mémoire. »

doutoit le plus, n'étoit peut-être pas le mal physique ; car personne d'aussi sensible ne souffrit jamais avec autant d'apathie et d'insensibilité apparente, et personne n'agit moins que lui, pour se délivrer de la douleur et des incommodités. La patience étoit presque le seul remede qu'il voulût opposer à tous les maux ; mais il craignoit, au-delà de toute expression, de devenir incommode, ou à charge, d'être réduit à implorer ou à recevoir des secours.

« Dans les dernières années, où sa femme
» avoit les indispositions communes à son
» âge, sans avoir rien de très-dangereux,
» j'ai vu, dit M. le B. de Presles, son ami,
» témoin oculaire et assidu de tous ces faits
» certains, et qui l'a accompagné à son
» tombeau, Rousseau se figurer, ou plutôt
» s'exagérer le fâcheux état où le réduiroit
» sa perte : on ne peut rien de plus triste que
» ces tableaux. Qu'on juge donc comment
» une mort, qui s'annonçoit pour être
» prompte, a dû être accueillie par l'homme
» le plus sensible (1), peut-être, qui ait

(1) « En qualité de solitaire, dit-il dans ses

» existé , et qu'elle affranchissoit de tant
 » de souvenirs amers et de craintes, dont
 » son ame étoit navrée , et son cœur déchiré dans tous les momens , où quelque
 » occupation ou amusement de son goût
 » ne le retiroit pas de ses réflexions habituelles et mélancoliques. »

En un mot , toutes les circonstances qui ont accompagné , précédé et suivi sa mort , démontrent qu'elle a été naturelle et nullement provoquée. S'il eût pensé pouvoir , sans crime , prendre ce parti extrême , il ne l'eût pas dissimulé ; il auroit laissé échapper quelque trait , quelque signe de sa tranquille résolution devant son ami ; lui , qui n'a caché dans ses Confessions aucune de ses pensées , ni de ses actions , louables ou blâmables. (1)

» Confessions , je suis plus sensible qu'un autre :
 » en qualité de malade , j'ai droit aux ménagemens que l'humanité doit à la foiblesse et à l'humeur d'un homme qui souffre ; je suis pauvre , et il me semble que cet état mérite encore des égards. »

(1) La sincérité de ses Confessions est visible ;

— La pratique des fameux moralistes , dit le docteur , est si souvent en contradiction avec leurs préceptes , que c'est une justice due à la cause de la vertu , aux autres et à nous-mêmes , que de faire connoître au monde de pareils exemples de conformité et d'accord entre les écrits et la vie d'un grand homme. —

Il n'a pas joui long-tems , repris-je , des beautés de ce charmant séjour , où l'Éternel sembloit l'attendre pour exaucer sa priere ; car Rousseau prioit , et voici la demande journaliere qu'il adressoit à Dieu ; car il croyoit en Dieu.

il s'y est montré à nu : il n'a rien pallié , rien déguisé ; et les aveux de Montaigne sont loin de ce caractere de vérité. « J'ai toujours ri , dit Rousseau , de la fausse naïveté de cet homme , qui , » en faisant semblant d'avouer ses défauts , a grand » soin de ne s'en donner que d'aimables. Et moi , » ajoute-t-il ailleurs , qui me suis cru , et qui me » crois toujours , à tout prendre , le meilleur des » hommes , je sentoís qu'il n'y a point d'intérieur » humain , si pur qu'il puisse être , qui ne recele » quelque vice odieux. »

PRIERE DE J. J. ROUSSEAU.

« Souveraine Puissance de l'Univers, Être
 » des Êtres, sois-moi propice ; jette sur moi
 » un œil de commisération. Vois mon cœur ;
 » il est sans crime : je mets toute ma con-
 » fiance en ta bonté infinie , et tous mes
 » soins à m'occuper de ton immensité, de
 » ta grandeur , de ton éternité. J'attends
 » sans crainte l'arrêt qui me séparera des
 » humains : prononce ; termine ma vie ,
 » et je suis prêt à paroître aux marches de
 » ton trône , pour y recevoir la destinée
 » que tu m'as promise en me donnant la
 » vie , et que je veux mériter en faisant le
 » bien. »

C'étoit avec une vraie tristesse , mais douce , et qui n'étoit pas sans plaisir , que nous nous entretenions ainsi de cet homme de bien , en face de son tombeau. Quelques larmes d'attendrissement se mon-
 troient de tems en tems sur nos paupieres , et notre cœur s'ouvroit d'autant plus naturellement au sentiment de sa perte , que cet homme , si au-dessus des hommes ordinaires , à plusieurs égards , se rapprochoit

pourtant de nous par des fragilités et des foiblesses , où nous reconnoissions notre semblable. Nous quittâmes l'asyle où il repose dans un recueillement et un silence profond , comme si nous fussions venus l'accompagner , et le déposer nous-mêmes dans ce tombeau. Entièrement livrés au sentiment intérieur qui nous remplissoit , une couleuvre , que nous rencontrâmes à quelques pas de là , tout près de nos pieds , et levant déjà une tête menaçante , ne nous fit aucune impression , et ne changea rien à la situation de notre ame : nous l'écrasâmes en passant , et l'oubliâmes comme l'homme malfaisant.

—Le pauvre M. Rousseau, dit notre guide, attendri aussi, et par notre triste silence, et par ses propres souvenirs , il n'est pas resté long-tems avec nous ; six semaines à peine : mais il connoissoit déjà tous les pauvres du village ; et , tous les jours , il ne rentroit jamais chez lui sans avoir fait du bien. Ah ! tout le village l'a pleuré, et le regrette encore. — Larmes du pauvre sur la cendre de l'homme de bien , vous êtes sa plus belle récompense ! Par quelle fatalité

faut-il que tu lui aies refusé les tiennes, ô toi, son ancien ami, homme rare aussi, et bienfaisant ; toi qu'il aimoit encore lorsque tu le haïssois (1) ; toi qui laissas dans son cœur la plaie la plus profonde et la plus incurable ; toi qui as si bien dit que la calomnie disaroît à la mort de l'homme obscur, mais qu'on la voit debout devant l'urne du grand homme, et continuant d'en remuer la cendre avec son poignard, faut-il que je te trouve dans cette odieuse attitude près de la tombe de ton ancien ami ! Comment ta haine a-t-elle pu survivre à sa mort, et comment as-tu pu, en assassin de sa mémoire ! Mais tirons le rideau sur ce scandale : ne faisons pas frissonner d'horreur la cendre encore

(1) « J'ai toujours, dit-il, dans l'ame de l'attachement pour Diderot, même de l'estime et du respect pour notre ancienne amitié. » Mais il avoit été tant trahi, tant trompé, qu'il ne croyoit plus alors à l'amitié. « L'amitié, dit-il, est une belle terre ; mais, ou elle vous est enlevée, ou les non-valeurs et les réparations en absorbent les revenus : ainsi ce bien si désiré est, ou introuvable, ou inconservable. »

sensible de Rousseau, et bornons-nous à plaindre la foiblesse et les miseres de l'homme.

— Ermenonville, dit le docteur, avec enthousiasme, en sortant de sa rêverie, Ermenonville n'appartient plus au marquis de Girardin ; Rousseau l'en a dépouillé par sa mort, et en a pris une possession éternelle : c'est lui qui désormais en sera l'unique et vrai propriétaire dans l'imagination de tous ceux qui viendront le visiter. Cette retraite solitaire et silencieuse est devenue le véritable Élisée de son ombre paisible ; elle en remplit la vaste enceinte : par-tout elle vous suit ; par-tout elle apparoît à la pensée : et le tombeau de cet illustre Mort a conquis tous ces jardins à son repos et à sa gloire. Non, continua-t-il, je ne crois point que ce soit un aveugle hasard qui ait conduit ses derniers pas dans ces demeures, si analogues à son ame et à ses goûts ; une Providence l'y a placé à l'époque de ses derniers jours, pour déposer ce qu'il avoit de mortel dans ce beau séjour qu'elle lui destinoit : il étoit dû à sa cendre ; et une inspiration secrete

commanda à l'opulence de créer cet asyle pour le sommeil pur et céleste de l'homme de bien. —

Nous quittâmes enfin cet asyle révééré, nous retournant encore aux différens points de vue, d'où nous pouvions l'entrevoir de loin à travers les arbres, et adresser encore au tombeau un dernier salut sentimental. Nous descendîmes dans un petit vallon agréable, rempli de beautés du genre le plus inspirant et le plus romantique; nous fîmes le tour d'une prairie environnée d'eaux, et nous arrivâmes à une grotte, nommée LA GROTTTE VERTE, où est cette inscription :

O charmante couleur d'une verte prairie,
 Tu reposes les yeux, et tu calmes le cœur!
 Ton effet est celui de la tendre harmonie,
 Qui plaît à la nature, et qui fait sa douceur.

A l'opposite de cette grotte, sur un arbre, est attachée une tablette portant une chanson, mise en musique par Rousseau; les paroles en étoient pastorales et touchantes, et nous fîmes charmés de voir son talent pour la composition musicale, attesté

par l'espece de monument le plus propre à perpétuer la mémoire du génie, c'est-à-dire, un échantillon de ses propres productions. Après avoir tourné presque en entier le pré verdoyant dans une promenade toujours ombragée par les bois, nous parvînmes à un espace ouvert, où étoit un banc de touffes de gazon ; au-dessus pendoit une tablette, avec une inscription tirée des Georgiques :

Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes, etc.

Heureux l'homme des champs, qui suit les douces
loix

Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois !

M. L'ABBÉ DELISLE.

Un peu plus bas, en approchant du bord de la riviere, étoit un siège à bras, fait, nous dit notre guide, par Rousseau lui-même ; il étoit formé de menus et souples rejetons grossièrement tissus, et comme incorporés dans l'arbre qui lui servoit de dossier.

De ce lieu, un sentier obscur et tournant nous conduisit, à notre grande sur-

prise , à un bassin d'eau très-claire , près duquel s'élevoit une pyramide , ou mausolée , consacrée aux poètes du genre pastoral ; Théocrite , Virgile , Gesner , et Thompson , qui a été rangé dans cette classe , non pas sans doute pour la forme , mais pour le sujet de ses écrits. De courtes inscriptions , dans la langue de chaque poète , sont ajoutées aux quatre noms qui occupent les quatre faces de la base. Au pied de la pyramide étoit une pierre , avec des caracteres Anglois , consacrée à la mémoire de Shenstone , poète aimable et facile ; et , près de cette pierre , étoient deux arbres , avec leurs branches entrelacées , et ces mots sur une tablette :

Omnia junxit Amor.

L'Amour est le lien universel.

Emblème et devise qui expriment bien la passion , qui fait le principal sujet de la poésie champêtre.

Près du temple de la Muse pastorale , mais hors des limites de ce délicieux val- lon , que nous venions de quitter , nous

aperçûmes le temple de la Philosophie, construit en demi-cercle. Le voisinage de ces deux édifices nous parut une image, aussi vraie qu'ingénieuse, de l'intime connexion qui lie la nature et la science : mais nous trouvâmes, dans le temple de la Philosophie, une allégorie encore plus frappante. L'édifice est resté imparfait.

Sur la porte, on lit :

Rerum cognoscere causas.

Connoître les principes des choses.

Dans l'intérieur est cette inscription :

Hoc templum inchoatum
Philosophiæ nondum perfectæ,
Michaëli Montaigne,
Qui omnia dixit,
Sacrum esto !

Que ce temple imparfait,
Comme la science dont il porte le nom,
Soit consacré à la mémoire de l'homme
Qui n'a rien laissé à dire ;
A Michel Montaigne !

Le temple est soutenu sur six colonnes inscrites chacune d'un nom, avec une

sentence analogue au caractere de son génie, ou au genre de ses écrits.

N E W T O N :

L U C E M , la lumiere.

D E S C A R T E S :

N I L I N R E B U S I N A N E , il n'y a point de vuide dans l'Univers.

V O L T A I R E :

R I D I C U L U M , le ridicule.

W . P E N N :

H U M A N I T A T E M , l'humanité.

M O N T E S Q U I E U :

J U S T I T I A M , la justice.

R O U S S E A U :

N A T U R A M , la nature.

Une septieme colonne brisée porte cette inscription :

Quis hoc perficiet ?

Qui l'achevera ?

Trois autres colonnes , sans inscription , sont couchées sur la terre : qui viendra les relever , et y graver son nom ? Plusieurs

inscriptions sur la pierre rappellent les différentes opinions sur la philosophie moderne, et sur les obstacles qui s'opposent à sa perfection. C'est de cette éminence que l'on découvre une plaine délicieuse, appelée L'ARCADIE : l'azur des eaux, le vert tendre des prairies, le vert plus foncé des bois, la variété des groupes d'arbres, les masses d'ombre, tout offre le plus magnifique tableau ; et, dans ce tableau, l'objet le plus touchant et le plus précieux aux cœurs sensibles est l'île des peupliers, la plus apparente des îles de ce petit Archipel.

Près de ce temple, et en face, pour montrer sans doute l'accord de la religion et de la philosophie, est une chapelle rustique ou hermitage, où sont un oratoire et un lit de natte : ainsi l'Arcadie, séjour de la simple Nature, le temple de la Philosophie, et cet hermitage religieux, se succèdent et se tiennent ; transition ingénieuse et morale : la porte de l'hermitage est tournée exprès vers le temple de la Philosophie, et porte cette inscription :

Au Créateur j'éleve mon hommage,
En l'admirant dans son plus bel ouvrage.

Auprès commence une vallée solitaire et sombre, où une pierre vous offre l'inscription suivante : les sentimens qu'elle inspire sont secondés par le silence et la ténébreuse horreur du lieu.

Hic fuerunt inventa
Plurima ossa occisorum,
Quandò fratres fratres,
Cives cives trucidabant :

Tantum relligio potuit suadere malorum !

Ici l'on a trouvé

Les ossemens de plusieurs victimes ,

Du tems que le citoyen massacroit le citoyen ,

Que le frere égorgé le frere :

Tant le fanatisme inspira de fureurs et de crimes !

Ces ossemens furent découverts par hasard, il y a quelques années, en creusant dans ce lieu ; et le propriétaire de cet intéressant séjour a fait honneur à son goût et à son humanité en tirant, de ce respectable monument des dangers de la superstition, un embellissement intéressant pour son parc, et une leçon importante à ceux qui viennent le visiter.

L'impression lugubre de ce lieu fut un

peu adoucie par les idées plus gaies que nous présenta le contraste , heureusement ménagé , du premier objet qui attira notre attention : c'étoit une arène ou espace découvert , avec un siège au milieu pour le musicien. C'est là que la jeunesse du village danse les dimanches et les jours de fête , et daigne admettre le seigneur et la dame du lieu à partager leurs jeux. Là , notre course finit : nous retournâmes à la même auberge , où nous fîmes ensemble un dîner à l'angloise ; je veux dire que rempli , comme mes convives , des sentimens et des réflexions qui occupoient mon imagination et mon cœur , je restai rêveur et taciturne comme eux , conversant moins ensemble qu'avec notre pensée , avec l'illustre mort que nous avions visité , et les objets qui environnoient son tombeau , et sembloient n'être que les accessoires de ce monument principal.

Telle est à-peu-près l'esquisse des jardins d'Ermenonville , esquisse grossiere , et qui ne rend que le trait principal et nu de ses beautés : il faudroit plus de tems pour en visiter toutes les parties avec atten-

tion, et les peindre avec exactitude. J'espere cependant que ceux qui n'ont fait, comme moi, qu'une ou deux rapides promenades dans ces bois consacrés par les cendres d'un homme extraordinaire et bon, et qui aimeront à se rappeler les sensations éprouvées sur les lieux, et ceux encore qui ne s'en sont fait des images que sur les récits d'autrui, peuvent, en suivant cette description, s'en former une idée générale, et partager le doux et mélancolique plaisir dont ces lieux ont pénétré mon ame.

Lorsque nous retrouvâmes la parole : — Ermenonville, dirent nos deux Anglois, peut passer pour le Leasowes (1) de la France ; il a échappé à la contagion générale, à l'ennuyeuse symmétrie du cordeau, et aux fastueux ornemens de la vanité. —

Je finis par leur faire connoître les vers suivans, dont l'ingénieux auteur (2) n'étoit étranger ni à leur souvenir, ni à leur

(1) Jolie retraite de Shenstone, décrite par lui-même, et citée au nombre des plus agréables jardins anglois.

(2) M. le duc de Nivernois.

estime ; ils termineront agréablement cette ébauche imparfaite :

Je ne traiterai plus de fables
Ce qu'on nous dit de ces beaux lieux,
Où les mortels, devenus presque dieux,
Goûtent sans fin des douceurs ineffables.
De l'Élisée, où tout est volupté,
Je regardois le favorable asyle
Comme un beau rêve à plaisir inventé :
Mais je l'ai vu ce séjour enchanté ;
Oui, je l'ai vu ; je viens d'Ermenonville.

Note pour la page 81.

Il paroît que l'auteur anglois du Voyage d'Ermenonville a induit en erreur l'imitateur françois. La statue équestre qui se voit à Chantilly, et dont il est question à la page 81, n'est point celle du duc de Montmorenci, décapité à Toulouse en 1632, lequel n'étoit point connétable ; mais celle du connétable Anne de Montmorenci, tué à la bataille de Saint-Denis en 1567. (G. B.)

LA NOUVELLE
HÉLOÏSE,
OU
LETTRES
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.
TOME PREMIER.

Tome 1.

M

A V I S.

Les morceaux nouveaux, tirés des mémoires ou lettres de Rousseau, seront marqués par des guillemets ; les notes qui lui appartiennent seront désignées par un chiffre, et celles de l'Éditeur par une étoile, avec ces mots : *N. de l'Édit.*

P R É F A C E.

IL faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon tems, et j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu!

Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, et je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, et la correspondance entière est-elle une fiction? Gens du monde, que vous importe? c'est sûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si

le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnoître : je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amans, je n'y ai jamais ouï parler du baron d'Étange, ni de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de milord Édouard Boms-ton, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossièrement altérée en plusieurs endroits, soit pour mieux donner le change au lecteur, soit qu'en effet l'auteur n'en sût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire : que chacun pense comme il lui plaira.

Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, et convient à très-peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût, la matière allarmera les gens sévères, tous les sentimens seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit

déplaire aux dévots , aux libertins , aux philosophes ; il doit choquer les femmes galantes , et scandaliser les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi seul : mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à personne.

Quiconque veut se résoudre à lire ces lettres doit s'armer de patience sur les fautes de langue , sur le style emphatique et plat , sur les pensées communes rendues en termes ampoulés ; il doit se dire d'avance que ceux qui les écrivent ne sont pas des François , de beaux-esprits , des académiciens , des philosophes , mais des provinciaux , des étrangers , des solitaires , des jeunes gens , presque des enfans , qui dans leurs imaginations romanesques prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je pense ? Ce recueil , avec son gothique

ton , convient mieux aux femmes que les livres de philosophie ; il peut même être utile à celles qui dans une vie déréglée ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles , c'est autre chose. Jamais fille chaste n'a lu de romans ; j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé , pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui , malgré ce titre , en osera lire une seule page , est une fille perdue : mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre ; le mal étoit fait d'avance. Puisqu'elle a commencé , qu'elle acheve de lire : elle n'a plus rien à risquer.

Qu'un homme austere , en parcourant ce recueil , se rebute aux premières parties , jette le livre avec colere , et s'indigne contre l'éditeur , je ne me plaindrai point de son injustice ; à sa place , j'en aurois pu faire autant. Que si , après l'avoir lu tout entier , quelqu'un m'osoit blâmer de l'avoir pu-

blié, qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire : je sens que je ne pourrois de ma vie estimer cet homme-là.

A V E R T I S S E M E N T

SUR LA PRÉFACE SUIVANTE.

La forme et la longueur de ce dialogue, ou entretien supposé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil des premières éditions, je le donne à celle-ci tout entier, dans l'espoir qu'on y trouvera quelques vues utiles sur l'objet de ces sortes d'écrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le livre eût fait son effet avant d'en discuter les inconvéniens et les avantages, ne voulant ni faire tort au libraire, ni mendier l'indulgence du public.

SECONDE PRÉFACE

D E

LA NOUVELLE HÉLOÏSE. *

N. VOILA votre manuscrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends : vous comptez sur peu d'imitateurs?

N. VEL DUO, VEL NEMO.

R. TURPE ET MISERABILE. Mais je veux un jugement positif.

N. Je n'ose.

R. Tout est osé par ce seul mot. Expliquez-vous.

* Cette préface est une adroite apologie des reproches et objections dont Rousseau sentoit son ouvrage susceptible. *N. de l'Edit.*

N. Mon jugement dépend de la réponse que vous m'allez faire. Cette correspondance est-elle réelle, ou si c'est une fiction?

R. Je ne vois point la conséquence. Pour dire si un livre est bon ou mauvais, qu'importe de savoir comment on l'a fait?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un portrait a toujours son prix pourvu qu'il ressemble, quelque'étrange que soit l'original; mais, dans un tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le tableau ne vaut rien. Tous deux supposés bons, il reste encore cette différence que le portrait intéresse peu de gens; le tableau seul peut plaire au public.

R. Je vous suis. Si ces lettres sont des portraits, ils n'intéressent point; si ce sont des tableaux, ils imitent mal: n'est-ce pas cela?

N. Précisément.

R. Ainsi , j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayiez répondu. Au reste , comme je ne puis satisfaire à votre question , il faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis : ma Julie.

N. Oh ! si elle avoit existé !

R. Hé bien ?

N. Mais sûrement ce n'est qu'une fiction.

R. Supposez.

N. En ce cas , je ne connois rien de si maussade ; ces lettres ne sont point des lettres ; ce roman n'est point un roman ; les personnages sont des gens de l'autre monde.

R. J'en suis fâché pour celui-ci.

N. Consolez-vous ; les fous n'y manquent pas non plus : mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

R. Je pourrois. non , je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi

décidez-vous ainsi ? Savez-vous jusqu'où les hommes different les uns des autres ? combien les caracteres sont opposés ? combien les mœurs , les préjugés varient selon les tems , les lieux , les âges ? Qui est-ce qui ose assigner des bornes précises à la nature , et dire : voilà jusqu'où l'homme peut aller , et pas au-delà ?

N. Avec ce beau raisonnement , les monstres inouis , les géans , les pygmées , les chimeres de toute espece , tout pourroit être admis spécifiquement dans la nature ; tout seroit défiguré : nous n'aurions plus de modele commun. Je le répète , dans les tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'homme.

R. J'en conviens , pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoitroient la nôtre que dans un habit à la françoise ?

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits, ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme ?

R. Ni traits, ni taille ? êtes-vous juste ? Point de gens parfaits : voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, et ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence ; un jeune homme honnête et sensible, plein de foiblesse et de beaux discours ; un vieux gentilhomme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux et brave, toujours passionné par sagesse, toujours raisonnant sans raison.

N. Un mari débonnaire et hospitalier, empressé d'établir dans sa maison l'ancien amant de sa femme.

R. Je vous renvoie à l'inscription (1) de l'estampe. *

N. LES BELLES AMES?..... Le beau mot!

R. O philosophie ! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs , à rendre les hommes petits !

N. L'esprit romanesque les agrandit et les trompe. Mais revenons. Les deux amies, qu'en dites-vous?..... Et cette conversion subite au temple?..... La grace, sans doute?.....

R. Monsieur.....

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchisme à ses enfans, qui meurt sans vouloir prier Dieu, dont la mort cependant édifie un pasteur et convertit un athée.... Oh!....

(1) Voyez la septieme estampe.

* C'est éluder l'objection , au lieu d'y répondre.
N. de l'Edit.

R. Monsieur.

N. Quant à l'intérêt, il est pour tout le monde ; il est nul. Pas une mauvaise action , pas un méchant homme qui fasse craindre pour les bons. Des événemens si naturels , si simples , qu'ils le sont trop ; rien d'inopiné , point de coup de théâtre. Tout est prévu long-tems d'avance ; tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison , ou dans celle de son voisin ?

R. C'est-à-dire qu'il vous faut des hommes communs et des événemens rares. * Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs vous jugez ce que vous avez lu comme un roman : ce n'en est point un ;

* Je définirois les romans , l'histoire de la vie commune, sous des noms et des personnages feints ; et je voudrois qu'ils fussent composés d'après ce rapport. *N. de l'Edit.*

vous l'avez dit vous-même : c'est un recueil de lettres.....

N. Qui ne sont point des lettres ; je crois l'avoir dit aussi. Quel style épistolaire ! qu'il est guindé ! que d'exclamations ! quels apprêts ! que d'emphase pour ne dire que des choses communes ! quels grands mots pour de petits raisonnemens ! Rarement du sens , de la justesse ; jamais ni finesse , ni force , ni profondeur. Une diction toujours dans les nues , et des pensées qui rampent toujours. Si vos personnages sont dans la nature , avouez que leur style est peu naturel.

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes , il doit vous paroître ainsi.

N. Comptez-vous que le public le verra d'un autre œil ? et n'est-ce pas mon jugement que vous demandez ?

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez

mieux des lettres faites pour être imprimées.

N. Ce souhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer.

N. L'auteur comme il veut s'y montrer; ceux qu'il dépeint, tels qu'ils sont : mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint ; pas un caractere assez bien marqué ; nulle observation solide ; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphere de deux ou trois amans ou amis toujours occupés d'eux seuls ?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est sévère ; celui du public doit l'être encore plus. Sans le taxer

d'injustice , je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces lettres , moins pour excuser les défauts que vous y blâmez , que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir et de sentir que dans le commerce du monde ; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions ; l'imagination toujours frappée des mêmes objets s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours , se mêle à toutes les idées , et leur donne ce tour bizarre et peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit-il de-là que leur langage soit fort énergique ? Point du tout ; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premièrement , parce qu'il faut toujours dire autrement et mieux que les autres , et puis , que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas , d'exprimer des sentimens qu'on n'a point , on

cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manières de parler vives, fortes, colorées, que vous admirez dans vos drames et dans vos romans? Non : la passion pleine d'elle-même s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne songe pas même à persuader ; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes : l'y sent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'est-à-dire que la foiblesse du langage prouve la force du sentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet, par un bel-esprit qui veut briller : pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa plume va, comme

on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation passagère et sèche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment passionné sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, et n'a jamais achevé de dire ; comme une source vive qui coule sans cesse et ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable ; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases ; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'âme attendrie ; on se sent ému sans savoir pourquoi. * Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, et c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur. Mais ceux qui

* Lisez *Clarisse. N. de l'Edit.*

ne sentent rien , ceux qui n'ont que le jargon paré des passions , ne connoissent point ces sortes de beautés , et les méprisent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette dernière espèce de lettres , si les pensées sont communes , le style pourtant n'est pas familier , et ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion ; il se fait , pour ainsi dire , un autre univers ; il s'entoure d'objets qui ne sont point , ou auxquels lui seul a donné l'être ; et comme il rend tous ses sentimens en images , son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse et sans suite ; son éloquence est dans son désordre ; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble , elle voit son objet parfait ; elle en fait alors son idole ; elle le place dans le ciel ; et comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour , l'enthousiasme de

l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le paradis, les anges, les vertus des saints, les délices du séjour céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires ? N'élèvera-t-il pas son style ? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse et de la dignité ? Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire ? En écrivant à ce qu'on aime il est bien question de cela ! Ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non : voyez l'hiver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience, un autre pour le souvenir. Le sentiment s'éteint à la fin ; mais l'ame sensible demeure toujours.

Je reviens à nos lettres. Si vous les lisez comme l'ouvrage d'un auteur qui veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont

détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, et jugez-les dans leur espece. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connoissent et s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfans, penseront-ils en hommes? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement? Ils sont solitaires, connoîtront-ils le monde et la société? Pleins du seul sentiment qui les occupe, ils sont dans le délire, et pensent philosopher. Voulez-vous qu'ils sachent observer, juger, réfléchir? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer; ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées est-elle moins amusante que tout l'esprit qu'ils pourroient étaler? Ils parlent de tout, ils se trompent sur tout, ils ne font rien connoître qu'eux; mais

en se faisant connoître ils se font aimer : leurs erreurs valent mieux que le savoir des sages : leurs cœurs honnêtes portent partout, jusque dans leurs fautes, les préjugés de la vertu toujours confiante et toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils se refusent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes, ils se détachent du reste de l'univers ; et créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un spectacle véritablement nouveau.*

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans et des filles de dix-huit ne doivent pas, quoiqu'instruits, parler en philosophes, même en pensant l'être. J'avoue encore, et cette différence ne m'a pas échappé, que

* Une moitié de ce portrait ressemble à Rousseau lui-même, et donne une clef de son caractère et de sa vie. *N. de l'Edit.*

ces filles deviennent des femmes de mérite , et ce jeune homme un meilleur observateur. Je ne fais point de comparaison entre le commencement et la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du premier âge : la chaste épouse , la femme sensée , la digne mere de famille , font oublier la coupable amante. Mais cela même est un sujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhensible ; on diroit que ce sont deux livres différens que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables , pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus ? Les jeux d'enfans qui précèdent les leçons de la sagesse empêchent de les attendre ; le mal scandalise avant que le bien puisse édifier ; enfin le lecteur indigné se rebute , et quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je pense au contraire que la fin de ce

recueil seroit superflue aux lecteurs rebutés du commencement , et que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainsi , ceux qui n'acheveront pas le livre ne perdront rien , puisqu'il ne leur est pas propre ; et ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu , s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire , il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'ai changé de moyen , mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes , on ne m'a point entendu ; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre ; et les enfans ne goûtent pas mieux la raison nue que les remèdes mal déguisés.

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
 Di soave licor gl' orli del vaso ;
 Succhi amari ingannato intanto ei beve.
 E dall' inganno suo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore ; ils suceront les bords du vase , et ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne sera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens sont aimables ; mais pour les aimer à trente ans , il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire ; et ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes , qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup ; mais peu-à-peu elles attachent : on ne peut ni les prendre , ni les quitter. La grace et la facilité n'y sont pas , ni la raison , ni l'esprit , ni l'éloquence : le sentiment y est ; il se communique au cœur par degrés , et lui seul à la fin supplée à tout. C'est une longue romance , dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche , mais dont la suite produit à la fin son effet. Voilà ce que j'éprouve

en les lisant : dites - moi si vous sentez la même chose.

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet est tout simple : si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraisonnement continuel de vos bonnes gens. Un solitaire peut les goûter ; vous en avez dit la raison vous-même : mais avant que de publier ce manuscrit, songez que le public n'est pas composé d'hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux seroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un CÉLADON, votre Édouard pour un DON QUICHOTTE, vos caillettes pour deux ASTRÉES, et qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuse guere : il faut écrire comme CERVANTES, pour faire lire six volumes de visions.

R. La raison qui vous feroit supprimer cet ouvrage m'encourage à le publier.

N. Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

R. Un peu de patience , et vous allez m'entendre.

En matiere de morale , il n'y a point , selon moi , de lecture utile aux gens du monde. Premièrement , parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent , et qui disent tour-à-tour le pour et le contre , détruit l'effet de l'un par l'autre , et rend le tout commé non avénu. Les livres choisis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils soutiennent les maximes du monde , ils sont superflus ; et s'ils les combattent , ils sont inutiles. * Ils trouvent ceux qui les lisent liés aux vices de la société par des chaînes qu'ils ne peuvent

* Le monde raisonne souvent comme le calife Omar , et souvent aussi des personnages obligés d'être plus sensés que le monde. *N. de l'Edit.*

rompre. L'homme du monde qui veut renouer un instant son ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou * reprendre sa situation. ** Je suis persuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'aient fait cet essai, du moins une fois en leur vie ; mais bientôt découragé d'un vain effort, on ne le répète plus, et l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, et c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade

* Le mot DE devrait être répété. *N. de l'Edit.*

** Vérité morale de sentiment et d'expérience ; beauté d'image et d'expression, tout est dans cette phrase. *N. de l'Edit.*

de ses lectures , on les varie moins , on les médite davantage ; et comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au-dehors , elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui , ce fléau de la solitude aussi-bien que du grand monde , force de recourir aux livres amusans , seule ressource de qui vit seul et n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes , et ils y font beaucoup plus d'impression : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement , d'instruction , de consolation au campagnard , malheureux seulement parce qu'il pense l'être , ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état , en étendant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable : les gens du bel air , les femmes à la mode , les grands , les militaires ; voilà les acteurs de tous vos

romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne : voilà les leçons qu'ils prêchent, et les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manège des procédés est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions, et la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, et traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton ? sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mère de famille sont au-dessous des dames de son rang ? sur sa fille, à qui les airs contournés et le jargon de la ville font dédaigner l'honnête et rustique voisin qu'elle eût épousé ? Tous de concert, ne voulant plus être des manans, se dégoûtent

de leur village , abandonnent leur vieux château , qui bientôt devient mesure , et vont dans la capitale , où le pere , avec sa croix de Saint Louis , de seigneur qu'il étoit , devient valet ou chevalier d'industrie ; la mere établit un brelan ; la fille attire les joueurs , et souvent tous trois , après avoir mené une vie infâme , meurent de misere et déshonorés.

Les auteurs , les gens de lettres , les philosophes , ne cessent de crier que , pour remplir ses devoirs de citoyen , pour servir ses semblables , il faut habiter les grandes villes ; selon eux , fuir Paris , c'est haïr le genre humain : le peuple de la campagne est nul à leurs yeux. A les entendre , on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions , des académies et des dîners.*

* Je ne sais pas où les auteurs , les gens de lettres , les philosophes , ont dit tout cela ; mais ce qu'il y a de vrai , c'est que les cafés , même le cabaret , nuisoient moins à leur cœur , à leur talent ,

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les contes , les romans , les pièces de théâtre , tout tire sur les provinciaux ; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques ; tout prêché les manières et les plaisirs du grand monde : c'est une honte de ne les pas connoître ; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filoux et de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ? Ainsi les préjugés et l'opinion , renforçant l'effet des systèmes politiques , amoncellent , entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire , laissant tout le reste en friche et désert : ainsi , pour faire briller les capitales , se dépeuplent les nations ; et ce frivole éclat , qui frappe les

que les cercles du grand monde. « C'est à la campagne , a dit Rousseau , qu'on apprend à aimer , » à estimer l'humanité : à la ville , on n'apprend » qu'à la mépriser. » *N. de l'Edit.*

yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des prédicateurs de nous crier : SOYEZ BONS ET SAGES ; sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours : le citoyen qui s'en inquiète ne doit point nous crier sottement : SOYEZ BONS ; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment : reprenez haleine. J'aime les vues utiles ; et je vous ai si bien suivi dans celle-ci, que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il est clair, selon votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs auteurs se proposent ; éloigner toutes les choses d'institution ; ramener tout à la nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale et simple ; les

guérir des fantaisies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaisirs ; leur faire aimer la solitude et la paix ; les tenir à quelques distances les uns des autres ; et au lieu de les exciter à s'entasser dans les villes , les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis , des Sylvandres , des pasteurs d'Arcadie , des bergers du Lignon , d'illustres paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains , et philosophant sur la nature , ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les livres ; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique et l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connoître ; que ces plaisirs sont moins insipides , moins grossiers qu'ils ne pensent ; qu'il y peut régner du goût , du choix , de la délicatesse ; qu'un homme , qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille , et devenir lui-

même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusemens des villes ; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante , aussi pleine de graces , et de graces plus touchantes que toutes les petites maîtresses ; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles , (1) où nos rires mordans et sati-

(1) « Je n'ai jamais connu l'ennui , même dans » le plus parfait désœuvrement. Mon imagination , » remplissant tous les vuides , suffit pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre , assis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue , que je n'ai jamais pu supporter. Quand on marche , qu'on se promene , encore passe. Sitôt que je m'arrête , je ne pense plus : ma tête ne va qu'avec mes pieds.

» Je n'aime pas la compagnie où l'on ne fait rien , et j'aime la solitude pour ne rien faire. » N'est-ce pas une contradiction ? Si c'en est une , elle est du fait de la nature , et non pas du mien.

riques sont le triste supplément de la gaité qu'on n'y connoît plus. Est-ce bien cela?

R. C'est cela même , à quoi j'ajouterai

» Mais il y en a si peu , que c'est par-là précisé-
 » ment que je suis moi.

» L'oisiveté des cercles est tuante , parce qu'elle
 » est de nécessité : celle de la solitude est char-
 » mante , parce qu'elle est libre et de volonté. Dans
 » une compagnie il m'est cruel' de ne rien faire ,
 » parce que j'y suis forcé , ayant tout à la fois l'en-
 » nui de l'oisiveté et le tourment de la contrainte.
 » Obligé d'être attentif à tout ce qui se dit , et de
 » fatiguer mon esprit , pour placer quelques mots :
 » vous appelez cela de l'oisiveté ? C'est un tour-
 » ment de forçat.

» L'oisiveté que j'aime n'est pas celle d'un fai-
 » néant , qui reste les bras croisés dans l'inaction ,
 » et ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à la fois
 » celle d'un enfant qui est sans cesse en mouve-
 » ment pour ne rien faire , et celle d'un radoteur
 » dont la tête bat la campagne , sitôt que ses bras
 » sont en repos. J'aime à m'occuper sans cesse , à
 » faire des riens , à commencer cent choses et n'en
 » achever aucune , à aller et venir comme la tête

seulement une réflexion. L'on se plaint que les romans troublent les têtes ; je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, et voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plai-

» me chante, à changer à chaque instant de projet,
 » à suivre une mouche dans toutes ses allures, à
 » vouloir déraciner un rocher, à entreprendre sans
 » crainte un travail de dix ans, et à l'abandonner au
 » bout de dix minutes, à muser enfin toute la jour-
 » née sans ordre et sans suite. Les après-dîners
 » sur-tout je me livre totalement à mon humeur
 » oiseuse et nonchalante, et à ne suivre en toutes
 » choses que le caprice du moment. »

sirs de leur condition , les romans ne les rendroient point fous ; ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les solitaires parlent la langue des solitaires ; pour les instruire , il faut qu'ils leur plaisent , qu'ils les intéressent , il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre et détruire les maximés des grandes sociétés ; ils doivent les montrer fausses et méprisables , c'est-à-dire , telles qu'elles sont. A tous ces titres , un roman , s'il est bien , au moins s'il est utile , doit être sifflé , haï , décrié par les gens à la mode , comme un livre plat , extravagant , ridicule ; et voilà , monsieur , comment la folie du monde est sagesse.

N. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chute , ni s'apprêter à tomber plus fièrement. Il me reste une seule difficulté. Les provinciaux , vous le savez , ne lisent que sur notre parole : il

ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les solitaires est d'abord jugé par les gens du monde ; si ceux-ci le rebutent , les autres ne le lisent point. Répondez.

R. La réponse est facile. Vous parlez des beaux-esprits de province , et moi je parle des vrais campagnards. Vous avez , vous autres qui brillez dans la capitale , des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France ; et les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris font la fortune des libraires de province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez : moi , je persiste. Quand on aspire à la gloire , il faut se faire lire à Paris ; quand on veut être utile , il faut se faire lire en province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes

éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres , où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver , dépourvus de sociétés , ils emploient la soirée à lire au coin de leur feu les livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossiere , ils ne se piquent ni de littérature , ni de bel-esprit ; ils lisent pour se désennuyer , et non pour s'instruire ; les livres de morale et de philosophie sont pour eux comme n'existant pas : on en feroit en vain pour leur usage , ils ne leur parviendroient jamais. Cependant , loin de leur rien offrir de convenable à leur situation , vos romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un désert affreux ; et , pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent , ils leur préparent des mois de mal-aise et de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que , par quelque heureux hasard , ce livre ,

comme tant d'autres plus mauvais encore , pourra tomber dans les mains de ces habitans des champs , et que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble , y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs , et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles . Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux , sans vouloir imiter un si doux modèle ? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale , même privé de celui de l'amour , sans que la leur se resserre et s'affermisse ? En quittant leur lecture , ils ne seront ni attristés de leur état , ni rebutés de leurs soins . Au contraire , tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature : ses vrais sentimens renaîtront dans

leurs cœurs ; et en voyant le bonheur à leur portée , ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rempliront avec une autre ame , et feront , en vrais patriarches , ce qu'ils faisoient en paysans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris , les femmes , les meres de famille.... Mais les filles ; n'en dites-vous rien ?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci , malgré son titre , ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à risquer.

N. A merveille ! Auteurs érotiques , venez à l'école : vous voilà tous justifiés.

R. Oui , s'ils le sont par leur propre cœur et par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

R. Je suis trop fier pour répondre à cela ;

mais Julie s'étoit fait une règle pour juger les livres : si vous la trouvez bonne , servez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des romans utile à la jeunesse. Je ne connois point de projet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée , au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages , on adresse toujours cette morale aux jeunes filles (1) , sans songer que les jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En général leur conduite est régulière , quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs meres en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir , soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

(1) Ceci ne regarde que les modernes romans anglois.

N. L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un tems de libertinage , ou dans un état ou dans l'autre : c'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles, et les femmes sévères ; c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, et les autres qu'au scandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves, le crime est compté pour rien (1).

R. A l'envisager par ses suites, on n'en jugeroit pas ainsi. Mais soyons justes envers les femmes ; la cause de leur désordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

Depuis que tous les sentimens de la na-

(1) Talis est via mulieris adulteræ quæ comedit, et tergens os suum dicit : non sum operata malum.
 PROVERB. XXX. 20.

ture sont étouffés par l'extrême inégalité, c'est de l'inique despotisme des peres que viennent les vices et les malheurs des enfans ; c'est dans des nœuds forcés et mal assortis que , victimes de l'avarice ou de la vanité des parens , de jeunes femmes effacent , par un désordre dont elles font gloire , le scandale de leur première honnêteté. Voulez - vous donc remédier au mal ? Remontez à sa source. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques , c'est par les mœurs domestiques qu'elle doit commencer ; et cela dépend absolument des peres et meres. Mais ce n'est point ainsi qu'on dirige les instructions : vos lâches auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime ; et la morale des livres sera toujours vaine , parce qu'elle n'est que l'art de faire sa cour au plus fort.

N. Assurément la vôtre n'est pas servile ; mais à force d'être libre , ne l'est-elle

point trop ? Est-ce assez qu'elle aille à la source du mal ? ne craignez-vous point qu'elle en fasse ?

R. Du mal ? à qui ? Dans des tems d'épidémie et de contagion , quand tout est atteint dès l'enfance , faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades , sous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens sains ? Monsieur , nous pensons si différemment sur ce point , que , si l'on pouvoit espérer quelque succès pour ces lettres , je suis très-persuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il est vrai que vous avez une excellente prêcheuse. Je suis charmé de vous voir raccommo^dé avec les femmes : j'étois fâché que vous leur défendissiez de nous faire des sermons (1).

R. Vous êtes pressant ; il faut me taire :

(1) Voyez la lettre de M. D'ALEMBERT sur les spectacles , page 81 , premiere édition.

je ne suis ni assez fou , ni assez sage pour avoir toujours raison. Laissons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement, de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le reste rien à dire à tout autre, comment passer au sévère censeur des spectacles, les situations vives et les sentimens passionnés dont tout ce recueil est rempli? Montrez-moi une scene de théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du bosquet de Clarens (1) et du cabinet de toilette? Relisez la lettre sur les spectacles; relisez ce recueil..... Soyez conséquent, ou quittez vos principes..... Que voulez-vous qu'on pense?

R. Je veux, Monsieur, qu'un critique soit conséquent lui-même, et qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relisez mieux l'écrit que vous venez de citer; relisez aussi

(1) On prononce CLARAN.

la préface de NARCISSE ; vous y verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le DEVIN DU VILLAGE , en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous.....

N. Je me rappelle deux passages.... (1)
Vous estimez peu vos contemporains.

R. Monsieur , je suis aussi leur contemporain. Oh ! que ne suis-je né dans un siècle où je dusse jeter ce recueil au feu !

N. Vous outrez à votre ordinaire ; mais jusqu'à certain point , vos maximes sont assez justes. Par exemple , si votre HÉLOÏSE eût été toujours sage , elle instruirait beaucoup moins ; car à qui serviroit-elle de modèle ? C'est dans les siècles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de

(1) Préface de NARCISSE ; Lettre à M. D'ALEMBERT.

les pratiquer ; et l'on contente à peu de frais , par une lecture oisive , un reste de goût pour la vertu.

R. sublimes auteurs , rabaissez un peu vos modeles , si vous voulez qu'on cherche à les imiter. * A qui vantez-vous la pureté

* On dit tous les jours que Clarisse est trop parfaite. Elle a pourtant commis une grande imprudence ; et son goût pour un libertin n'est que trop dans nos mœurs.

Rousseau étoit un des admirateurs déclarés de Richardson. Dans la lettre à d'Alembert il dit , en parlant des romans anglois : « Ils sont comme les » hommes de cette nation , ou sublimes , ou mé- » prisables. Jamais on n'a écrit en aucune langue » un roman égal à Clarisse , ou même qui en ap- » proche. » Cette estime n'étoit pas réciproque. Richardson fut si dégoûté de quelques scènes , et de tout le résultat de la Nouvelle Héloïse , qu'il a chargé son exemplaire de cet ouvrage , à mesure qu'il le lisoit , de critiques et de notes sévères. Il pensoit que l'auteur enseignoit trop aux passions à s'émouvoir au commandement du vice.

qu'on n'a point souillée? Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

Cette censure secrete de Richardson sera jugée trop rigoureuse, et sent trop le flegme anglican. Ce n'est pas que bien des lecteurs rigides ne trouvent les conséquences des principes de Rousseau moralement vicieuses; que d'autres, quoique plus indulgens, ne regardent ses systèmes comme trop parfaits et trop raffinés pour pouvoir être mis en exécution dans aucun siecle, tant que le globe ne sera pas peuplé de philosophes. Mais il n'en est pas moins vrai que des portions de ses idées et de ses vues se pratiquent journellement avec avantage pour la société; que ses écrits inspirent la vertu au sein même du vice; qu'ils ne corrompent que ceux qui sont déjà corrompus; et que, s'il excite les passions, toujours il les épure. Et de quel bien l'homme n'abuse-t-il pas? Ne trouve-t-on pas des lecteurs honnêtes et éclairés, qui présument que la lecture de Clarisse pourroit servir à former plus de singes de Lovelace que d'imitatrices de l'héroïque Clarisse? Une pareille opinion feroit gémir l'ombre du vertueux Richardson! *N. de l'Edit.*

N. Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions : mais n'importe , on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait , pour montrer ensuite ce qu'on devrait faire ; sans compter qu'inspirer l'amour aux filles et la réserve aux femmes , c'est renverser l'ordre établi , et ramener toute cette petite morale que la philosophie a proscrite. Quoi que vous en puissiez dire , l'amour dans les filles est indécent et scandaleux , et il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange maladresse que d'être indulgent pour des filles , qui ne doivent point vous lire , et sévère pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi , si vous avez peur de réussir , tranquillisez-vous : vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit , je vous garderai le secret ; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile , à la bonne heure ; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monsieur ? Un honnête homme se cache-t-il quand il parle au public ? ose-t-il imprimer ce qu'il n'oseroit reconnoître ? Je suis l'éditeur de ce livre, et je m'y nommerai comme éditeur.

N. Vous vous y nommerez ? vous ?

R. Moi-même.

N. Quoi ! vous y mettez votre nom ?

R. Oui, Monsieur.

N. Votre vrai nom ? JEAN-JACQUES ROUSSEAU, en toutes lettres ?

R. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, en toutes lettres.

N. Vous n'y pensez pas ! que dira-t-on de vous ?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si

l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'est une raison de plus pour y mettre mon nom : je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

N. Etes-vous content de cette réponse?

R. Oui , dans des tems où il n'est possible à personne d'être bon.

N. Et les belles ames , les oubliez-vous?

R. La nature les fit, vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots : PAR JEAN-JACQUES ROUSSEAU, CITOYEN DE GENEVE !

R. CITOYEN DE GENEVE? Non pas cela ; je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, et vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un

livre foible et plat qui vous fera tort. Je voudrois vous en empêcher ; mais si vous en faites la sottise , j'approuve que vous la fassiez hautement , franchement. Cela , du moins , sera dans votre caractere. Mais à propos , mettez-vous aussi votre devise à ce livre ?

R. Mon libraire m'a déjà fait cette plaisanterie , et je l'ai trouvée si bonne , que j'ai promis de lui en faire honneur. Non , Monsieur , je ne mettrai point ma devise à ce livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela , et je m'effraie moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que je songeois à faire imprimer ces lettres quand j'écrivois contre les spectacles , et que le soin d'excuser un de ces écrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance plus fortement peut-être que personne ne m'accusera. Celui qui préfere la vérité à sa gloire peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit

toujours conséquent ; je doute que cela soit possible à l'homme ; mais ce qui lui est possible , est d'être toujours vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande si vous êtes l'auteur de ces lettres , pourquoi donc éludez-vous ma question ?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

N. Mais vous refusez aussi de dire la vérité ?

R. C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des auteurs ? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre ?

N. Je la résoudrois bien pour quelques lettres : elles sont certainement de vous ;

mais je ne vous reconnois plus dans les autres, et je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La nature, qui n'a pas peur qu'on la méconnoisse, change souvent d'apparence, et souvent l'art se décele, en voulant être plus naturel qu'elle : c'est le grogneur de la fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil est plein de choses d'une maladresse que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries ; où est l'homme, capable de mieux faire, qui pourroit se résoudre à faire si mal ? Où est celui qui auroit laissé la choquante proposition que ce fou d'Édouard fait à Julie ? Où est celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule d'un petit bon-homme qui, voulant toujours mourir, a soin d'en avertir tout le monde, et finit par se porter toujours bien ? Où est celui qui n'eût pas commencé par se dire : il faut marquer avec

soin les caracteres ; il faut exactement varier les styles ? Infailliblement , avec ce projet , il auroit mieux fait que la nature.

J'observe que dans une société très-intime , les styles se rapprochent ainsi que les caracteres , et que les amis , confondant leurs ames , confondent aussi leur maniere de penser , de sentir et de dire. Cette Julie , telle qu'elle est , doit être une créature enchantresse , tout ce qui l'approche doit lui ressembler ; tout doit devenir Julie autour d'elle ; tous ses amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces choses se sentent , et ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagi-neroient , l'inventeur n'oseroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient simple à force de finesse ne lui convient plus. Or , c'est là qu'est le sceau de la vérité ; c'est là qu'un œil attentif cherche et retrouve la nature.

R. Hé bien , vous concluez donc ?

N. Je ne conclus pas ; je doute , et je ne saurois vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction , vous avez fait un mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont existé , et je relis ce recueil tous les ans , jusqu'à la fin de ma vie.

R. Hé , qu'importe qu'elles aient existé ? Vous les chercheriez en vain sur la terre ; elles ne sont plus.

N. Elles ne sont plus ? Elles furent donc ?

R. Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent , elles ne sont plus.

N. Entre nous , convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. Elles sont ce que vous les forcez d'être , pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi , vous aurez beau faire , on

vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout ?

R. Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question : car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise ? Qui peut dire si je ne suis point dans le même doute où vous êtes ? Si tout cet air de mystère n'est pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez savoir ?

N. Mais enfin, vous connoissez les lieux ? Vous avez été à Vevai, dans le pays de Vaud ?

R. Plusieurs fois ; et je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du baron d'Étange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens : je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'évène-

ment funeste , et l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar , ni rien qui lui ressemblât , que je sache. Enfin , autant que je puis me rappeler la situation du pays , j'ai remarqué dans ces lettres des transpositions de lieux et des erreurs de topographie ; soit que l'auteur n'en sût pas davantage , soit qu'il voulût dépayser ses lecteurs. C'est là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point , et soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez cet ouvrage , dites donc au public ce que vous m'avez dit. Faites plus , écrivez cette conversation pour toute préface : les éclaircissemens nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste ces sortes d'apologies ne réussissent guere.

N. Non, quand on voit que l'auteur s'y ménage; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous presse de publier ce recueil, et que vous vous en défendez; donnez-vous les objections, et à moi les réponses: cela sera plus modeste, et fera un meilleur effet.

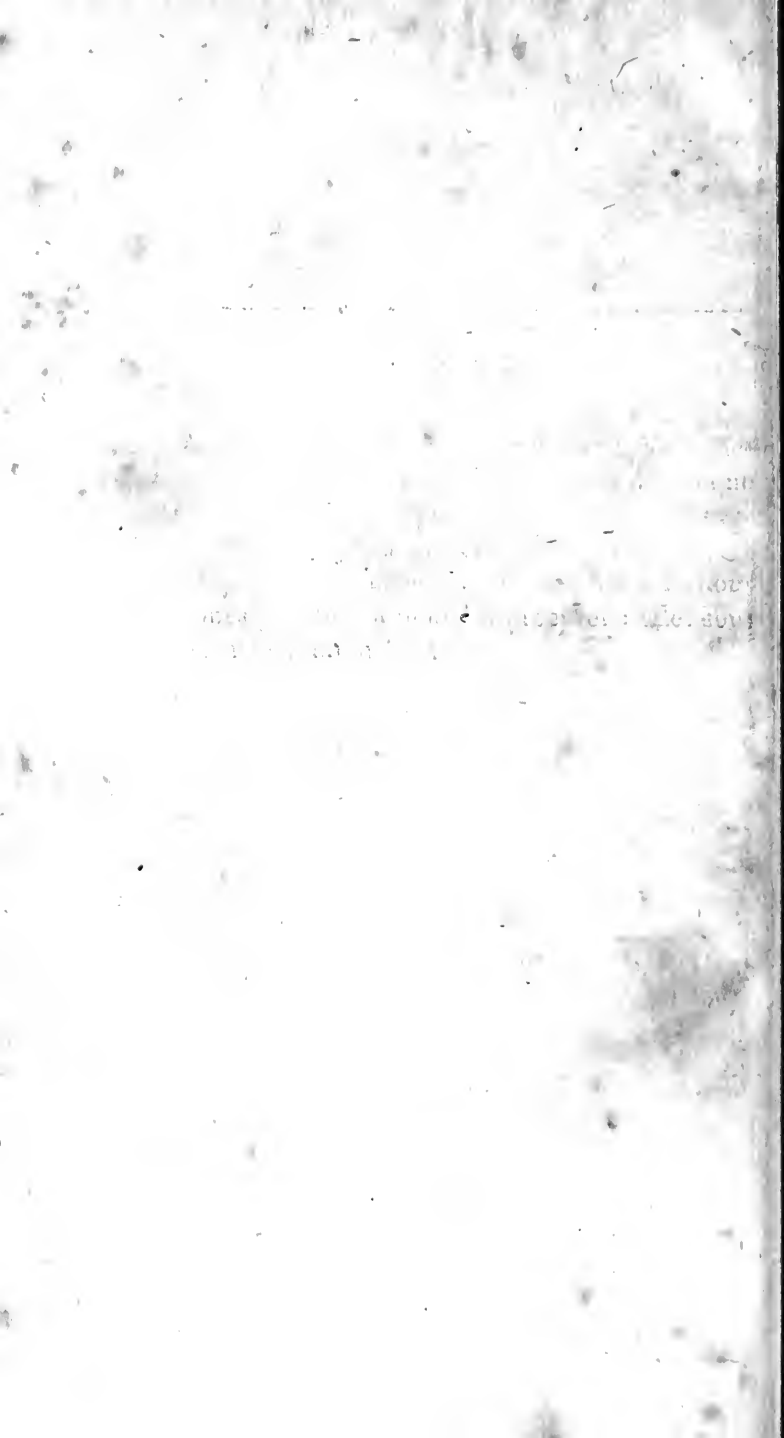
R. Cela sera-t-il aussi dans le caractère dont vous m'avez loué ci devant?

N. Non; je vous tendois un piège. Laissez les choses comme elles sont.

A V I S.

Les notes suivantes au sujet de la nouvelle Héloïse, n'ayant point encore été publiées dans aucune édition, nous croyons que nos lecteurs ne pourront que nous savoir gré de les rapporter ici ; ce n'est qu'après beaucoup de recherches que nous sommes parvenus à nous les procurer : elles sont de Rousseau lui-même.







Aide' de la Sagesse, on se sauve de l'Amour
dans les bras de la Raison.



N O T E S

D E J. J. R O U S S E A U

S U R

S A N O U V E L L E H É L O Ï S È .

C E sont , dit-il , des amours fantastiques ; c'est mon imagination qui a donné lieu à l'Héloïse. Je me figurois l'amour et l'amitié sous les plus ravissantes images ; je les ornai de tous les charmes du sexe que j'ai toujours adoré. C'est l'amour et l'amitié que j'ai représentés par les deux femmes Claire et Julie , parce que l'exemple de ces deux vertus unies est plus rare. Les deux caracteres sont analogues , mais différens. Je les ai animés par la bienveillance et la sensibilité ; je leur ai donné les défauts et les vertus que je me sentois. Ce plan fut d'abord très-vague , et composé de quelques lettres seulement : ce sont les deux premières parties où il y a du remplissage verbeux ; c'est le bavardage de la fièvre : je n'ai jamais pu le corriger. Je crois la quatrième partie la meilleure de tout ce recueil. J'ai été tenté

Tome 1.

Q

de supprimer les deux suivantes ; mais peut-être compensent-elles l'agrément par l'utilité. C'est dans cette opinion que je les ai laissées ; et la quatrième et la sixième sur-tout sont des chef-d'œuvres de diction. L'hiver suivant je voulus reprendre ma première occupation ; mais je ne voyois par-tout que les deux charmantes amies, leur ami, leurs entours, le pays que j'avois créé ou embelli pour elles par mon imagination : je n'étois plus à moi. Ainsi séduit par ces fictions, je m'occupai à y mettre quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Je sentoisi bien l'inconséquence de donner cet ouvrage après avoir établi avec tant de fracas des maximes austères, après tant d'invectives contre les livres efféminés. J'en rougissois ; je me dépeitois : mais cela ne put me ramener à la raison.

Le printems avoit redoublé mon tendre délire ; et, dans mes érotiques transports, j'avois composé plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivois. Je puis citer, entr'autres, celles de l'Élisée, de la promenade sur le lac. Qui-conque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir et fondre son cœur, doit fermer le livre, et n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Julie a sur Clarisse l'avantage de soutenir l'at-

tention sur les mêmes objets , et sans aventures merveilleuses. La simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage.

Julie paroît : on s'empare du livre et de l'auteur. Il y avoit peu de femmes , même dans les hauts rangs , dont je n'eusse fait la conquête , si je l'avois entrepris. L'amitié , l'amour , la vertu , regnent-ils donc plus à Paris qu'ailleurs ? Non , sans doute : mais il y regne le sens exquis , qui transporte à leur image , et nous les fait chérir dans les autres.

Ce qui me rendit les femmes si favorables , c'est qu'elles crurent que j'avois écrit ma propre histoire , et que j'étois moi-même le héros de ce roman. Madame de Polignac demanda à voir le portrait de Julie.

Tout le monde étoit persuadé qu'on ne pouvoit exprimer si vivement des sentimens qu'on n'avoit point éprouvés , ni peindre ainsi les transports de l'amour que d'après son propre cœur. En cela l'on avoit raison ; et il est certain que j'écrivis ce roman dans les plus érotiques extases : mais on se tromperoit en pensant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire. On étoit loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiscences de jeu-

nesse et madame D***, les amours que j'ai sentis et décrits n'auroient été qu'avec des Sylphides. Je ne voulus ni confirmer ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuse.

Mon imagination ne sauroit embellir ; elle veut créer : elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems , il faut que je sois en hiver : pour décrire un beau paysage , il faut que je sois renfermé dans des murs ; et j'ai dit encore que , si j'étois mis à la Bastille , j'y ferois le tableau de la liberté. Tout mon talent vient du vif intérêt que je prends aux matieres. Je ne saurois écrire par métier , comme les autres gens de lettres : je ne sus jamais écrire que par passion.

— Il ne faut pas croire pourtant qu'avec son talent et cette faculté de se passionner pour son sujet , son style et ses ouvrages ne lui coûtassent ni peine , ni travail. —

Je méditois , dit-il , dans mon lit à yeux fermés , et je tournois et retournois dans ma tête mes périodes avec des peines incroyables : puis , quand j'étois parvenu à en être content , je les déposois dans ma mémoire , jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier. Souvent j'oublois tout en m'habillant. Les quatre lettres à M. de Malesherbes ,

faites sans brouillon, rapidement, à trait de plume, et même sans avoir été relues, sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie.

J'envoyai à madame de L*** l'extrait des aventures de milord Édouard. Ce morceau avoit été retranché de la Julie, parce qu'il n'en avoit pas la simplicité, et qu'il avoit des traits applicables. J'en fis cet extrait avec grand soin et travail; et il n'y en a jamais eu d'autre. La copie de l'original et de l'extrait ne subsistent plus chez moi. Ce présent fut mal pris, sans doute à cause du portrait d'une femme Romaine d'un caractère très-odieux. QUOS VULT PERDERE JUPITER DEMENTAT.

— On sait qu'il composa l'Héloïse à Montmorency, où il donnoit la moitié du jour à la copie, et le reste à la promenade dans la forêt; car il étoit dès-lors copiste de musique. Ce métier mercenaire auquel il s'assujettit, et sa réforme, datent de 1750, après la publication de son premier discours sur les sciences, dont, par parenthèse, il dit lui-même que le libraire *** ne lui a rien donné. — Ce fut alors, dit-il, que je réformai parure, dorure, bas blancs, épée; je pris une perruque ronde, vendis ma montre, conservai mon linge, mais qui me fut

ensuite volé. — En un mot, il renonça à tout pour travailler et copier de la musique. On le crut fou. Mais il faut entendre cet homme si rare et si intéressant, si plein d'orgueil, de bonne foi et de bonté, expliquer lui-même cette folie apparente, et donner les raisons de ce changement. —

Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton, et sans être en état de le prendre, je m'avais d'en prendre un à moi, qui m'en dispensât. Ma sottise et maussade timidité, que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris le parti de la fouler aux pieds : je me fis cynique par honte, et j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennobliroit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu ; et c'est, j'ose le dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux et plus long-tems qu'on n'avoit dû l'attendre d'un effort si contraire à mon naturel. Cependant, malgré cette réputation de misanthropie que mon extérieur et quelques mots heureux me donnerent dans le monde, il est certain que, dans le particulier, je soutins toujours mal mon personnage ; que mes amis et mes connoissances me-

noient cet ours si farouche comme un agneau ; et que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un seul mot de désobligeant à qui que ce fût.

A force d'observer, je ne vis qu'erreur et folie chez les sages, oppression et misère dans l'ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper les prestiges, et jugeai que, pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes. Jusqu'alors j'avois été bon ; je devins vertueux. Quiconque a le courage de paroître ce qu'il est, deviendra toujours ce qu'il doit être.

J'ai, dit-il ailleurs, des passions très-ardentes ; et, tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impétuosité : je ne connois plus ni ménagement, ni respect, ni bienséance. Je suis cynique effronté, violent, intrépide ; il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraie. Hors le seul objet qui m'occupe, l'Univers n'est plus rien pour moi : mais tout cela ne dure qu'un moment, et le moment qui suit me jette dans l'anéantissement. Prenez-moi dans le calme, je suis l'indolence et la timidité même. Tout m'effarouche ; tout me rebute : ma paresse, la crainte, la honte me subjuguent.

S'il faut agir, je ne sais que faire ; s'il faut parler, je ne sais que dire ; si on me regarde, je suis décontenancé.

— Aussi, lorsqu'après le succès de son Devin du village à la cour, on lui offrit de le présenter au roi, il ne voulut jamais accepter cet honneur ; et ce qui sur-tout l'en empêcha, c'est qu'il craignoit de se tirer gauchement de cette présentation, et, dans l'embarras de sa timidité extrême, de mal parler, et de répondre quelque sottise.

L'Héloïse fut imprimée à Amsterdam : les feuilles arrivoient à Rousseau sous un couvert respectable.

Il a fait entrer dans l'Héloïse la description des plus beaux lieux qu'il avoit vus dans ses voyages.

Dans l'exemplaire de madame la maréchale de Luxembourg, il y a une addition qui n'est pas dans l'imprimé. —

LA NOUVELLE
H É L O Ï S E.

LETTRE PREMIÈRE.

A JULIE. *

IL faut vous fuir, mademoiselle, je le sens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui? Comment m'y prendre? Vous m'avez promis de l'amitié; voyez mes perplexités, et conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de madame votre mère. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation

* Mademoiselle Galley est l'original de Julie, et mademoiselle Graffenried celui de Claire. *N. de l'Edit.*

d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, et manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance et à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, et je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours ; et je m'apperois que sans y songer vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, et que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir ; et je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté ; mais comment me retirer décemment d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où

elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment frustrer cette tendre mere, du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite? et cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance et la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous?

Je ne vois, mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire; que ma peine, ainsi que ma faute, me vienne de vous, et qu'au moins, par pitié pour moi, vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parens; faites-moi refuser votre porte; chassez-moi comme il vous plaira; je puis tout endurer de vous; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser! Moi, vous fuir! et pourquoi? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, et d'aimer ce qu'il faut qu'on honore? Non, belle Julie; vos traits avoient ébloui mes yeux; ja-

mais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive et d'une inaltérable douceur ; c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui ; c'est cet esprit juste et ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame ; ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on puisse vous imaginer plus belle encore ; mais plus aimable et plus digne du cœur d'un honnête homme : non, Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité secrète entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts et nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchans de la nature, et toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de sentir et de voir ; et pour-quoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux se ren-

contrent ; quelques soupirs nous échappent en même tems ; quelques larmes furtives..... ô Julie ! si cet accord venoit de plus loin..... si le ciel nous avoit destinés..... toute la force humaine..... ah ! pardon ! je m'égare : j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir : l'ardeur de mes desirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez si mes sentimens sont purs , par la sorte de grace que je viens vous demander. Tarissez , s'il se peut , la source du poison qui me nourrit et me tue. Je ne veux que guérir ou mourir , et j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui , je promets , je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison , ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître : mais , par pitié , détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort ; dérobez aux miens vos traits , votre air , vos bras , vos

blonds cheveux, vos gestes ; trompez l'avidité imprudence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion : soyez, hélas ! une autre que vous-même , pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour ? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre , vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser : vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissant que j'allois me perdre, et je m'arrêtai. Ah ! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré , ce baiser eût été mon dernier soupir, et je serois mort le plus heureux des hommes !

De grace , quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non , il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puéril de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, et je ne sais comment il arrive que je la rencontre tou-

jours. A peine se pose-t-elle sur la mienne qu'un tressaillement me saisit ; le jeu me donne la fièvre ou plutôt le délire ; je ne vois , je ne sens plus rien ; et dans ce moment d'aliénation , que dire ? que faire ? où me cacher ? comment répondre de moi ?

Durant nos lectures , c'est un autre inconvenient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine , vous changez tout-à-coup de maintien ; vous prenez un air si sérieux , si froid , si glacé , que le respect et la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit et le jugement , et j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me déssolez et ne vous instruisez point , sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander , comment pouvez-vous être si folâtre en public , et si grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire , et qu'il falloit composer son maintien à proportion

du nombre des spectateurs : au lieu de cela , je vous vois , toujours avec une égale perplexité de ma part , le ton de cérémonie en particulier , et le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale , peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération , naturelle aux ames bien nées , peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime , de légers changemens dans votre conduite rendront sa situation moins violente , et lui feront supporter plus paisiblement et son silence et ses maux : si sa retenue et son état ne vous touchent pas , et que vous vouliez user du droit de le perdre , vous le pouvez sans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un transport indiscret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin , quoi que vous ordonniez de mon sort , au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire : et si vous avez lu cette lettre , vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander , quand même je n'aurois point de refus à craindre.

L E T T R E I I.

A J U L I E.

QUE je me suis abusé, mademoiselle, dans ma première lettre ! Au lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrâce ; et je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid et réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma prière en partie, ce n'est que pour mieux m'en punir :

E poi ch'amor di me vi fece accorta,
Fur i biondi capelli allor velati,
E l'amoroso sguardo in se raccolto. (1)

Vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre ; mais vous n'en êtes que plus sévère dans

(1) Et depuis que mon amour a éveillé votre attention, vous m'avez voilé vos blonds cheveux, vous m'avez retiré vos tendres regards. MÉTAST.

le particulier, et votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance et par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir sur le passé, et faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci, si je n'eusse écrit la première ; et je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il, pour vous appaiser, dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? Moi, je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous réglez ? Ah ! que je sois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire, je ne serai ni menteur, ni lâche, et le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, et j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me

consume mérite d'être puni , mais non méprisé. Par pitié , ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort ; dites quelle est votre volonté. Quoi que vous puissiez me prescrire , je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel ? je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? ah ! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive , hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même , s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jeter à vos pieds , de les arroser de mes pleurs , d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent et n'osent fléchir ; la parole expire sur mes lèvres , et mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop combien il est coupable , et ne sauroit cesser de l'être ; le crime et le remords l'agitent de concert ;

et, sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable entre l'espoir de la clémence et la crainte du châtement.

Mais non, je n'espere rien; je n'ai droit de rien espérer. La seule grace que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même? Punissez-moi, vous le devez; mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid et mécontent qui me met au désespoir: quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

L E T T R E I I I.

A J U L I E.

NE vous impatientez pas, mademoiselle, voici la dernière importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je

m'apprêtois ! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de tems ; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire ; et maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le sentiment de vos propres peines. O Julie ! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible : mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations secretes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre ; quelques regards égarés s'échappent sur moi, vos vives couleurs se fanent ; une pâleur étrangere couvre vos joues ; la gaieté vous abandonne ; une tristesse mortelle vous accable ; et il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée, je le vois ; je crains de contribuer aux vôtres, et cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devoit en naître ne peut me flatter ; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant , en revenant à mon tour sur moi , je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur , et je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire passager fera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais , non , jamais le feu de vos yeux , l'éclat de votre teint , les charmes de votre esprit , toutes les graces de votre ancienne gaieté , n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas , divine Julie , si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame , vous gémiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remede , et je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe : qui ne peut se rendre heureux peut au moins mériter de l'être , et je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune , et peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant , il faut

vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, et que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille, et reprenez votre enjouement ; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent et pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie ; que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir ; qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous et la vertu ; et qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

B I L L E T

D E J U L I E.

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement nécessaire. Un cœur vertueux sauroit se vaincre ou se taire, et deviendroit peut-être à craindre. Mais vous... vous pouvez rester.

R É P O N S E.


JE me suis tû long-tems ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu, l'on ne supporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

D E U X I E M E B I L L E T

D E J U L I E.

NON, monsieur ; après ce que vous avez paru sentir, après ce que vous m'avez osé dire, un homme tel que vous avez feint d'être, ne part point ; il fait plus. *

* Se tue-t-il ? reste-t-il en étouffant sa passion ? Les Lecteurs sont partagés ; il y en a qui prennent ce conseil dans le sens où le prend Saint-Preux.
N. de l'Edit.



R É P O N S E.

JE n'ai rien feint qu'une passion modérée dans un cœur au désespoir. Demain vous serez contente ; et, quoi que vous en puissiez dire , j'aurai moins fait que de partir.

T R O I S I E M E B I L L E T

D E J U L I E.

INSENSÉ ! si mes jours te sont chers , crains d'attenter aux tiens. Je suis obsédée , et ne puis ni vous parler , ni vous écrire , jusqu'à demain. Attendez.

L E T T R E I V.

D E J U L I E.

IL faut donc l'avouer enfin ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe , et l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole : est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire ? comment rompre un si pénible silence ? ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit ? et ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur , je vois , sans pouvoir m'arrêter , l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux , c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarément de mon cœur : tu t'en prévaux pour me perdre ; et , quand tu me rends méprisable , le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah , malheureux !

je t'estimois, et tu me déshonores ! Crois-moi , si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe , il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses : la modestie et l'honnêteté m'étoient cheres ; j'aimois à les nourrir dans une vie simple et laborieuse. Que m'ont servi des soins que le ciel a rejetés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir , je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison : je le sentis du premier instant ; et tes yeux , tes sentimens , tes discours , ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister , j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours ; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable : ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal

désespéré ; ma mere est foible et sans autorité ; je connois l'inflexible sévérité de mon pere , et je ne ferai que perdre et déshonorer moi , ma famille et toi-même. Mon amie est absente ; mon frere n'est plus : je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le ciel , le ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même , ou plutôt tout me livre à toi : la nature entiere semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains ; je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur , qui n'a pu résister dans toute sa force , céderoit-il maintenant à demi ? Comment ce cœur , qui ne sait rien dissimuler , te cacheroit-il le reste de sa foiblesse ? Ah ! le premier pas , qui coûte le plus , étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'arrêterois-je aux autres ? Non , de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme , et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois , que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui

m'y a réduite , et que , pour me garantir de ma perte , tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois , je le sais , différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvois quelque tems déguiser ma honte , et céder par degrés pour m'en imposer à moi-même : vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre , et non pas sauver ma vertu. Va , je vois trop , je sens trop où mene la première faute , et je ne cherche pas à préparer ma ruine , mais à l'éviter.

Toutefois , si tu n'es pas le dernier des hommes , si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame , s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré , puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non , je te connois bien ; tu soutiendras ma foiblesse , tu deviendras ma sauve-garde , tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien ; tu ne peux conserver l'un sans l'autre : ame généreuse , ah ! conserve-les tous deux , et du moins ,

pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! suis-je assez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'éleve à toi mes timides supplications. Et ne pense pas cependant que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, et que, pour me faire obéir, je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, et laisse-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton esclave et vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ! Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes desirs vaincus seront la source de ton bonheur, et les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du ciel même.

Je crois, j'espere qu'un cœur, qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien, ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espere encore que, s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement et des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indigna-

tion me rendroient la raison que j'ai perdue, et que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé ; je serai respectée ou guérie : voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

L E T T R E V.

A J U L I E.

P U I S S A N C E S du ciel ! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité ! Amour, vie de l'ame, viens soutenir la mienne prête à défailir ! Charme inexprimable de la vertu, force invincible de la voix de ce qu'on aime, bonheur, plaisirs, transports, que vos traits sont poignans ! Qui peut en soutenir l'atteinte ? Oh ! comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur ! Comment expier les alarmes d'une craintive amante ! Julie... non, ma Julie à genoux ! ma Julie verser des pleurs !..... celle à qui l'Univers devoit des hommages, supplier un homme

qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se déshonorer lui-même ! Si je pouvois m'indigner contre toi, je le ferois pour tes frayeurs qui nous avilissent. Juge mieux, beauté pure et céleste, de la nature de ton empire ! Eh ! si j'adore les charmes de ta personne, n'est-ce pas sur-tout pour l'empreinte de cette ame sans tache qui l'anime, et dont tous tes traits portent la divine enseigne ? Tu crains de céder à mes poursuites ? Mais quelles poursuites peut redouter celle qui couvre de respects et d'honnêteté tous les sentimens qu'elle inspire ? Est-il un homme assez vil sur la terre pour oser être téméraire avec toi ?

Permets, permets que je savoure le bonheur inattendu d'être aimé. aimé de celle. Trône du monde, combien je te vois au-dessous de moi ! Que je la relise mille fois cette lettre adorable, où ton amour et tes sentimens sont écrits en caracteres de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec transport combien, dans une ame honnête, les passions les plus vives gardent encore le saint caractere de la vertu. Quel monstre,

après l'avoir lue cette touchante lettre , pourroit abuser de ton état , et témoigner , par l'acte le plus marqué , son profond mépris pour lui-même ? Non , chere amante , prends confiance en un ami fidele qui n'est point fait pour te tromper. Bien que ma raison soit à jamais perdue , bien que le trouble de mes sens s'accroisse à chaque instant , ta personne est désormais pour moi le plus charmant , mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme et son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main sur tes chastes traits , plus que du plus vil inceste ; et tu n'es pas dans une sûreté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi.... L'amant de Julie auroit une ame abjecte ! Non , quand je cesserai d'aimer la vertu , je ne t'aimerai plus ; à ma premiere lâcheté , je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc , je t'en conjure au nom du tendre et pur amour qui nous unit ; c'est à lui de t'être garant de ma retenue et de mon respect ; c'est à lui de te répondre de

lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs ? A quel autre bonheur voudrois-je aspirer , si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte ? Nous sommes jeunes tous deux , il est vrai ; nous aimons pour la première et l'unique fois de la vie , et n'avons nulle expérience des passions : mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur ? A-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore si je m'abuse ; mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur , comme tu m'appelles dans ton désespoir , mais un homme simple et sensible , qui montre aisément ce qu'il sent , et ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot , j'abhörre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais , non , je ne sais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu , et si tout autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi , plus j'en suis pénétré , plus mes sentimens s'élevent. Quel bien , que je n'aurois pas fait pour

lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, et que tu sais si bien purifier; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. Oh quel cœur je vais posséder! Vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vauds mieux que tous ses plaisirs!

L E T T R E V I.

D E J U L I E A C L A I R E.

V E U X - T U , ma cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot? et faut-il que les morts te fassent oublier les vivans? Tes regrets sont justes, et je les partage; mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement, et m'aimoit parce que tu m'aimes; elle ne nous inspira jamais que des

principes de sagesse et d'honneur. Je sais tout cela , ma chere , et j'en conviens avec plaisir : mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous ; qu'elle nous faisoit , sans nécessité , les confidences les plus indiscrettes ; qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie , des aventures de sa jeunesse , du manège des amans ; et que , pour nous garantir des pièges des hommes , si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre , elle nous instruisoit au moins de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte , comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes , ses leçons commençoient à devenir dangereuses ; et le ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus long - tems. Souviens - toi de tout ce que tu me disois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'est-elle plus chere ? As-tu plus de raisons de la regretter ?

Reviens , ma chere ; elle n'a plus besoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton tems

en regrets superflus , comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? Comment ne crains-tu point , toi , qui connois l'état de mon cœur , d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus ? Oh qu'il s'est passé de choses depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espere en être délivrée ; mais je me vois , pour ainsi dire , à la discrétion d'autrui : c'est à toi de me rendre à moi-même : hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre bonne ; j'eusse été la première à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus , c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne ; et tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance , sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre , et ma mere me quitte moins ; mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études , et

Babi remplit alors sa place assez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma sûreté sans perdre son estime ; et c'est toi seule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends sans toi, et j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite ; il est vertueux, et n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge et au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

L E T T R E V I I.

R É P O N S E.

JE t'entends, et tu me fais trembler ; non que je croie le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne sur le présent : mais l'avenir m'épouvante ;

et, si tu ne peux te vaincre ; je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie ! Ah, cousine ! si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir ! Qu'elle va nous manquer cette femme habile, que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eût été peut-être de tomber d'abord en de plus sûres mains ; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, et pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris ; et nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive et tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes et leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art-là !

Quand je dis nous, tu m'entends ; c'est

sur-tout de toi que je parle : car , pour moi , la bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendrait lieu de raison , que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer , et que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie , prends garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raison , plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage cependant ; tout ce que la sagesse et l'honneur pourront faire , je sais que ton ame le fera ; et la mienne fera , n'en doute pas , tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge , au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois , ma chere , qu'il y a bien des filles plus simples , qui sont moins honnêtes que nous : nous le sommes parce que nous voulons l'être ; et , quoi qu'on en puisse dire , c'est le moyen de l'être plus sûrement.

Cependant sur ce que tu me marques , je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi ; car si tu crains le danger , il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile ; deux mots à ta mere , et tout est fini : mais je te comprends , tu ne veux point d'un expé-

dient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre cousine !... encore si la moindre lueur..... le baron d'Étange consentir à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune ! L'esperes-tu ?..... Qu'esperes-tu donc ? que veux-tu ?..... pauvre, pauvre cousine !..... Ne crains rien toutefois de ma part : ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raison. Pour moi, qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance ; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus ; que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, et, qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons ; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens ; et il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche

tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde : tu verras , tu verras ce que c'est qu'une duegne de dix-huit ans !

Je ne suis pas , comme tu sais , loin de toi pour mon plaisir , et le printems n'est pas si agréable en campagne que tu penses ; on y souffre à la fois le froid et le chaud ; on n'a point d'ombre à la promenade , et il faut se chauffer dans la maison. Mon pere , de son côté , ne laisse pas , au milieu de ses bâtimens , de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville : ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner , et tu m'embrasseras , j'espere , dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiete est que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures , dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe , entends-tu , cousine ? Pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir et baisser les yeux. Prendre un air grave , il t'est impossible ; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire , et que je n'en suis pas pour cela moins sensible ;

je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi ; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille , je ne l'abandonnerai de mes jours ; mais tu ne serois plus toi-même , si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre mie étoit babillarde , assez libre dans ses propos familiers , peu discrete avec de jeunes filles , et qu'elle aimoit à parler de son vieux tems. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette , bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle , c'est son bon cœur , son parfait attachement , qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mere et la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille : à peine ai-je connu ma mere ; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer : nous avons perdu ton aimable frere ; je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant , tu me restes seule ; car ma bonne mere , c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois ! J'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. De peur d'accident , j'adresse cette lettre à notre maître , afin qu'elle te parvienne plus sûrement.

L E T T R E V I I I. (1)

A J U L I E.

QUELS sont, belle Julie, les étranges caprices de l'amour ! Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, et n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, et je soupire. Ce cœur injuste ose desirer encore quand il n'a plus rien à desirer ; il me punit de ses fantaisies, et me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aie oublié les loix qui me sont imposées, ni perdu la

(1) On sent qu'il y a ici une lacune, et l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues, d'autres ont été supprimées, d'autres ont souffert des retranchemens ; mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer à l'aide de ce qui reste.

volonté de les observer : non ; mais un secret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi ; que vous , qui vous prétendiez si foible , êtes si forte à présent , et que j'ai si peu de combats à rendre contre moi-même , tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois , sans que rien ait changé que vous ! Vos langueurs ont disparu ; il n'est plus question de dégoût , ni d'abattement ; toutes les graces sont venues reprendre leurs postes ; tous vos charmes se sont ranimés ; la rose qui vient d'éclorre n'est pas plus fraîche que vous ; les saillies ont recommencé ; vous avez de l'esprit avec tout le monde ; vous folâtrez , même avec moi , comme auparavant ; et , ce qui m'irrite plus que tout le reste , vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

Dites , dites , volage , est-ce là le caractere d'une passion violente réduite à se combattre elle-même ? Et si vous aviez le moindre desir à vaincre , la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement ? Oh

que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle ! Que je regrette cette pâleur touchante , précieux gage du bonheur d'un amant ! et que je hais l'indiscrete santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos ! Oui , j'aimerois mieux vous voir malade encore que cet air content , ces yeux brillans , ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié sitôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence ? Julie , Julie , que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de tems !

Mais ce qui m'offense plus encore , c'est qu'après vous être remise à ma discrétion , vous paroissez vous en défier , et que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue ? et mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laissé plus de liberté , à peine peut-on vous voir seule : votre inséparable cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre et notre ancienne circonspection , avec cette unique différence qu'alors elle vous

étoit à charge , et qu'elle vous plaît maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage , si votre estime ne l'est pas ? et de quoi me sert l'abstinence éternelle et volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde , si celle qui l'exige ne m'en sait aucun gré ? Certes , je suis las de souffrir inutilement , et de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embellissiez impunément tandis que vous me méprisez ! Faut-il qu'incessamment mes yeux dévoient des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher ! Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance , sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux ! Non , puisque vous ne vous fiez pas à ma foi , je ne veux plus la laisser vainement engagée ; c'est une sûreté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole et de vos précautions : vous êtes trop ingrate , ou je suis trop scrupuleux ; et je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin , quoi qu'il en soit de mon sort , je sens que j'ai pris une

charge au-dessus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même ; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, et dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement, comptez sur vous, ou chassez-moi ; c'est-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si long-tems : je sais que je le dois toujours ; mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, chère et tendre Julie, croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous ; vous serez toujours respectée : mais je puis un instant manquer de raison, et l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sang froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir, j'ai vaincu deux mois ; et vous me devez le prix de deux siècles de souffrances.

L E T T R E I X.

D E J U L I E.

J'ENTENDS ; les plaisirs du vice et l'honneur de la vertu vous feroient un sort agréable. Est-ce là votre morale ? . . . Eh ! mon bon ami , vous vous laissez bien vite d'être généreux ! Ne l'étiez-vous donc que par artifice ? La singulière marque d'attachement que de vous plaindre de ma santé ! Seroit-ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire , et que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? ou bien , comptiez - vous me respecter aussi long-tems que je ferois peur , et de vous rétracter quand je deviendrois supportable ? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même , comme si vous ne deviez pas plutôt m'en remercier : puis , vous vous rétractez de l'engagement

que vous avez pris , comme d'un devoir trop à charge ; en sorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine , et de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux , et tâchez d'être d'accord avec vous , pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole : ou plutôt , quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractère. Quoi que vous puissiez dire , votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être : ingrat , vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous ! Votre lettre même vous dément par son style enjoué ; et vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent ; passons à ceux qui me regardent moi-même , et qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien , la vie égale et douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente ; et j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir , vous me trouvez à présent trop paisible ; de-là vous accusez

mes sentimens d'inconstance, et mon cœur de caprice. Ah, mon ami! ne le jugez-vous point trop sévèrement? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, et vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premières atteintes du sentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me causer. J'ai été élevée dans des maximes si sévères, que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit, ou me faisoit croire qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la passion; et j'avois une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes alarmes; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté; j'eus pris le tourment du silence pour l'emportement des desirs. Je me crus perdue aussi-tôt que j'aurois parlé; et cependant il falloit parler ou vous

perdre. Ainsi , ne pouvant plus déguiser mes sentimens , je tâchai d'exciter la générosité des vôtres ; et, me fiant plus à vous qu'à moi , je voulus , en intéressant votre honneur à ma défense , me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée ; vous n'eûtes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme ; et deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour , mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez , vous qui aimez la vertu , avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée , je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur et ma santé s'en ressentent : à peine puis-je en concevoir un plus doux ; et l'accord de l'amour et de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus ; et quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous , ce fut autant pour vous que pour moi ; car

vos yeux et vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse ; et si vous eussiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah ! mon ami , que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur et de paix qui regne au fond de la mienne ! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie ! Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence : nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité au sein des vrais plaisirs de l'amour ; nous pouvons parler de la vertu sans rougir.

E v'è il piacer con l'onestade accanto. (1)

Je ne sais quel triste pressentiment s'éleve dans mon sein , et me crie que nous jouissons du seul tems heureux que le ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence , orages , troubles , contradictions. La moindre altération à notre état présent me paroît ne pouvoir être qu'un

(1) Et le plaisir s'unit à l'honnêteté.

mal. Non , quand un lien plus doux nous uniroit à jamais , je ne sais si l'excès du bonheur n'en deviendrait pas bientôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour , et tout changement est dangereux au nôtre ; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure , mon tendre et unique ami , tâche de calmer l'ivresse des vains desirs que suivent toujours les regrets , le repentir , la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire , et tu sais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes ; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance ; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons passer à nous voir , et profitons d'un tems précieux , après lequel , peut-être , nous soupirerons un jour. Ah ! puisse notre sort , tel qu'il est , durer autant que notre vie ! L'esprit s'orne , la raison s'éclaire , l'ame se fortifie , le cœur jouit : que manque-t-il à notre bonheur ?

L E T T R E X.

A J U L I E.

QUE vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, et toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu ; et, tempérant l'une par l'autre, les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne sais quoi d'aimable et d'attrayant dans cette sagesse qui me désole ; et vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale ; et s'il falloit choisir entre votre cœur et votre possession même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendrait cette amere alternative ?

et pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir? Le tems est précieux, dites-vous, sachons en jouir tel qu'il est, et gardons-nous, par notre impatience, d'en troubler le paisible cours. Eh! qu'il passe et qu'il soit heureux! Pour profiter d'un état aimable, faut-il en négliger un meilleur, et préférer le repos à la félicité suprême? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer? Ah! si l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter tristement les jours qu'on aura vécu?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre situation présente est incontestable; je sens que nous devons être heureux, et pourtant je ne le suis pas. La sagesse a beau parler par votre bouche, la voix de la nature est la plus forte. Le moyen de lui résister quand elle s'accorde à la voix du cœur! Hors vous seule, je ne vois rien dans ce séjour terrestre qui soit digne d'occuper mon ame et mes sens: non, sans vous, la nature n'est plus rien pour moi; mais son empire est dans vos yeux, et c'est là qu'elle est invincible.

Il n'en est pas ainsi de vous , céleste Julie ; vous vous contentez de charmer nos sens , et n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il semble que des passions humaines soient au-dessous d'une ame si sublime ; et comme vous avez la beauté des anges , vous en avez la pureté. O pureté que je respecte en murmurant , que ne puis-je ou vous rabaisser , ou m'élever jusqu'à vous ! Mais non , je ramperai toujours sur la terre , et vous verrai toujours briller dans les cieux. Ah ! soyez heureuse aux dépens de mon repos ; jouissez de toutes vos vertus : périsse le vil mortel qui tentera jamais d'en souiller une ! Soyez heureuse , je tâcherai d'oublier combien je suis à plaindre , et je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui , chere amante , il me semble que mon amour est aussi parfait que son adorable objet ; tous les desirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame : je la vois si paisible , que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse , si le danger de vous offenser me retient ,

mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure ; dans le prix des biens où j'aspire , je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter ; et ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre , jugez comment j'aime : c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez ! je suis à la fois soumis et téméraire , impétueux et retenu ; je ne saurois lever les yeux sur vous , sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards , votre voix portent au cœur , avec l'amour , l'attrait touchant de l'innocence ; c'est un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes , ce n'est plus qu'en votre absence ; mes desirs , n'osant aller jusqu'à vous , s'adressent à votre image , et c'est sur elle que je me venge du respect que je suis contraint de vous porter.

Cependant je languis et me consume ; le feu coule dans mes veines , rien ne sauroit l'éteindre , ni le calmer , et je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux , je le suis , j'en conviens ; je ne me

plains point de mon sort : tel qu'il est , je n'en changerois pas avec les rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, et toutefois je me meurs : je voudrois vivre pour vous , et c'est vous qui m'ôtez la vie.

L E T T R E X I.

D E J U L I E.

MON ami , je sens que je m'attache à vous chaque jour davantage ; je ne puis plus me séparer de vous , la moindre absence m'est insupportable ; et il faut que je vous voie , ou que je vous écrive , afin de m'occuper de vous sans cesse.

Ainsi mon amour s'augmente avec le vôtre ; car je connois à présent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire , au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je sais fort bien distinguer en vous l'empire que le cœur a su prendre,

du délire d'une imagination échauffée ; et je vois cent fois plus de passion dans la contrainte où vous êtes que dans vos premiers emportemens. Je sais bien aussi que votre état, tout gênant qu'il est, n'est pas sans plaisirs. Il est doux pour un véritable amant de faire des sacrifices qui lui sont tous comptés, et dont aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui sait même si, connoissant ma sensibilité, vous n'employez pas pour me séduire une adresse mieux entendue ? Mais non, je suis injuste, et vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports ; et je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayiez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous dise, dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il sent fortement, et dont le vôtre doit vous convaincre ; c'est qu'en dépit de la fortune, des parens et de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, et que nous ne

pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, et nous avons par-tout senti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de physique.) Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs et les mêmes peines ; et comme ces aimans, dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous sentirions les mêmes choses aux deux extrémités du monde.

Défaites-vous donc de l'espoir, si vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, et de l'acheter aux dépens du mien. N'espérez pas pouvoir être heureux si j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil satisfait contempler mon ignominie et mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur mieux que vous ne le connoissez. Un amour si tendre et si vrai doit savoir commander aux desirs ; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, et ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

Je voudrais que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même? et pensez-vous qu'il pût exister pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, et un peu plus de raison pour les conduire. J'avoue que je suis la plus jeune; mais n'avez-vous jamais remarqué que si la raison d'ordinaire est plus faible et s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée? comme un frêle tournesol croît et meurt avant un chêne. Nous nous trouvons dès le premier âge chargées d'un si dangereux dépôt, que le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement; et c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses, que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je trouve que la raison vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, et laissez-vous

conduire, hélas ! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne sais, mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, et si vous partagerez, en lisant cette lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne sais si nous pourrons jamais nous accorder sur la manière de voir comme sur celle de sentir ; mais je sais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.

L E T T R E X I I.

A J U L I E.

MA Julie, que la simplicité de votre lettre est touchante ! Que j'y vois bien la sérénité d'une ame innocente, et la tendre sollicitude de l'amour ! Vos pensées s'exhalent sans art et sans peine ; elles portent au cœur une impression délicieuse que ne produit point un style apprêté. Vous donnez des raisons invincibles d'un air si simple,

qu'il y faut réfléchir pour en sentir la force ; et les sentimens élevés vous coûtent si peu , qu'on est tenté de les prendre pour des manières de penser communes. Ah ! oui sans doute , c'est à vous de régler nos destins ; ce n'est pas un droit que je vous laisse , c'est un devoir que j'exige de vous , c'est une justice que je vous demande , et votre raison me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet instant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même , et dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai , n'en doutez pas , l'engagement que je prends , quoi que vous puissiez me prescrire. Ou j'en vaudrai mieux , ou vous en serez plus heureuse ; et je vois par-tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun ; faites le vôtre , et tout est fait. Pour moi , qui ne puis ni vous oublier un instant , ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre , je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble , nous n'avons guere fait que des lectures sans ordre et presque au hasard , plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guere de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre , la bouche en prononçoit les mots , l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine , qui n'étoit pas si préoccupée , nous reprochoit notre peu de conception , et se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître ; et , quoique nous ayions quelquefois ri de ses prétentions , elle est , au fond , la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu , (ah , Julie , en fut-il jamais de mieux employé !) j'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer , par la méthode , le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie ; nous le lirons tantôt ensemble , et je me contente d'y faire ici quelques légères observations.

Si nous voulions , ma charmante amie ,

nous charger d'un étalage d'érudition, et savoir pour les autres plus que pour nous, mon système ne vaudroit rien ; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, et à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, et n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public ; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, et ils ne se soucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs(1). Pournous, qui voulons profiter de nos connoissances, nous ne les amassons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre usage ; ni pour nous en charger, mais pour nous

(1) C'est ainsi que pensoit SÉNEQUE lui-même. « Si l'on me donnoit, dit-il, la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point. » Sublime philosophie, voilà donc ton usage !

en nourrir. Peu lire , et penser beaucoup à nos lectures , ou , ce qui est la même chose , en causer beaucoup entre nous , est le moyen de les bien digérer. Je pense que , quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir , il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres ; c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête , et de se les approprier : au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne , c'est presque toujours sous une forme qui n'est pas la nôtre. Nous sommes plus riches que nous ne pensons ; mais , dit MONTAIGNE , on nous dresse à l'emprunt et à la quête : on nous apprend à nous servir du bien d'autrui plutôt que du nôtre ; ou plutôt , accumulant sans cesse , nous n'osons toucher à rien : nous sommes comme ces avares qui ne songent qu'à remplir leurs greniers , et qui , dans le sein de l'abondance , se laissent mourir de faim.

Il y a , je l'avoue , bien des gens à qui cette méthode seroit fort nuisible , et qui ont besoin de beaucoup lire et peu méditer , parce qu'ayant la tête mal faite , ils

ne rassemblent rien de si mauvais que ce qu'ils produisent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, et dont l'esprit actif fait sur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres auront pensé, vous me direz sur le même sujet ce que vous pensez vous-même ; et souvent, après la leçon, j'en sortirai plus instruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choisir ; et voici les raisons de mon choix : la grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres, et de ne pas tirer assez de leur fonds, sans songer que, de tous les sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Sitôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau ; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, et l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut

imposer. Mais les exemples du très-bon et du très-beau sont plus rares et moins connus ; il les faut aller chercher loin de nous. La vanité , mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse , nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes ; la paresse et le vice s'appuient sur cette prétendue impossibilité ; et, ce qu'on ne voit pas tous les jours , l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire ; ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir et à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne pas les imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles ; à force de les considérer, on cherche à leur devenir semblable, et l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes et des regles que nous trouvons plus surement au-dedans de nous. Laissons là toutes ces vaines disputes des philosophes sur le bonheur et sur la vertu ; employons à nous rendre bons et heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment

on doit l'être , et proposons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains systèmes à suivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action , que l'un tenoit intimement à l'autre , et qu'ils avoient tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse , et qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit , à proportion , être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat et fin. C'est ainsi qu'un peintre , à l'aspect d'un beau paysage , ou devant un beau tableau , s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment, et dont il est impossible de rendre raison ! combien de ces je ne sais quoi qui reviennent si fréquemment , et dont le goût seul décide ! Le goût est en quelque maniere le microscope du jugement ; c'est lui qui met les petits objets à sa portée ,

et ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir , et à juger du beau par inspection , comme du bon par sentiment. Non , je soutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà , ma charmante écolière , pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût et de mœurs ; voilà pourquoi , tournant toute ma méthode en exemples , je ne vous donne point d'autre définition des vertus , qu'un tableau des gens vertueux , ni d'autres regles pour bien écrire , que les livres qui sont bien écrits.

Ne soyez donc pas surprise des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures ; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles , et je vois tous les jours mieux que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues , hors l'italienne que vous savez et que vous aimez. Nous laisserons là nos élémens d'algebre et de géométrie. Nous quitterions

même la physique, si les termes qu'elle vous fournit m'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays, encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre et simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes : car ne vous laissez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute espece, en un mot, le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire et faites-les taire. Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintres ; il y a des gouvernemens sans caractere auxquels il ne faut point d'historiens, et où, sitôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les

bons historiens qui nous manquent ; mais demandez-leur pourquoi. Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires , et les bons historiens se trouveront. Enfin , ils diront que les hommes de tous les tems se ressemblent , qu'ils ont les mêmes vertus et les mêmes vices , qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai non plus ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, et l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens , et nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres , elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laissé, par égard pour votre inséparable cousine, quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laissés pour vous. Hors le PÉTRARQUE, le TASSE, le MÉTASTASE et les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poètes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres ? Ah ! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux,

et le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même ! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse et lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, et les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros. Heureux celui que le sort eût placé pour le devenir, et qui auroit Julie pour amante !

L E T T R E X I I I.

D E J U L I E.

JE vous le disois bien que nous étions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis nous, car je sais que mon ami partage mon impatience, il la partage parce que je la sens, et il la

sent encore pour lui-même : je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nous ne sommes à la campagne que d'hier au soir ; il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville , et cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie , je vous dirois que mon inquiétude est en raison composée des intervalles du tems et du lieu ; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence.

J'ai apporté votre lettre et votre plan d'études , pour méditer l'un et l'autre , et j'ai déjà relu deux fois la première : la fin m'en touche extrêmement. Je vois , mon ami , que vous sentez le véritable amour , puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes , et que vous savez encore dans la partie la plus sensible de votre cœur faire des sacrifices à la vertu. En effet , employer la voie de l'instruction pour corrompre une femme est de toutes les séductions la plus condamnable , et vouloir attendrir sa maîtresse à l'aide des romans est avoir bien peu de ressource en

soi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la philosophie à vos vues, si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper, vous m'eussiez bientôt détrompée; mais la plus dangereuse de vos séductions est de n'en point employer. Du moment que la soif d'aimer s'empara de mon cœur, et que j'y sentis naître le besoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle; car je sentoie bien que c'est de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins sujet au dégoût, et que la droiture et l'honneur ornent tous les sentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu, comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux, de l'accomplissement de celui-là, et je ne désespere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre aussi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en sont lents, difficiles, douteux; les obstacles terribles: je n'ose rien me promettre;

mais croyez que tout ce que la patience et l'amour pourront faire ne sera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mere, et préparez-vous au retour de mon pere, qui se retire enfin tout-à-fait après trente ans de service, à supporter les hauteurs d'un vieux gentilhomme brusque, mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser, et vous estimera sans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui sont près de notre maison. O mon doux ami ! je t'y conduisois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble : j'y marquois des asiles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses ; elles ajoutoient au plaisir que nous goûtions d'être ensemble ; elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais amans, et je m'étonnois de n'y avoir point remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les bosquets naturels que forme

ce lieu charmant , il en est un plus charmant que les autres , dans lequel je me plais davantage , et où , par cette raison , je destine une petite surprise à mon ami. Il ne sera pas dit qu'il aura toujours de la déférence , et moi jamais de générosité. C'est là que je veux lui faire sentir , malgré les préjugés vulgaires , combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste , de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en frais , je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'inséparable cousine.

A propos d'elle , il est décidé , si cela ne vous fâche pas trop , que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra sa caleche à ma cousine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amenera ; vous passerez la journée avec nous , et nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîner.

J'en étois ici de ma lettre , quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un

de vos livres par Gustin *, le fils du jardinier, et de mettre à ce livre une couverture de papier dans laquelle j'aurois inséré ma lettre : mais outre qu'il n'est pas sûr que vous vous avisassiez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, et je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi-bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eût trop de commentaires sur le mystere du bosquet.

* GUSTIN étoit le jardinier de Jean-Jacques à Montmorenci ; il l'est encore de la même maison que l'auteur de l'Héloïse a habitée pendant 9 ans. Je connois ce bon GUSTIN : Rousseau aimoit à causer avec lui, et le faisoit souvent manger à sa table. GUSTIN ne se doutoit pas que ce fût un grand génie que son maître ; il le croyoit seulement le meilleur des hommes : il n'en parle qu'avec des larmes d'attendrissement et de reconnoissance.
N. de G. B.

L E T T R E X I V.

A J U L I E.

Q U'AS-TU fait, ah ! qu'as-tu fait, ma Julie ? Tu voulois me récompenser et tu m'as perdu. Je suis ivre , ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés ; toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux ? Cruelle , tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes levres ; il fermente , il embrase mon sang , il me tue , et ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion , de délire et d'enchantement , jamais , jamais tu ne t'effaceras de mon ame , et tant que les charmes de Julie y seront gravés , tant que ce cœur agité me fournira des sentimens et des soupirs , tu feras le supplice et le bonheur de ma vie !

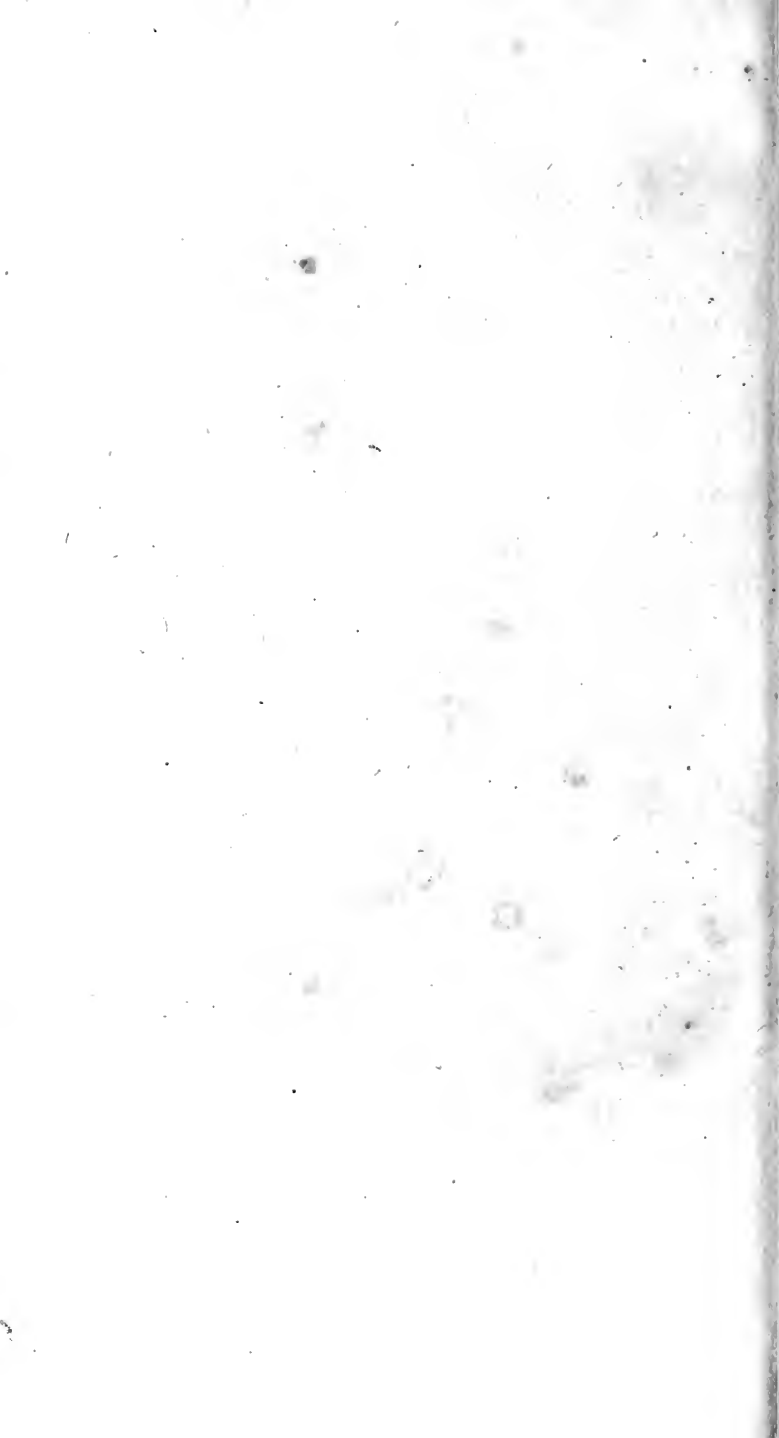
Hélas ! je jouissois d'une apparente tranquillité ; soumis à tes volontés suprêmes , je ne murmurois plus d'un sort auquel tu





J. M. Moreau le jeune in

L. F. Vignot Sculp. 1786.



daignois présider. J'avois dompté les fougueuses saillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile et mis une entrave à mon cœur ; mes desirs n'osoient plus s'échapper qu'à demi : j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet , je vole chez ta cousine ; nous nous rendons à Clarens , je t'apperçois , et mon sein palpite ; le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme transporté , et j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin , l'on dîne tranquillement ; tu me rends en secret ta lettre que je n'ose lire devant ce redoutable témoin ; le soleil commence à baisser , nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons , et ma paisible simplicité n'imaginait pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'apperçus , non sans une émotion secrete , vos signes d'intelligence , vos sourires mutuels et le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant , je vis avec surprise

ta cousine s'approcher de moi , et d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère , j'embrassai cette charmante amie , et toute aimable , toute piquante qu'elle est , je ne connus jamais mieux , que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après , quand je sentis . . . la main me tremble . . . un doux frémissement . . . ta bouche de roses . . . la bouche de Julie . . . se poser , se presser sur la mienne , et mon corps serré dans tes bras ! Non , le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos soupirs de nos levres brûlantes , et mon cœur se mouroit sous le poids de la volupté . . . quand tout-à-coup je te vis pâlir , fermer tes beaux yeux , t'appuyer sur ta cousine et tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir , et mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis

ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur!..... c'est un tourment horrible..... Non, garde tes baisers, je ne les saurois supporter.... ils sont trop âcres*, trop pénétrants, ils percent, ils brûlent jusqu'à la moëlle.... ils me rendroient furieux. Un seul, un seul m'a jeté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, et ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante et sévère; mais je te sens et te touche sans cesse unie à mon sein comme tu fus un instant. O Julie! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, et je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.

* Ceux qui ont senti la fièvre et la soif de l'amour trouvent cette épithète aussi juste qu'énergique. *N. de l'Edit.*

L E T T R E X V.

D E J U L I E.

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque tems, et c'est ici la première épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très-fortes : il faut bien, et vous le savez trop, que j'en aie pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a long-tems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous pussiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la pointe de la Dent-de-Jamant (1), et dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, et

(1) Haute montagne du pays de Vaud.

vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires ; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je sais que vous y avez peu de fortune et que vous ne faites que la déranger ici , où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, et je vous envoie un léger à compte dans celle que renferme cette boîte , qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au-devant des difficultés ; je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends non-seulement de retourner sans mon ordre , mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi , simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur le champ pour une affaire imprévue , et me donner , si vous voulez , quelques avis sur mes lectures jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement et sans aucune apparence de mystere. Adieu , mon ami , n'oubliez pas que vous emportez le cœur et le repos de Julie.

L E T T R E X V I.

R É P O N S E.

JE relis votre terrible lettre, et je frissonne à chaque ligne. J'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois ; j'obéirai. Mais vous ne savez pas, non, barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah ! vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible ! c'est un raffinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, et je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boîte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'est trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté ; si je vous ai laissée maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissée l'arbitre de mon honneur. C'est un dépôt sacré, (l'unique, hélas ! qui me reste) dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne sera chargé que moi seul.

L E T T R E X V I I.

R É P L I Q U E.

VOTRE lettre me fait pitié ; c'est la seule chose sans esprit que vous ayiez jamais écrite.

J'offense donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie ? J'offense donc ton honneur, ingrat ! qui m'as vue prête à t'abandonner le mien ? Où est-il donc cet honneur que j'offense ? dis-le moi, cœur rampant, ame sans délicatesse ? Ah ! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas ! Quoi ! ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens ! et celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé de mes dons ! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui accepte ? Mais on méprise un homme qui reçoit d'un autre : on méprise celui dont les besoins passent la fortune. Et qui

le méprise? Des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richesse , et pesent les vertus au poids de l'or. Est-ce dans ces basses maximes qu'un homme de bien met son honneur? et le préjugé même de la raison n'est-il pas en faveur du plus pauvre?

Sans doute , il est des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre , et qu'un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir : or , sûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci , il s'en glorifie (1). Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achete le cœur et les soins , si ce n'est la femme qui les paie ; mais entre deux cœurs unis , la communauté des biens est une justice et un devoir ; et , si je me trouve encore en arriere de ce qui me reste de plus qu'à vous , j'accepte sans scrupule ce que

(1) Elle a raison. Sur le motif secret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'est grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

je réserve , et je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! si les dons de l'amour sont à charge , quel cœur jamais peut être reconnoissant ?

Supposeriez-vous que je refuse à mes besoins ce que je destine à pourvoir aux vôtres ? Je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique : c'est que la bourse que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la première fois , et qu'il ne tiendrait qu'à moi de la doubler encore. Mon pere me donne pour mon entretien une pension , modique à la vérité , mais à laquelle je n'ai jamais besoin de toucher , tant ma mere est attentive à pourvoir à tout , sans compter que ma broderie et ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une et de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis long-tems négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison de plus d'en disposer comme je fais : il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause , et que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'essentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela est, je n'ai plus rien à dire, et je conviens avec vous qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, incontestablement et sans vaine subtilité; car vous savez que je hais les sophismes: alors vous pouvez me rendre la bourse, je la reprends sans me plaindre, et il n'en sera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux, ni le faux point d'honneur, si vous me renvoyez encore une fois la boîte sans justification, ou que votre justification soit mauvaise, il faudra ne nous plus voir. Adieu; pensez-y.

L E T T R E X V I I I.

A J U L I E.

J'AI reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Êtes-vous contente de vos tyrannies? et vous ai-je assez obéi?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine sais -je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous séparoit mon corps de mon ame , et me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois : vain projet ! Je n'ai rien vu que vous , et ne puis vous peindre que Julie. Les puissantes émotions que je viens d'éprouver coup sur coup m'ont jeté dans des distractions continuelles ; je me sentoís toujours où je n'étois point : à peine avois-je assez de présence d'esprit pour suivre et demander mon chemin , et je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevai.

C'est ainsi que j'ai trouvé le secret d'é luder votre rigueur , et de vous voir sans vous désobéir. Oui , cruelle ; quoi que vous ayiez su faire , vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même : tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur vos yeux , sur vos levres , sur votre sein , sur tous vos charmes ; il pénètre partout comme une vapeur subtile , et je suis

plus heureux en dépit de vous , que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques personnes à voir , quelques affaires à traiter ; voilà ce qui me déssole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude où je puis m'occuper de vous , et me transporter aux lieux où vous êtes ; la vie active qui me rappelle à moi tout entier m'est seule insupportable. Je vais faire mal et vite , pour être promptement libre , et pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir et vivre seul au monde , quand on n'y peut vivre avec vous.

L E T T R E X I X.

A J U L I E.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai passés ont suffi , et au-delà , pour mes affaires ; si toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur

n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, et ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma première lettre ; elle fut écrite et mise à la poste en arrivant ; l'adresse en est fidèlement copiée sur celle que vous m'envoyâtes : je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, et si vous aviez fait exactement réponse, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, et il n'y a nulle cause possible et funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie ! que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde ! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, et des millions d'être misérable (1). Julie !

(1) On me dira que c'est le devoir d'un éditeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les éditeurs qui font cas de cette correction ; oui bien pour les livres dont on peut corriger le style sans le refondre et le gâter ; oui bien quand on est assez sûr de sa plume pour ne pas substituer ses propres

m'auriez-vous oublié ? Ah ! c'est la plus affreuse de mes craintes ! Je puis préparer ma constance aux autres malheurs ; mais toutes les forces de mon ame défontent au seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes alarmes et ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous ; et comme si je n'en avois pas assez pour m'abattre , je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit, l'agitation du voyage donnoient le change à mes ennuis ; ils se raniment dans la tranquille solitude. Hélas ! je combattois ; un fer mortel a percé mon sein , et la douleur ne s'est fait sentir que long-tems après la blessure.

Cent fois , en lisant des romans , j'ai ri des froides plaintes des amans sur l'absence. Ah ! je ne savois pas alors à quel

fautes à celles de l'auteur. Et avec tout cela, qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse comme un académicien ?

point la vôtre un jour me seroit insupportable ! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions ; combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? je ne sais quelle idée consolante et douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils servent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point sentir ; ils sont les garans de leur dédommagement, et je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus ; il est juste que vous sachiez si je suis constant, patient, docile, digne en un mot des biens que vous me réservez. Dieux ! si c'étoit là votre idée, je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

L E T T R E X X.

D E J U L I E.

JE reçois à la fois vos deux lettres , et je vois , par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre , que quand l'imagination prend les devans , la raison ne se hâte pas comme elle , et souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous , en arrivant à Sion , qu'un courrier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre , que cette lettre me seroit remise en arrivant ici , et que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse ? Il n'en va pas ainsi , mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à la fois , parce que le courrier , qui ne passe qu'une fois la semaine (1) , n'est parti qu'avec la seconde. Il faut un certain tems pour distribuer les lettres ; il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienne en secret , et le

(1) Il passe à présent deux fois.

courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi , tout bien calculé , il nous faut huit jours , quand celui du courrier est bien choisi , pour recevoir réponse l'un de l'autre ; ce que je vous explique , afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune et ma négligence , vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut assurer notre correspondance , et prévenir vos perplexités. Je vous laisse à décider de quel côté sont les plus tendres soins.

Ne parlons plus de peines , mon bon ami ; ah ! respectez et partagez plutôt le plaisir que j'éprouve , après huit mois d'absence , de revoir le meilleur des peres ! Il arriva jeudi au soir ; et je n'ai songé qu'à lui (1) depuis cet heureux moment. O toi ! que j'aime le mieux au monde , après les auteurs de mes jours , pourquoi tes lettres , tes querelles , viennent-elles contrister mon ame , et troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie ? Tu voudrais que mon cœur

(1) L'article qui précède prouve qu'elle ment.

s'occupât de toi sans cesse ; mais dis-moi , le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang , et que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un pere ? Non , mon digne ami , n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un si doux sentiment. Toi , dont l'ame est si tendre et si sensible , ne conçois-tu point quel charme c'est de sentir dans ces purs et sacrés embrassemens le sein d'un pere palpitier d'aise contre celui de sa fille ? Ah ! crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment se partager , et rien dérober à la nature ?

Sol che son figlia io mi rammento adesso. (1)

Ne pensez pas pourtant que je vous oublie : oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé ? Non , les impressions plus vives , qu'on suit quelques instans , n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'est point sans chagrin que je vous ai vu partir , ce

(1) Tout ce dont je me souviens en ce moment , c'est que je suis sa fille.

n'est point sans plaisir que je vous verrois de retour. Mais..... prenez patience ainsi que moi, puisqu'il le faut, sans en demander davantage. Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il sera possible ; et pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence , n'est pas celui qui en souffre le plus.

L E T T R E X X I.

A J U L I E.

QUE j'ai souffert en la recevant , cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le courrier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun ; on me dit qu'il y a une lettre, je tressaille ; je la demande agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée ! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caracteres. O circonspection d'un amour craintif ! je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni

l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi ; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour ; je la parcours , je la dévore ; et à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere , que je fonds en larmes ; on me regarde , j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs ; là je partage ton attendrissement ; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine , et la voix de la nature me rappelant au mien , je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre , incomparable fille , dans mon vain et triste savoir ? Ah ! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon , d'honnête dans une ame humaine , et sur-tout ce divin accord de la vertu , de l'amour et de la nature , qui ne se trouva jamais qu'en vous ! Non , il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur , qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est

propre ; et , pour savoir moi-même régler le mien , comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés , je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien , daignez le remarquer ! Je ne parle point du rang et de la fortune ; l'honneur et l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez et qui vous adorent ; les soins d'une tendre mere , d'un pere dont vous êtes l'unique espoir ; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous ; toute une famille dont vous faites l'ornement ; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître , tout occupe et partage votre sensibilité ; et ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang et de l'amitié. Mais moi , Julie , hélas ! errant , sans famille et presque sans patrie , je n'ai que vous sur la terre , l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise si , bien que votre ame soit la plus sensible , la mienne sait le mieux aimer ,

et si , vous cédant en tant de choses , j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscrettes plaintes. Non , je respecterai vos plaisirs , et pour eux-mêmes qui sont si purs , et pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle ; je les partagerai de loin , et ne pouvant être heureux de ma propre félicité , je le serai de de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous , je les respecte ; et que me serviroit de les connoître , si quand je devrois les désapprouver , il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent ? M'en coûtera-t-il plus de garder le silence qu'il ne m'en coûta de vous quitter ? Souvenez-vous toujours, ô Julie ! que votre ame a deux corps à gouverner , et que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidele :

Nodo più forte

Fabricato da noi , non dalla sorte. (1)

(1) Le plus fort des nœuds , notre ouvrage , et non celui du sort.

Je me tais donc , et jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil , je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais , tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes , et qu'il ne lui manque pour être admiré que des spectateurs qui le sachent voir. * Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme , il faudroit peindre un peuple aimable et galant : mais toi , ma Julie , ah ! je le sais bien , le tableau d'un peuple heureux et simple est celui qu'il faut à ton cœur.

* Jamais on n'a tant voyagé en Suisse , que depuis Rousseau. *N. de l'Édit.*

L E T T R E X X I I.

D E J U L I E.

ENFIN le premier pas est franchi, et il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été surpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la musique et dans le dessin (1) ; et au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (2), au blason près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquierent pas sans maître ; il a fallu nommer le mien, et je l'ai fait avec une énumération pompeuse de toutes les sciences qu'il vouloit bien m'enseigner, hors une. Il s'est rappelé de

(1) Voilà, ce me semble, un sage de vingt ans qui sait prodigieusement de choses ! Il est vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus si savant.

(2) Cela se rapporte à une lettre à la mere, écrite sur un ton équivoque, et qui a été supprimée.

vous avoir vu plusieurs fois à son précédent voyage, et il n'a pas paru qu'il eût conservé de vous une impression désavantageuse.

Ensuite il s'est informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre ; de votre naissance, on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot honnête est fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme, et a excité des soupçons que l'éclaircissement a confirmés. Dès qu'il a su que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere, prenant la parole, a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même proposable, et qu'au contraire, vous aviez rejeté constamment tous les moindres présens qu'elle avoit tâché de vous faire en choses qui ne se refusent pas ; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la sienne ; et le moyen de supporter l'idée d'être redevable à un roturier ? Il a donc été décidé qu'on vous offrirait un paiement, au défaut duquel, malgré votre mérite, dont on convient, vous seriez remercié de vos soins. Voilà, mon ami, le résumé d'une conversation qui a été tenue sur le compte de

mon très-honoré maître, et durant laquelle son humble écolière n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laisser le tems d'y réfléchir. Aussi-tôt que vous aurez pris votre résolution, ne manquez pas de m'en instruire ; car cet article est de votre compétence, et mes droits ne vont pas jusques-là.

J'apprends avec peine vos courses dans les montagnes ; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diversion, et que le détail de ce que vous aurez vu ne me soit fort agréable à moi-même : mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guere en état de supporter. D'ailleurs, la saison est fort avancée ; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige, et je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, et que nous soyons plus à portée

d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes , et soyez discret sans être mystérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre ; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent , et plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu , mon ami ; je ne puis m'entretenir plus long-tems avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout : mon pere a amené un étranger respectable , son ancien ami , et qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez si nous nous sommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain , et nous nous hâtons de lui procurer , pour le jour qui nous reste , tous les amusemens qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu derechef.

L E T T R E X X I I I.

A J U L I E.

A PEINE ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'observation : mais outre que la neige me chasse , j'ai voulu revenir au - devant du courrier qui m'apporte , j'espere , une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive , je commence par vous écrire celle-ci , après laquelle j'en écrirai , s'il est nécessaire , une seconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage et de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver votre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un et l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon ame : il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti , triste de mes peines , et consolé de votre joie ; ce qui me tenoit dans

un certain état de langueur , qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissois lentement et à pied dans des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide , et dans lequel , durant toute la route , j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver , et j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu : tantôt d'immenses rochers pendoient en ruines au-dessus de ma tête ; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard ; tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu ; quelquefois , en sortant d'un gouffre , une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montroit par-tout la main des hommes , où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces ; des vignes dans des terres

éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étrangers si bizarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver ; elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formoit l'accord, inconnu par-tout ailleurs, des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil et des ombres, et tous les accidens de lumière qui en résultoient le matin et le soir ; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessent d'attirer mon admiration, et qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre : car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout

à la fois , et bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voient qu'obliquement , en fuyant , et dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai , durant la première journée , aux agrémens de cette variété le calme que je sentoais renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles , et je méprisois la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit et augmenté le lendemain , je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes les moins élevées , et , parcourant ensuite leurs inégalités , sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée : après m'être promené dans les nuages , j'atteignois un séjour plus serein , d'où l'on voit dans la saison le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi ; image trop vaine de l'ame du sage , dont l'exemple n'exista jamais , ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème.

Ce fut là que je démêlai sensiblement , dans la pureté de l'air où je me trouvois , la véritable cause du changement de mon humeur , et du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si long-tems. En effet , c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes , quoiqu'ils ne l'observent pas tous , que sur les hautes montagnes , où l'air est pur et subtil , on se sent plus de facilité dans la respiration , plus de légèreté dans le corps , plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardens , les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractere grand et sublime , proportionné aux objets qui nous frappent , je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentimens bas et terrestres , et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées , l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie , paisible sans indolence. , content d'être et de penser : tous les desirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe

aiguë qui les rend douloureux ; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce , et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente , aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé , et je suis surpris que des bains de l'air salubre et bien-faisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

Qui non palazzi , non teatro o loggia ,
 Ma 'n lor vece un' abete , un faggio , un pino ,
 Tra l'erba verde e'l bel monte vicino ,
 Levan di terra al ciel nostr' intelletto. (1)

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire , et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété , la

(1) Ici l'on ne voit ni palais , ni pavillons , ni pompeux théâtres : à leur place un chêne , un hêtre , un pin qui s'élance du sein de l'herbe verte au sommet voisin d'une riante colline , enlèvent notre ame de la terre au ciel. PÉTRARQUE.

grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étrangers, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paroissant moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin, ce spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le tems de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, et de cette paisible tran-

quillité qui les rend heureux par l'exemption des peines , plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre , et qu'on ne peut guere imaginer , c'est leur humanité désintéressée , et leur zele hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante , moi qui n'étois connu de personne , et qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau , chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison , que j'étois embarrassé du choix , et celui qui obtenoit la préférence en paroisoit si content , que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand , après en avoir usé chez mon hôte à-peu-près comme au cabaret , il refusa le lendemain mon argent , s'offensant même de ma proposition ; et il en a par-tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité , communément assez tiede , qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet , que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un

patagon (1). En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant l'argent est fort rare dans le Haut-Valais; mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise: car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces deux usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers; et j'avois peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée,

(1) Écu du pays.

me dit-il , les étrangers qui passent sont des marchands , et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit , et nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici , où nulle affaire n'appelle les étrangers , nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment , et nous les recevons avec amitié.

Au reste , ajouta-t-il en souriant , cette hospitalité n'est pas coûteuse , et peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah ! je le crois , lui répondis-je : que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre , non pour gagner , ni pour briller ? Hommes heureux et dignes de l'être , j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous !

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil , c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux , ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été , et il ne

tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul : ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers , comme pour les avertir de la présence d'un maître , dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien , ils supposoient que je voulois vivre à leur manière ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne , sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent , après avoir su que j'étois Suisse , fut de me dire que nous étions freres , et que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi : puis ils ne s'embarrasserent plus de ce que je faisois , n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres , ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entr'eux avec la même simplicité ; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs peres ; les domestiques s'asseient à table avec leurs maîtres ; la même liberté regne dans les maisons et dans la république ; et la famille est l'image de l'état.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois

pas de la liberté , étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y'étois une fois , il y falloit rester une partie de la journée , et boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme , et un Suisse , n'aimât pas à boire ? En effet , j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose , et que je ne hais point à m'en égayer , pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux * sont sobres , et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux et ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter , et prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guere possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans , des vins aussi violens que ceux du pays , et à des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage , et à fâcher de si bonnes

* Rousseau n'a jamais dit que les gens sobres fussent faux. *N. de l'Edit.*

gens ? Je m'enivrais donc par reconnoissance , et ne pouvant payer mon écot de ma bourse , je le payois de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênoit guere moins , c'étoit de voir , même chez des magistrats , la femme et les filles de la maison , debout derriere ma chaise , servir à table comme des domestiques. La galanterie Françoisise se seroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité , qu'avec la figure des Valaisanes , des servantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire , elles sont jolies puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

Pour moi , qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie , je recevois leur service en silence , avec autant de gravité que *DOM QUICHOTTE* chez la duchesse. J'opposois quelquefois en souriant les grandes barbes et l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides , qu'un mot faisoit rougir , et ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de

l'énorme ampleur de leur gorge , qui n'a dans sa blancheur éblouissante qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer ; modele unique et voilé , dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre , à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mysteres que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous ; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance , il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices , par lesquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide et téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet ; il erre sous la chenille et la gaze , et fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude ,
 Parte altrui ne ricopre invida vesta ;
 Invida, ma s'agli occhi il varco chiude ,
 L'amoroso pensier già non arresta. (1)

(1) On entrevoit la moitié d'une gorge d'albâtre ; l'autre. un vêtement jaloux le dérobe aux

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes , c'est d'avoir des corps de robe si élevés par derrière , qu'elles en paroissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coiffures noires et le reste de leur ajustement , qui ne manque au surplus ni de simplicité , ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane ; et j'espere qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus et si dignes d'être admirés , que faisiez-vous cependant , ma Julie ? Étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ! ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même ? et comment pourrois-je être un moment seul , moi , qui ne suis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune , selon l'état de mon ame. Quand je suis triste , elle

regards : vain obstacle ; s'il ferme le passage aux yeux , l'amoureux desir le pénètre et jouit.

T A S S E.

se réfugie auprès de la vôtre , et cherche des consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir , je n'en saurois jouir seul ; et , pour le partager avec vous , je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course , où , la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même , je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisais point un pas que nous ne le fissions ensemble ; je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre ; tous les gazons vous servoient de siège. Tantôt assis à vos côtés , je vous aidais à parcourir des yeux les objets ; tantôt à vos genoux , j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile ? je vous le voyois franchir avec la légèreté du faon qui bondit après sa mère. Falloit-il traverser un torrent ? j'osois presser dans mes bras une si douce charge ; je passois le torrent lentement , avec délices , et voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans

ce séjour paisible ; et les touchans attraits de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les mœurs simples des habitans, et leur sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe, et ses innocentes graces, et tout ce qui fraploit agréablement mes yeux et mon cœur, leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie ! disois-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur, et non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule, et devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dus ! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureroient sans cesse ! Une longue et douce ivresse nous laisseroit ignorer le cours des ans ; et quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penser et de sentir ensemble feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentimens honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide

immense ; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, et à son exemple, tous les devoirs de l'humanité ; sans cesse nous nous unirions pour bien faire, et nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre, et courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimères ; mon bonheur fuit avec elles : que vais-je être en réalité ?

L E T T R E X X I V.

A J U L I E.

JE réponds sur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, et n'ai, Dieu merci, nul besoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

Je distingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, et celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le

second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénètre point dans l'ame , et n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable , au contraire , en forme l'essence , parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure , qui seul peut rendre heureux un être pensant. Appliquons , ma Julie , ces principes à votre question ; elle sera bientôt résolue.

Que je m'érige en maître de philosophie , et prenne , comme ce fou de la fable , de l'argent pour enseigner la sagesse , cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde , et j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi : cependant , comme aucun homme ne peut tirer sa subsistance absolument de lui-même , et qu'on ne sauroit l'en tirer de plus près que par son travail , nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés ; nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion insensée ; vous ne m'en estimerez pas moins , et je n'en serai pas plus à plaindre , quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire : laissons la multitude, et regardons en nous-mêmes. Que serai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le salaire des leçons que je vous aurai données, et lui vendant une partie de mon tems, c'est-à-dire, de ma personne? Un mercenaire, un homme à ses gages, une espece de valet ; et il aura de ma part, pour garant de sa confiance, et pour sûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ses gens.

Or, quel bien plus précieux peut avoir un pere que sa fille unique, fût-ce même une autre que Julie? Que fera donc celui qui lui vend ses services? Fera-t-il taire ses sentimens pour elle? Ah! tu sais si cela se peut! Ou bien, se livrant sans scrupule au penchant de son cœur, offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (1), un traître,

(1) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en se laissant payer en reconnoissance ce qu'il

un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espère que celle à qui je parle sait m'entendre ; ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne , et le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'HÉLOÏSE et d'ABÉLARD tomberent entre vos mains , vous savez ce que je vous dis de cette lecture et de la conduite du théologien. J'ai toujours plaint HÉLOÏSE ; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais ABÉLARD ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort , et connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé , faudra-t-il que je l'imite ? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle

refuse de recevoir en argent , il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire , il corrompt ; au lieu de nourrir , il empoisonne ; il se fait remercier par une mere abusée d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincèrement la vertu : mais sa passion l'égaré ; et si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas , avec ses beaux discours , il ne seroit qu'un scélérat. Les deux amans sont à plaindre ; la mere seule est inexcusable.

sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle, et perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, et qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime, et l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi, bientôt ils se mépriseront mutuellement ; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce ; ils auront perdu l'honneur, et n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur première liberté, et dont aucun droit ne proscriit l'engagement réciproque. Les loix les plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine

que le prix même de leur amour ; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais ; et s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes, il en est puni , sans doute , par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raisons , sage et vertueuse Julie ; elles ne sont qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie et de vivacité dans une de vos lettres : mais c'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus , et que , malgré la répugnance que le préjugé m'a laissée , j'acceptai vos dons en silence ; ne trouvant point en effet , dans le véritable honneur , de solide raison pour les refuser : mais ici le devoir , la raison , l'amour même , tout parle d'un ton que je ne puis méconnoître. S'il faut choisir entre l'honneur et vous , mon cœur est prêt à vous perdre. Il vous aime trop , ô Julie ! pour vous conserver à ce prix.

L E T T R E X X V.

D E J U L I E.

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami ; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien, quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derrière un rempart. Eh ! comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à sa maîtresse ? L'amour, si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienséance ? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, et cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop, peut-être, sur un sujet qu'il ne falloit point relever ; je suis d'ailleurs trop occupée de votre seconde lettre, pour répondre en détail à la première. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre

fois , et bornons-nous maintenant à nos affaires ; nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne , ce ne sera pas , croyez-moi , dans les occasions qui demandent du courage et des sacrifices. (1)

Le premier mouvement aux attaques vives est de résister ; et nous vaincrons , je l'espere , tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'est au milieu du sommeil , c'est dans le sein d'un doux repos qu'il faut se défier des surprises ; mais c'est sur-tout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable ; et l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée. Voilà , mon ami , la dure espede de combat que nous aurons désormais à soutenir : ce ne sont point des actions héroïques que le devoir nous demande , mais une résistance plus héroïque encore à des peines sans relâche.

(1) On verra bientôt que la prédiction ne sauroit plus mal quadrer avec l'événement.

Je l'avois trop prévu ; le tems du bonheur est passé comme un éclair ; celui des disgrâces commence sans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme et me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; sans sujet bien précis de pleurer , des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'espérance , et la vois flétrir tous les jours. Que sert, hélas ! d'arroser le feuillage quand l'arbre est coupé par le pied ?

Je le sens, mon ami, le poids de l'absence m'accable : je ne puis vivre sans toi , je le sens ; c'est ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitons ensemble , et ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe , et tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux : ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah ! si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare , combien tu préférerois ton état au mien !

Encore si j'osois gémir, si j'osois parler de mes peines, je me sentirois soulagée des maux dont je pourrois me plaindre. Mais, hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut sourire quand je me meurs.

Sentirsi, oh Dei, morir ;
E non poter mai dir :
Morir mi sento ! (1)

Le pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal, et que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeler.

Dis - moi, mon ami, mon doux ami ! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, et combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille choses ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans

(1) O dieux ! se sentir mourir, et n'oser dire :
je me sens mourir !

l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami ; je quitte la plume : mais croyez que je ne vous quitte pas.

B I L L E T.

J'ÉCRIS, par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adresse ordinaire, pour vous donner avis que j'ai choisi mon asyle à Meillerie sur la rive opposée, afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ose approcher.

L E T T R E X X V I.

A J U L I E.

QUE mon état est changé dans peu de jours ! Que d'amertumes se mêlent à la douceur de me rapprocher de vous ! que de tristes réflexions m'assiégent ! que de traverses mes craintes me font prévoir ! O Julie ! que c'est un fatal présent du ciel

qu'une ame sensible ! Celui qui l'a reçue doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. Vil jouet de l'air et des saisons , le soleil ou les brouillards , l'air couvert ou serein régleront sa destinée , et il sera content , ou triste , au gré des vents. Victime des préjugés , il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose , et d'en juger par ce qui est véritable , plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffiroit pour faire sa propre misere , en se livrant indiscretement aux attraits divins de l'honnête et du beau , tandis que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur et sa raison seront incessamment en guerre , et des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle où me plonge le sort qui m'accable , et mes sentimens qui m'élèvent , et ton pere qui me méprise , et toi , qui fais le charme et le tourment de

ma vie. Sans toi , beauté fatale ! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame , et de bassesse dans ma fortune ; j'aurois vécu tranquille et serois mort content , sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre. Mais t'avoir vue et ne pouvoir te posséder , t'adorer et n'être qu'un homme , être aimé et ne pouvoir être heureux , habiter les mêmes lieux et ne pouvoir vivre ensemble , ô Julie à qui je ne puis renoncer ! ô destinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi , sans pouvoir jamais surmonter mes desirs , ni mon impuissance !

Quel effet bizarre et inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous , je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste et horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame , et je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte , et environne mon habitation , que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens , ma Julie ,

s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour, ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent, je ne saurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élançe sur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, et trouve par-tout dans les objets la même horreur qui regne au-dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune et flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (1) et la froide bise entassent la neige et les glaces, et toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire une petite esplanade, d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez : jugez avec quelle avidité mes yeux se portèrent vers se séjour chéri. Le premier jour je fis mille efforts pour y discerner votre demeure ; mais l'extrême éloignement les rendit vains, et je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez

(1) Vent du nord-est.

le curé emprunter un télescope, avec lequel je vis, ou crus voir votre maison ; et, depuis ce tems, je passe les jours entiers dans cet asyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison, je m'y rends dès le matin, et n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles et quelques bois secs que j'allume servent, avec mes courses, à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage, que j'y porte même de l'encre et du papier ; et j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est de-là qu'à travers les airs et les murs, il ose en secret pénétrer jusque dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore ; tes regards tendres raniment son cœur mourant ; il entend le son de ta douce voix ; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égaré dans ses desirs ! Bientôt forcé de rentrer en moi-même,

je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie ; je suis de loin les diverses occupations de ta journée , et je me les représente dans les tems et les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable , et mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant , me dis-je au matin , elle sort d'un paisible sommeil , son teint a la fraîcheur de la rose , son ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être , un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mere ; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours ; elle les soulage dans le détail des soins de la maison ; elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent , elle lui fait peut-être une exhortation secrete ; elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems , elle s'occupe sans ennui des travaux de son sexe ; elle orne son ame de connoissances utiles ; elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts , et ceux de la danse à sa légéreté naturelle. Tantôt je vois

une élégante et simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin ; ici je la vois consulter un pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente ; là , secourir ou consoler la triste veuve et l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés et modestes ; tantôt , en riant avec ses compagnes , elle ramene une jeunesse folâtre au ton de la sagesse et des bonnes mœurs. Quelques momens , ah , pardonne ! j'ose te voir même t'occuper de moi , je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres ; je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces ; je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! et nous ne serions pas unis ? et nos jours ne couleroit pas ensemble ? et nous pourrions être séparés pour toujours ? Non , que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit ! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur ; la rage me fait courir de caverne en caverne ; des gémissemens et des cris m'échappent malgré moi ; je rugis

comme une lionne irritée ; je suis capable de tout , hors de renoncer à toi ; et il n'y a rien , non , rien que je ne fasse pour te posséder , ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre , et je n'attendois qu'une occasion sûre pour vous l'envoyer , quand j'ai reçu de Sion la dernière que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction , je l'avoue , est plus patiente ; la mienne est plus emportée : mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent ; et il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je , des pertes ? Eh ! qui les pourroit supporter ? Non , connoissez-le enfin , ma Julie , un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la première loi qu'il faut écouter ; c'est le premier soin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois , j'en gémis , tu t'égares dans tes vains projets ; tu veux forcer des barrières insurmontables ,

et négliges les seuls moyens possibles : l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison , et ta vertu n'est plus qu'un délire.

Ah ! si tu pouvois rester toujours jeune et brillante comme à présent , je ne demanderois au ciel que de te savoir éternellement heureuse , te voir tous les ans de ma vie une fois , une seule fois , et passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asyle , à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête ; il vole , et le tems fuit ; l'occasion s'échappe , ta beauté , ta beauté même aura son terme ; elle doit décliner et périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie ; et moi cependant , je gémis , je souffre , ma jeunesse s'use dans les larmes , et se flétrit dans la douleur. Pense , pense , Julie , que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir : pense qu'elles ne reviendront jamais ; qu'il en sera de même de celles qui nous restent , si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne serons plus ; tu regardes un avenir éloigné , et tu ne vois

pas que nous nous consumons sans cesse, et que nos ames, accablées d'amour et de peines, se fondent et coulent comme l'eau. Reviens, il en est tems encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse là tes projets, et sois heureuse. Viens, ô mon ame ! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du ciel, guide de notre fuite et témoin de nos sermens, jurer de vivre et mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux et pauvres ; ah ! quel trésor nous aurons acquis ! mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entière un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste ; le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide ? Ah ! tendre et chere amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur ?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie ! vous connoissez l'antique usage du

rocher de Leucate , dernier refuge de tant d'amans malheureux : ce lieu - ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée , l'eau est profonde , et je suis au désespoir.

L E T T R E X X V I I.

D E C L A I R E.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs et les miens sont au comble. L'aimable Julie est à l'extrémité , et n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé : la première conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere , y porta de nouvelles attaques ; d'autres chagrins plus récents ont accru ses agitations , et votre dernière lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue , qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats , elle tomba hier dans l'accès d'une fièvre ardente , qui n'a fait qu'augmenter sans cesse , et lui a enfin donné le transport.

Dans cet état , elle vous nomme à chaque instant , et parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son pere autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas de retour , et je vois que le danger de sa fille effaçant pour le moment toute autre considération , elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il est à vos ordres , servez-vous-en pour votre retour , et sur-tout ne perdez pas un moment , si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

L E T T R E X X V I I I.

D E J U L I E A C L A I R E.

Q U E ton absence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! quelle convalescence ! une passion , plus terrible que la fièvre et le transport , m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours , peut-être ne me reverras-tu jamais. Oh si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer ! et de quel ton ! m'enfuir ! le suivre ! m'enlever ! le malheureux ! De qui me plains-je ? mon cœur , mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui Grand Dieu ! que seroit - ce , s'il savoit tout ? il en deviendrait furieux , je serois entraînée , il faudroit partir Je frémis

Enfin mon pere m'a donc vendue ? il fait de sa fille une marchandise , une esclave , il s'acquitte à mes dépens ! il paie sa vie de la mienne ! car je le sens bien ,

je n'y survivrai jamais. Pere barbare et dénaturé ! mérite-t-il. Quoi ! mériter ? c'est le meilleur des peres ; il veut unir sa fille à son ami , voilà son crime. Mais ma mere , ma tendre mere ! quel mal m'a-t-elle fait ? Ah , beaucoup ! elle m'a trop aimée , elle m'a perdue.

Claire , que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne sais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives. avant que tu sois de retour. qui sait. fugitive , errante , déshonorée. c'en est fait , c'en est fait , la crise est venue. Un jour , une heure , un moment , peut-être. qui est-ce qui sait éviter son sort ? Oh ! dans quelque lieu que je vive et que je meure , en quelque asyle obscur que je traîne ma honte et mon désespoir , Claire , souviens-toi de ton amie. Hélas ! la misere et l'opprobre changent les cœurs. Ah ! si jamais le mien t'oublie , il aura beaucoup changé !

L E T T R E X X I X.

D E J U L I E A C L A I R E.

RESTE, ah ! reste, ne reviens jamais : tu viendrais trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrais-je ta vue ?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon ange tutélaire ? tu m'as abandonnée, et j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire, ou si pressé ? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence ! ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, et une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable ? je ne puis ni parler, ni me taire. Que sert le silence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets ? Si je ne

verse mon cœur dans le tien , il faudra que j'étouffe. Et toi , ne te reproches-tu rien , facile et trop confiante amie ? Ah ! que ne me trahissois-tu ? C'est ta fidélité , ton aveugle amitié , c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inspira de le rappeler , ce cruel qui fait mon opprobre ? Ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse ? Qu'il fuie à jamais , le barbare ! qu'un reste de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence ; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je ? hélas ! il n'est point coupable ; c'est moi seule qui le suis : tous mes malheurs sont mon ouvrage , et je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non , non , jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! sans doute , il sait mieux aimer que moi , puisqu'il sait mieux se vaincre. Cent

fois mes yeux furent témoins de ses combats et de sa victoire ; les siens étinceloient du feu de ses desirs ; il s'élançoit vers moi dans l'impétuosité d'un transport aveugle ; il s'arrêtoit tout-à-coup : une barriere insurmontable sembloit m'avoir entourée , et jamais son amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'osai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentois troublée de ses transports , ses soupirs oppressoient mon cœur ; je partageois ses tourmens en ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives , prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour seul m'auroit épargnée ; ô ma cousine ! c'est la pitié qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste voulût se couvrir, pour me séduire, du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je résistai , je rejetai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis , le mystere qu'il falloit lui faire de cette impossibilité, le regret

d'abuser un amant si soumis et si tendre, après avoir flatté son espoir; tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison; il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisais, je choisis ma propre infortune: j'oubliai tout, et ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarément m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abîme d'ignominie dont une fille ne revient point; et si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie; ne me prive pas d'une si charmante ressource, je t'en conjure; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié: j'ai perdu le droit d'y prétendre; mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chère, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie; garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, et fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

L E T T R E X X X .

R É P O N S E .

FILLE infortunée , hélas ! qu'as-tu fait ? mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation , et dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur , ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? te montrerai-je les objets tels qu'ils sont , ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte et pure amitié , porte à mon esprit tes douces illusions , et , dans la tendre pitié que tu m'inspires , abuse-moi la première sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint , tu le sais , le malheur dont tu gémiss. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée ! Il est l'effet d'une téméraire confiance Ah ! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret , sans doute , si j'avois pu te sauver ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans

ton cœur trop sensible ; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse , ou mourir ; et , quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes , je jugeai que bientôt tu ne serois plus , ou qu'il seroit bientôt rappelé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre , et si près de la mort ! N'accuse ni ton amant , ni toi , d'une faute dont je suis la plus coupable , puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi ; tu le vis , il fallut obéir : si je t'avois cru si près de ta perte , on m'auroit plutôt mise en piéces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible et languissante encore , tu me parus en sûreté contre une si courte absence : je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien , j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie ;

je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi ; je n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir , et j'aime encore mieux que tu vives , et que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs , chere. et douce amie ? pourquoi ces regrets plus grands que ta faute , et ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices ? et le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penses qu'à ta défaite , et tu oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent , n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te justifier , songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à-peu-près ce qu'on appelle amour ; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien , et , sans avoir été vaincue , je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire : je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises

maximes encore plus que les mauvaises actions (1). Si la faute étoit à commettre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, et toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernières des créatures. A présent, ma chère, je dois te parler ainsi, et tu dois m'écouter, ou tu es perdue ; car il reste en toi mille adorables qualités, que l'estime de toi-même peut seule conserver, qu'un excès de honte et l'abjection qui le suit détruiraient infailliblement ; et c'est sur ce que tu croiras valoir encore, que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux, qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête et du beau, qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît-elle au soleil ? Combien

(1) Ce sentiment est juste et sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, et ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

de vertus te restent pour une qui s'est altérée ! En seras-tu moins douce , moins sincère , moins modeste , moins bienfaisante ? en seras-tu moins digne , en un mot , de tous nos hommages ? L'honneur , l'humanité , l'amitié , le pur amour , en seront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non , chère et bonne Julie , ta Claire , en te plaignant , t'adore ; elle sait , elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah ! crois-moi , tu pourrais beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valût jamais !

Enfin , tu me restes ; je puis me consoler de tout , hors de te perdre. Ta première lettre m'a fait frémir ; elle m'eût presque fait désirer la seconde , si je ne l'avois reçue en même tems. Vouloir délaisser son amie ! Projeter de s'enfuir sans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute : c'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour. Tiens , je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience

les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six mois à Lausanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, et, s'il se peut, effacer, à force de vertus, une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

L E T T R E X X X I.

A J U L I E.

QUEL prodige du ciel es-tu donc, inconcevable Julie? et par quel art, connu de toi seule, peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour et de volupté, le mien nage dans la tristesse; je souffre et languis de douleur au sein de la félicité suprême, et je me reproche comme un crime l'excès de

mon bonheur. Dieu ! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nul sentiment, de les combattre incessamment l'un par l'autre, et d'allier toujours l'amertume au plaisir ! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert, hélas ! d'être heureux ? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, et ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines, je les lis malgré toi dans la langueur et l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque secret à l'amour ? Je vois, je vois sous une apparente sérénité les déplaisirs cachés qui t'assiègent, et ta tristesse, voilée d'un doux sourire, n'en est que plus amère à mon cœur.

Il n'est plus tems de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mère ; elle me quitte un moment ; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame : pouvois-je à cet effet méconnoître leur source ? Je m'approche du lieu d'où ils semblent partir ; j'entre dans ta chambre, je pénètre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je, en

entr'ouvrant la porte, quand j'aperçus celle qui devoit être sur le trône de l'univers, assise à terre, la tête appuyée sur un fauteuil inondé de ses larmes? Ah! j'aurois moins souffert s'il l'eût été de mon sang! De quels remords je fus à l'instant déchiré! Mon bonheur devint mon supplice; je ne sentis plus que tes peines, et j'aurois racheté de ma vie tes pleurs et tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds; je voulois essuyer de mes levres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir, ou les tarir pour jamais: j'entends revenir ta mere, il faut retourner brusquement à ma place; j'emporte en moi toutes tes douleurs, et des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, et si le charme de mes jours est le supplice des tiens? Sois plus juste envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature? n'as-tu pas librement contracté

le plus saint des engagements? Qu'as-tu fait que les loix divines et humaines ne puissent et ne doivent autoriser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse! ô ma digne et chaste compagne! ô charme et bonheur de ma vie! non, ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime; l'infidélité seule qui la romproit seroit blâmable, et c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive sentir, pas un sentiment que je ne doive partager, et mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon sein. Dis,

froide et mystérieuse amante , tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour? tout ne doit-il pas être commun entre nous? ne te souvient-il plus de l'avoir dit? Ah! si tu savois aimer comme moi , mon bonheur te consoleroit comme ta peine m'afflige , et tu sentirois mes plaisirs comme je sens ta tristesse!

Mais je le vois , tu me méprises comme un insensé , parce que ma raison s'égare au sein des délices. Mes emportemens t'effraient , mon délire te fait pitié , et tu ne sens pas que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux-tu qu'une ame sensible goûte modérément des biens infinis? comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'especes de transports sans sortir de son assiette? Ne sais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus , et qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jeté , et ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi , je l'avoue , mon ame

aliénée est toute en toi : j'en suis plus propre à sentir tes peines , et plus digne de les partager. O Julie ! ne te dérobe pas à toi-même. *

L E T T R E X X X I I.

R É P O N S E.

IL fut un tems , mon aimable ami , où nos lettres étoient faciles et charmantes ; le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité ; il n'avoit besoin ni d'art , ni de coloris , et sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux tems n'est plus : hélas ! il ne peut revenir ; et , pour premier effet d'un changement si cruel , nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

* Il y a bien de l'art d'avoir fait ici une lettre de tristesse , au lieu d'une lettre de jouissance , et d'avoir consacré , pour ainsi dire , cette élégie de l'amant à la perte de l'innocence de Julie , et forcé Saint-Preux à pleurer sa victoire. L'hymne à la volupté viendra plus tard : la vertu réclamoit le premier hommage. *N. de l'Édit.*

Tes yeux ont vu mes douleurs : tu crois en avoir pénétré la source ; tu veux me consoler par de vains discours ; et quand tu penses m'abuser , c'est toi , mon ami , qui t'abuses. Crois-moi , crois-en le cœur tendre de ta Julie ; mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour , que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évaporé comme un songe ; nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaisir , et le bonheur a fui loin de nous. Ressouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage , où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même , où l'innocence nous consolait de la contrainte , où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles alarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur première douceur ! Qu'est devenu ce zèle de sagesse et d'honnêteté dont

l'amour animoit toutes les actions de notre vie , et qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux? Notre jouissance étoit paisible et durable , nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur et sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens , nous ne sommes plus que des amans vulgaires ; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter!

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes , et que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes , ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte , et gémis , si tu sais aimer. Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi, qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs! Tout mon espoir est de les rendre éternelles : le pire de mes maux seroit d'en être consolée ; et c'est le dernier degré de l'opprobre , de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur ;

et cependant il me reste une consolation dans mon désespoir : elle est unique , mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi-même , je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime , et tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour , cet amour fatal qui me perd , te donne un nouveau prix ; tu t'éleves quand je me dégrade ; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir ; c'est à toi de justifier , s'il se peut , ma faute ; couvre-la de l'honnêteté de tes sentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excusable , à force de vertus , la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être , à présent que je ne suis plus rien. Le seul honneur qui me reste est tout en toi , et tant que tu seras digne de respect , je ne serai pas tout-à-fait méprisable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma santé , je ne saurois le dissimuler plus long-tems : mon visage démentiroit mes discours ,

et ma feinte convalescence ne peut plus tromper personne. Hâte-toi donc , avant que je sois forcée de reprendre mes occupations ordinaires , de faire la démarche dont nous sommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des soupçons , et qu'elle nous observe. Mon pere n'en est pas là , je l'avoue : ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puisse être amoureux de sa fille ; mais enfin , tu sais ses résolutions ; il te prévendra , si tu ne le préviens ; et pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison , tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi , parle à ma mere , tandis qu'il en est encore tems. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire , et renouçons à nous voir si souvent , pour nous voir au moins quelquefois ; car si l'on te ferme la porte , tu ne peux plus t'y présenter : mais si tu te la fermes toi-même , tes visites seront en quelque sorte à ta discrétion , et , avec un peu d'adresse et de complaisance , tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite , sans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soir les

moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, et tu conviendras que l'inséparable cousine, qui causoit autrefois tant de murmures, ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

L E T T R E X X X I I I.

D E J U L I E.

AH! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée! Quel tourment de se voir et de se contraindre! il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion? comment être si différent de soi-même? comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul? comment contenir le geste et les yeux quand le cœur vole? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit; je m'imaginai

que tout le monde m'observoit de concert ; je ne savois plus ce que je faisois , et à ton arrivée je rougis si prodigieusement , que ma cousine , qui veilloit sur moi , fut contrainte d'avancer son visage et son éventail , comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet , et qu'on ne cherchât du mystere à cette chuchotterie. En un mot , je trouvois par-tout de nouveaux sujets d'alarmes , et je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure figure ; tu lui paroissois embarrassé de ta contenance , inquiet de ce que tu devois faire , n'osant aller ni venir , ni m'aborder ni t'éloigner , et promenant tes regards à la ronde , pour avoir , disoit-elle , occasion de les tourner sur nous. Un peu remise de mon agitation , je crus m'appercevoir moi-même de la tienne , jusqu'à ce que la jeune madame Belon t'ayant adressé la parole , tu t'assis en causant avec elle , et devins plus calme à ses côtés.

Je sens , mon ami , que cette maniere de vivre , qui donne tant de contrainte et si peu de plaisir , n'est pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainsi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui , sans connoître l'amour , ne laissent pas d'être bien ensemble , ou qui peuvent se passer du mystere : les inquiétudes sont trop vives de ma part , les indiscretions trop dangereuses de la tienne , et je ne puis pas tenir une madame Belon toujours à mes côtés , pour faire diversion au besoin.

Reprenons , reprenons cette vie solitaire et paisible dont je t'ai tiré si mal-à-propos. C'est elle qui a fait naître et a nourri nos feux ; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde , où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression , et où la multitude des goûts énerve la force des sentimens. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'est ta chere

image qui soutient l'une et l'autre, et j'aime mieux te voir tendre et sensible au fond de mon cœur, que contraint et distrait dans une assemblée.

Il peut d'ailleurs venir un tems où je serois forcée à une plus grande retraite ; fût-il déjà venu, ce tems désiré ! La prudence et mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah ! si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! le doux espoir d'être un jour. Mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystere , mon unique ami ; mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fût doux à savoir : tu dois pourtant ignorer celui-ci, et tout ce que je t'en puis dire à présent, c'est que l'amour, qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raisonne, commente , si tu veux dans ta tête ; mais je te défends de m'interroger là-dessus.

L E T T R E X X X I V.

R É P O N S E.

NO, non vedrete mai
 Cambiar gl'affetti miei,
 Bei lumi, onde imparai
 A sospirar d'amor. (1)

Que je dois l'aimer, cette jolie madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré! Pardonne-le moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres alarmes, et ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets et curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, et se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? s'entretenoit-il avec madame Belon? Ah! ma Julie, peux-tu le croire? non, non, fille incomparable, il étoit plus

(1) Non, non, jamais vous ne verrez mes affections changées, beaux yeux, qui m'apprirent à soupirer d'amour!

dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien ! avec quelle avide impatience ses yeux dévoreroient tes attraits ! Ton amour , ta beauté remplissoient , ravissoient son ame ; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter , aux dépens de celle que j'aime , des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit madame Belon ? sais-je ce que je lui répondis ? le savois-je au moment de notre entretien ? a-t-elle pu le savoir elle-même ? et pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser , et répondoit sans entendre ?

Com' uom , che par ch' ascolti , e nulla intende. (1)

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde , à toi peut-être , que je n'ai pas le sens commun , qui pis est , pas le moindre esprit , et que je suis tout aussi sot que mes livres. Que

(1) Comme un homme qui a l'air d'écouter , et qui n'entend rien.

m'importe ce qu'elle en dit, et ce qu'elle en pense? ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être et du rang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

Ah! crois qu'il n'appartient ni à madame Belon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, et d'éloigner un moment de toi mon cœur et mes yeux! Si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour et à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés, comme le soleil entre les astres qu'il éclipse? n'apperçus-je pas les cavaliers (1) se rassembler autour de ta chaise? ne vis-je pas, au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi?

(1) CAVALIERS, vieux mot qui ne se dit plus. On dit HOMMES. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

ne vis-je pas leurs respects empressés, leurs hommages et leur galanterie? ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie et d'indifférence qui en impose plus que la fierté? ne vis-je pas, quand tu te dégantois pour la collation, l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs? ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant, vouloir baiser la main charmante qui le recevoit? n'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent suçoit mon sang et ma vie, t'obliger, quand tu t'en fus apperçue, d'ajouter une épingle à ton fichu? Je n'étois pas si distrait que tu penses; je vis tout cela, Julie, et n'en fus point jaloux; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être?

Reprenons-la donc cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde; les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amère, et il préfère sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus

solides à la contrainte où nous vivons, et tu sembles les oublier! Quoi! passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire! Ah! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siècles? l'absence même seroit moins cruelle. Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? que sert de prolonger sa vie avec son supplice? ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant, et puis mourir?

Je ne te le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobes; il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous: mais j'y fais d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes, et contenir une indiscrete curiosité: mais en respectant un si doux mystère, que n'en puis-je au moins assurer l'éclaircissement? Qui sait, qui sait encore si tes projets ne portent point sur des chimères? Chère ame de ma vie, ah! commençons du moins par les bien réaliser.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin

m'a offert une compagnie dans le régiment qu'il leve pour le roi de Sardaigne. J'ai été sensiblement touché de l'estime de ce brave officier ; je lui ai dit, en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le service, et que ma passion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie aussi active. En cela je n'ai point fait un sacrifice à l'amour. Je pense que chacun doit sa vie et son sang à la patrie, qu'il n'est pas permis de s'aliéner à des princes auxquels on ne doit rien, moins encore de se vendre, et de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere, que je serois bien heureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs et pour son pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun prince étranger : mais dans la guerre de 1712 il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il se trouva dans plusieurs combats, à l'un desquels il fut blessé ; et à la bataille de Wilmerghen il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi sous les yeux du général de Sacconex.

L E T T R E X X X V.

D E J U L I E.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits, en riant, sur madame Belon valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire; et c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui seule en fait des objets importants. Voilà ce qui sûrement n'arrivera pas entre nous; car les cœurs bien occupés ne sont guere pointilleux; et les tracasseries des amans sur des riens ont presque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter entre nous de la jalousie; sujet malheureusement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames et par le tour commun de nos goûts, que l'amour sera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impres-

sions profondes que nous en avons reçues , il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions ; le moindre refroidissement seroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui succédroient à l'amour éteint, et nous ne saurions long-tems vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente , et qu'il faut que j'aime avec transport , ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même , il me semble que, souvent affectée avec trop de vivacité , je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté long-tems en dedans , pour que j'osasse en découvrir la source à leur auteur ; et comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense sans le vouloir , je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un

pareil caractere doit mener loin , pour peu qu'on ait de penchant à la jalousie , et j'ai bien peur de sentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien et non pour un autre , mais on peut s'abuser soi-même , et prendre un goût passager pour une passion , et faire autant de choses par fantaisie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or si tu peux te croire inconstant sans l'être , à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie ; je gémirois sans me plaindre et mourrois inconsolable sans avoir cessé d'être aimée.

Prévenons , je t'en conjure , un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure-moi donc , mon doux ami , non par l'amour , serment qu'on ne tient que quand il est superflu , mais par ce nom sacré de l'honneur , si respecté de toi , que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur , et qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la première instruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre ; je le crois , je

l'espere; mais préviens mes folles allarmes, et donne-moi dans tes engagemens, pour un avenir qui ne doit point l'être, l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels que d'en souffrir sans cesse d'imaginaires; je jouirois au moins de tes remords; si tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, et je trouverois moins ameres les larmes que je verserois dans ton sein.

C'est ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, et par le doux lien qui nous unit, et par la probité qui l'assure; voilà l'usage de cette regle de sagesse dans les choses de pur sentiment; voilà comment la vertu sévère sait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes, dût-il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garans de cette constance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, et comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne et respectable ami, toi qui n'es capable ni

d'artifice ni de déguisement, tu me garderas, je le sais, la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point, dans ton ame droite, sur le devoir de tenir ta parole ; et si tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois..... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie ! je ne..... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penses-tu de mon expédient ? c'est le seul, j'en suis sûre, qui pouvoit déraciner en moi, tout sentiment de jalousie. Il y a je ne sais quelle délicatesse qui m'enchanté, à me fier de ton amour à ta bonne foi, et à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose ; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur ; et quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité ! Quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidele ! Ah !

si tu pouvois cesser de l'être , ne crois pas que je t'en parlasse ainsi ! Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin , et la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà , mon très-honoré maître , matière à discussion pour ce soir ; car je sais que vos deux humbles disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le père de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grâce devant lui , qu'il n'a pas fallu beaucoup de manège pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son clavecin ; le père a feuilleté Lamberti ; moi , je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens. O docteur en toutes facultés , vous avez par-tout quelque science de mise ! M. d'Orbe , qui n'est pas oublié , comme vous pouvez penser , a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du roi de Naples , durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la cousine. C'est là , mon féal , qu'à genoux devant votre dame et maîtresse , vos deux mains dans les siennes , et en présence

de son chancelier , vous lui jurerez foi et loyauté à toute épreuve , non pas à dire amour éternel , engagement qu'on n'est pas maître ni de tenir , ni de rompre , mais vérité , sincérité , franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis , mais de ne point commettre acte de félonie , et de déclarer au moins la guerre avant de secouer le joug : ce faisant , aurez l'accolade , et serez reconnu vassal unique et loyal chevalier.

Adieu , mon bon ami , l'idée du souper de ce soir m'inspire de la gaieté. Ah ! qu'elle me sera douce quand je te la verrai partager !

L E T T R E X X X V I.

D E J U L I E.

BAISE cette lettre , et saute de joie , pour la nouvelle que je vais t'apprendre ; mais pense que , pour ne point sauter et n'avoir rien à baiser , je ne suis pas la moins sensible. Mon pere , obligé d'aller à Berne pour son procès , et de-là à Soleure pour

sa pension, a proposé à ma mere d'être du voyage, et elle l'a accepté, espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmenner aussi, et je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois; mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, et l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la tristesse, et le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une si véritable, que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maîtresse de la maison; mais on me dépose chez le pere de la cousine, en sorte que je serai tout de bon, durant ce tems, inséparable de l'inséparable. De plus, ma mere a mieux aimé se passer de femme de chambre, et me laisser Babi pour gouvernante; sorte d'Argus peu dangereux, dont on ne doit ni corrompre la fidélité, ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons

à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte , et qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres tems. Non-seulement tu ne dois pas , quand je serai chez ma cousine , y venir plus souvent qu'auparavant , de peur de la compromettre ; j'espère même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe , ni des droits sacrés de l'hospitalité , et qu'un honnête homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne asyle. Je connois tes vivacités ; mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête , tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent et cet œil attristé ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose ? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix ? Près des coteaux fleuris , d'où part la source de la Veveysse , est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs , et ne devrait

servir que d'asyle aux amans. Autour de l'habitation principale , dont M. d'Orbe dispose , sont épars assez loin quelques chalets (1), qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour et le plaisir , amis de la simplicité rustique. Les fraîches et discrettes laitieres savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux et de bocages délicieux. Des bois épais offrent au - delà des asyles plus déserts et plus sombres.

Al bel seggio riposto , ombroso e fosco ,
Ne mai pastori appressan , ne bifolci. (2)

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans ; on n'y voit par-tout que les tendres soins de la

(1) Sorte de maisons de bois , où se font les fromages et diverses especes de laitages , dans la montagne.

(2) Jamais pâtre ni laboureur n'approcha des épais ombrages qui couvrent ces charmans asyles.

mere commune. C'est là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices, et qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé son papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis une chasse de deux ou trois jours dans ce canton, et d'y mener les inséparables. Ces inséparables en ont d'autres, comme tu ne sais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison en fera naturellement les honneurs; l'autre, avec moins d'éclat, pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, et ce chalet consacré par l'amour sera pour eux le temple de Gnide. Pour exécuter heureusement et sûrement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, et qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement, de peur de surprise : aussi-bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons, sans indiscretion, nous voir

presque tous les jours ; savoir , chez ma cousine de deux jours l'un , et l'autre à la promenade.

L E T T R E X X X V I I.

D E J U L I E.

Ils sont partis ce matin , ce tendre pere et cette mere incomparable , en accablant des plus tendres caresses une fille chérie , et trop indigne de leurs bontés. Pour moi , je les embrassois avec un léger serrement de cœur , tandis qu'au-dedans de lui-même , ce cœur ingrat et dénaturé pétillait d'une odieuse joie. Hélas ! qu'est devenu ce tems heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente et sage , où je n'étois bien que contre leur sein , et ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir ? Maintenant coupable et craintive , je tremble en pensant à eux ; je rougis en pensant à moi : tous mes bons sentimens se dépravent , et je me consume en vains et stériles regrets , que n'aunie pas même

un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une secrete angoisse étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faisoit les paquets, je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, et voyant quelques-unes de ses hardes encore éparses, je les ai toutes baisées l'une après l'autre, en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu soulagée, et j'ai trouvé quelque sorte de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah, tyran ! tu veux en vain l'asservir tout entier, ce tendre et trop foible cœur ; malgré toi, malgré tes prestiges, il lui reste au moins des sentimens légitimes, il respecte et chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami ! ces mouvemens involontaires, et ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour est le plus en liberté, n'est pas, je le sais bien, celui des regrets :

je ne veux ni te cacher mes peines , ni t'en accabler ; il faut que tu les connoisses , non pour les porter , mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épancherois-je , si je n'osois les verser dans le tien ? N'es-tu pas mon tendre consolateur ? n'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé ? n'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu , même après que je l'ai perdue ? Sans toi , sans cette adorable amie dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs , combien de fois n'eussé-je pas déjà succombé sous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres soins me soutiennent ; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore , et je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un et l'autre , si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere cousine , ou plutôt de cette tendre sœur , déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi , viens ce soir achever de rendre au mien la joie et la sérénité qu'il a perdues.

L E T T R E X X X V I I I .

A J U L I E .

NON Julie , il ne m'est pas possible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente et croisse incessamment avec tes charmes, et tu m'es une source inépuisable de sentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle soirée inconcevable ! que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur ! O mélancolie enchanteresse ! ô langueur d'une ame attendrie ! combien vous surpassez les turbulens plaisirs , la gaieté folâtre , la joie emportée , et tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux desirs effrénés des amans. Paisible et pure jouissance , qui n'as rien d'égal dans la volupté des sens , jamais , jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux ! quel ravissant spectacle , ou plutôt quelle extase , de voir deux beautés si touchantes s'embrasser

tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre, leurs douces larmes se confondre, et baigner ce sein charmant comme la rosée du ciel humecte un lis fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié si tendre ; je lui trouvois je ne sais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même , et je me voulois une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi cheres , sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non , rien , rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses , et le spectacle de deux amans eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse.

Ah ! qu'en ce moment j'eusse été amoureux de cette aimable cousine, si Julie n'eût pas existé ! Mais non , c'étoit Julie elle-même qui répandoit son charme invincible sur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajustement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, et toi seule faisais tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie ! à force d'augmenter mon ivresse, tu m'ôterois le plaisir de la

sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire , et je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme , plus sublime , plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi ! tu peux te croire avilie ! Quoi ! la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi , je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espee plus pure , si ce feu dévorant , qui pénètre ma substance , ne m'unissoit à la tienne , et ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non , personne au monde ne te connoît ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoît , te sent , sait te mettre à ta place. Ma Julie , ah ! quels hommages te seroient ravis , si tu n'étois qu'adorée ! Ah ! si tu n'étois qu'un ange , combien tu perdrais de ton prix !

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter ? Je l'ignore ; mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les tems , il y a quelques jours sur-tout que ton image , plus belle que jamais , me poursuit et me

tourmente avec une activité à laquelle ni lieu , ni tems , ne me dérobe , et je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta dernière lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre , je suis trois fois sorti de la ville ; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés , et chaque fois la perspective d'un séjour si désiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo sì leggiadri rami,
Ne mosse'l vento mai sì verdi frondi. (1)

Je trouve la campagne plus riante , la verdure plus fraîche et plus vive , l'air plus pur , le ciel plus serein ; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse et de volupté ; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse ; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums ; un charme secret embellit tous les objets , ou

(1) Le monde ne vit point de bocages aussi charmans ; jamais zéphyr n'agita de plus verts feuillages.

PÉTRARQUE.

fascine mes sens : on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial , digne de la beauté qu'il adore et du feu qui le consume. O Julie ! ô chere et précieuse moitié de mon ame ! hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la présence de deux amans fideles ; portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature : elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Ivre d'amour , affamé de transports , j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on seroit heureux si le ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans !

L E T T R E X X X I X.

D E J U L I E . *

TU n'as pas un sentiment , mon bon ami , que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaisir , tandis que des gens qui valent mieux que nous souffrent , gémissent , et que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe , et sois tranquille si tu le peux. Pour moi , qui connois l'aimable et bonne fille qui l'a écrite , je n'ai pu la lire sans des larmes de remords et de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame , et je vois avec une amere confusion jusqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre soin de cette pauvre enfant ; je la protégeois auprès de ma mere ; je la tenois

* Heureux incident , qui remonte le cœur de Julie dans sa pureté , et capable de sacrifier le plaisir et l'amour même à la vertu. *N. de l'Édit.*

en quelque maniere sous ma garde ; et , pour n'avoir su me garder moi-même , je l'abandonne sans me souvenir d'elle , et je l'expose à des dangers pires que ceux auxquels j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt , et que l'indigence et la séduction perdoient une fille modeste et sage , qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami ! comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misere un prix que le cœur seul doit payer , et recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour !

Dis-moi , pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon , de ses sentimens honnêtes , de son innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant , qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse ? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti ? Ah ! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise , de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi , j'ai résolu de réparer envers ceux-ci

ma faute , à quelque prix que ce soit , et de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espere que le ciel bénira cette entreprise , et qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose et te conjure , au nom de notre amitié , de partir dès aujourd'hui , si tu le peux , ou tout au moins demain matin , pour Neuchatel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épargne ni les supplications , ni l'argent : porte avec toi la lettre de ma Fanchon ; il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin , quoi qu'il nous en coûte et de plaisir et d'argent , ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet * , ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi ? Et je

* L'auteur a emprunté ce nom d'un des personnages avec lesquels il a long-tems vécu chez madame de Warens. Voyez les *CONFESIONS*. *N. de G. B.*

persiste ; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom , ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami , mon digne ami , un rendez - vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair , et ne sont plus : mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains , songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi , l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver , et l'usage que nous ferons de celle-ci nous va laisser un sentiment éternel de contentement , ou de repentir. Pardonne à mon zèle ces discours superflus ; j'en dis trop à un honnête homme , et cent fois trop à mon ami. Je sais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurecit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même , malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité !

L E T T R E X L.

DE FANCHON REGARD A JULIE.

M A D E M O I S E L L E ,

Pardonnez une pauvre fille au désespoir, qui, ne sachant plus que devenir, ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laissez point de consoler les affligés, et je suis si malheureuse, qu'il n'y a que vous et le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere, que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere, de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet, que monsieur votre pere avoit ramené du service,

est un brave garçon , rangé , qui sait un bon métier , et qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous , je n'osois plus vous être incommode , et c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printemps ; il avoit mis son cœur à ce mariage : mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échus à Pâques , que , ne sachant où prendre tant d'argent comptant , le pauvre jeune homme s'est engagé derechef , sans m'en rien dire , dans la compagnie de M. de Merveilleux , et m'a apporté l'argent de son engagement. M. de Merveilleux n'est plus à Neuchatel que pour sept ou huit jours , et Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue : ainsi nous n'avons pas le tems , ni le moyen de nous marier , et il me laisse sans aucune ressource. Si , par votre crédit , ou celui de monsieur le baron , vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines , on tâcheroit pendant ce tems - là de prendre quelque arrangement pour nous marier , ou pour rembourser ce pauvre garçon ; mais je le connois

bien, il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un monsieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit qu'il reviendrait demain matin savoir ma dernière résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine, et qu'il la savoit déjà. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres; mais on est si méprisé, qu'il vaut mieux pâtir; et puis Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne demoiselle; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine; et j'ai le cœur si serré, qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble et affectionnée servante à vous servir :

FANCHON REGARD.

L E T T R E X L I.

R E P O N S E.

J'AI manqué de mémoire, et toi de confiance, ma chere enfant; nous avons eu grand tort toutes deux: mais le mien est impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre, est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce monsieur, s'il revient; l'après-dînée, nous irons te voir, ma cousine et moi; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, et je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en sois point en peine: mon pere est absent; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra, et tu peux compter que je n'oublierai ni toi, ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse

publique ; c'est ce qu'il ne faut jamais faire, tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

L E T T R E X L I I.

A J U L I E.

JE reçois votre lettre , et je pars à l'instant : ce sera toute ma réponse. Ah , cruelle ! que mon cœur en est loin , de cette odieuse vertu que vous me supposez, et que je déteste ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Dussé-je en mourir cent fois, il faut être estimé de Julie.

L E T T R E X L I I I.

A J U L I E.

J'ARRIVAI hier matin à Neuchatel ; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne : je courus l'y chercher ; il étoit à la chasse , et je l'attendis jusqu'au soir.

Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage , et que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet , il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever , en offrant de moi-même une somme assez considérable , et l'augmentant à mesure qu'il résistoit ; mais n'ayant pu rien obtenir , je fus obligé de me retirer , après m'être assuré de le retrouver ce matin , bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent , ou d'importunités , ou de quelque manière que ce pût être , j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure , j'étois prêt à monter à cheval , quand je reçus , par un exprès , ce billet de M. de Merveilleux , avec le congé du jeune homme en bonne forme :

« Voilà , monsieur , le congé que vous
» êtes venu solliciter ; je l'ai refusé à vos
» offres , je le donne à vos intentions cha-
» ritables , et vous prie de croire que je ne
» mets point à prix une bonne action. »

Jugez à la joie que vous donnera cet.

heureux succès, de celle que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devoit l'être? Je ne puis me dispenser d'aller remercier et rembourser M. de Merveilleux ; et si cette visite retarde mon départ d'un jour, comme il est à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'est montré généreux à mes dépens? N'importe, j'ai fait ce qui vous est agréable ; je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on aime, et réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour et de la vertu ! Je l'avoue, ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience et de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui, et de compter pour rien les miennes, comme si j'étois le seul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un si doux espoir, à me priver, sans nécessité, d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures se sont évanouis ; je sens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le

dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, et de donner à ce qu'on fait pour vous le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même ! Ah ! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du ciel, ma Julie ! Sans doute avec tant d'autorité sur mon ame la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puisque ton regne est céleste ? et que serviroit de cesser de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la maman. Serait-il impossible, durant cet intervalle, de faire un pèlerinage au chalet ?

L E T T R E X L I V.

D E J U L I E.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité : il nous est plus avantageux qu'il ne semble ; et quand nous aurions fait par adresse ce que nous avons fait par bienfaisance , nous n'aurions pas mieux réussi. Regarde ce qui seroit arrivé, si nous n'eussions suivi que nos fantaisies. Je serois allée à la campagne précisément la veille du retour de ma mere à la ville ; j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit fallu partir sur le champ , peut-être sans pouvoir t'avertir, te laisser dans des perplexités mortelles, et notre séparation se seroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuse. De plus, on auroit su que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eût-on su que nous y étions ensemble ; du moins on l'auroit soupçonné : c'en étoit assez. L'indiscrete avidité du

présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir , et le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à présent cet état à notre situation actuelle. Premièrement, ton absence a produit un excellent effet : mon Argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma cousine ; elle sait ton voyage et le sujet : c'est une raison de plus pour t'estimer ; et le moyen d'imaginer que des gens, qui vivent en bonne intelligence , prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule , à mon avis , qui soit permise à d'honnêtes gens ; c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire , en sorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans désolés , et de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu as vu ma Fanchon ; dis ,

n'est-elle pas charmante, et ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle? N'est-elle pas trop jolie et trop malheureuse pour rester fille impunément? Claude Anet de son côté, dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service, en eût-il pu supporter encore autant, sans devenir un vaurien comme tous les autres? Au lieu de cela, ils s'aiment, et seront unis; ils sont pauvres, et seront aidés; ils sont honnêtes gens, et pourront continuer de l'être; car mon pere a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux et à nous par ta complaisance, sans parler du compte que je t'en dois tenir! Tel est, mon ami, l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu: s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, et l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inséparable tu m'appelleras aussi la précheuse; et il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis, que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont

pas, comme eux, jetés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes, qu'un fol amour m'en a fait perdre; et, ne pouvant plus m'estimer moi-même, j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part, il ne s'agit que d'aimer parfaitement, et tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer!

Ma cousine a su les entretiens que tu as eus avec son pere, au sujet de M. d'Orbe; elle y est aussi sensible, que si nous pouvions, en offices de l'amitié, n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je suis une heureuse fille! que je suis aimée, et que je trouve charmant de l'être! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue, ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon ame, et j'ai le regret de n'en avoir qu'une, pour jouir de tout mon bonheur.

J'oublois de t'annoncer une visite pour

demain matin. C'est milord Bomston qui vient de Genève, où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion, à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, et parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien et si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet, j'ai trouvé du sens, du sel, du feu, dans sa conversation. Sa voix s'éleve et son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entr'autres, de la musique italienne qu'il porte jusqu'au sublime : je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus, il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, et je lui trouve même l'esprit un peu rèche(1). Adieu, mon ami.

(1) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher, et qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée, ou du velours d'Utrecht.

L E T T R E X L V.

A J U L I E.

J E n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre , quand milord Édouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire , comment aurois-je pensé, ma Julie , à te parler de lui ? Quand on se suffit l'un à l'autre , s'avise-t-on de songer à un tiers ? Je vais te rendre compte de ce que j'en sais , maintenant que tu parois le desirer.

Ayant passé le Simplon , il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Genève à Brigue ; et le désœuvrement rendant les hommes assez lians , il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime , qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé , qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions ; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier

instant , et nous fîmes familiers au bout de huit jours , mais pour toute la vie , comme deux François l'auroient été au bout de huit heures * , pour tout le tems qu'ils ne se seroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages ; et , le sachant Anglois , je crus qu'il m'alloit parler d'édifices et de peintures. Bientôt je vis avec plaisir que les tableaux et les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs et des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement , mais modérément et sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science , et par les effets plus que par les regles ; ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible. Pour la musique italienne , il m'en parut enthousiaste comme à toi : il m'en fit même entendre ; car il mene un virtuose avec lui : son valet de chambre joue fort bien du violon , et lui-même passablement du violoncelle. Il me choisit plusieurs morceaux , très-pathétiques à ce

* C'est une satire : mais profitons-en. *N. de l'Edit.*

qu'il prétendoit ; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée , soit que le charme de la musique, si doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde tristesse, ces morceaux me firent peu de plaisir, et j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre et sans expression.

Il fut aussi question de moi, et le milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre, avec des projets de fortune impossibles dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Genève, l'été suivant à Lausanne, et qu'il viendrait à Vevai avant de retourner en Italie ; il m'a tenu parole, et nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractère, je le crois vif et emporté, mais vertueux et ferme. Il se pique de philosophie, et de ces principes dont nous avons autrefois parlé : mais, au fond, je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, et le vernis stoïque, qu'il met à ses actions, ne consiste qu'à parer

de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, et qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manières : véritablement elles ne sont pas prévenantes ; mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur, et qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée et circonspecte qui se règle uniquement sur l'extérieur, et que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité, qui se pique moins de distinguer au premier coup-d'œil les états et les rangs, et respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement ? la privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, et j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il

est inutile de vouloir donner le change à mes droits , et qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe , songe aux dédommagemens promis et dus ; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne : mais , quoi que tu puisses dire , le chalet valoit encore mieux.

L E T T R E X L V I.

D E J U L I E.

HÉ bien donc , mon ami , toujours le chalet ? L'histoire de ce chalet te pese furieusement sur le cœur , et je vois bien qu'à la mort ou à la vie , il faut te faire raison du chalet : mais des lieux où tu ne fus jamais te sont-ils si chers , qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs ? et l'amour , qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert , ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Écoute ; on va marier ma Fanchon : mon pere , qui ne hait point les fêtes et l'appareil , veut lui faire une noce où nous serons tous ; cette noce ne manquera pas

d'être tumultueuse. Quelquefois le mystere a su tendre son voile au sein de la turbulente joie et du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami; ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûté?

Tu t'animes, ce me semble, d'un zele assez superflu sur l'apologie de milord Édouard, dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ailleurs, comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'une après-midi? et comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours? Je n'en parle que par conjecture, et tu ne peux guere être plus avancé; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues, dont un air de puissance et la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires, et combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens, presque à la premiere vue: cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon

ami ! la patience est amère ; mais son fruit est doux.

Pour revenir à ton Anglois , je t'ai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande et forte , et plus de lumieres que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à-peu-près la même chose ; et puis , avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs , tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie , comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon , nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors , et ne saurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque et la défense , l'audace des hommes , la pudeur des femmes , ne sont point des conventions , comme le pensent tes philosophes , mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison , et dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs , la destination de la nature n'étant pas la même , les inclinations , les manieres de voir et de

sentir, doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues ; il ne faut point les mêmes goûts , ni la même constitution , pour labourer la terre et pour allaiter des enfans. Une taille plus haute , une voix plus forte et des traits plus marqués , semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe ; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage ; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison : elles font rire le sage , et fuir les amours. Enfin , je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds et demi de haut , une voix de basse , et de la barbe au menton , l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont mal-adroits en injures ! tu me reproches une faute que je n'ai pas commise , ou que tu commets aussi-bien que moi , et l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que , te rendant sincérité pour sincérité , je te dise naïvement ce que je pense de la tienne ? Je n'y trouve qu'un raffinement de flatterie ,

pour te justifier à toi-même , par cette franchise apparente , les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point , que , pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention , tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi , ne te charge point de me dire mes vérités , tu t'en acquitterois trop mal ; les yeux de l'amour , tout perçans qu'ils sont , savent-ils voir des défauts ? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent ; et , là-dessus , ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui , mon ami , loue-moi , admire-moi , trouve-moi belle , charmante , parfaite : tes éloges me plaisent sans me séduire , parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur , et non de la fausseté , et que tu te trompes toi-même ; mais que tu ne veux pas me tromper. Oh que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont en un sens des vérités : le jugement se tait ; mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas ,

les voit en effet telles qu'il les représente ; il ne ment point en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir , et l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu , non sans quelque battement de cœur , proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est milord Édouard , l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écolière ; ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le , je vous prie , à tâcher de garder demain le decorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux , et d'être aux siens le moins jolie qu'il se pourra.

L E T T R E X L V I I .

A J U L I E .

AH, mauvaise ! est-ce là la circonspection que tu m'avois promise ? est-ce ainsi que tu ménages mon cœur , et voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagements ! Premièrement ta parure ; car tu n'en avois point , et tu sais bien que tu n'es jamais si dangereuse. Secondement ton maintien si doux , si modeste , si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare , plus réfléchi , plus spirituel encore qu'à l'ordinaire , qui nous rendoit tous plus attentifs , et faisoit voler l'oreille et le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix , pour donner encore plus de douceur à ton chant , et qui , bien que françois , plut à milord Édouard même. Ton regard timide , et tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jetoient dans un trouble inévitable ; enfin , ce je ne sais quoi d'inex-

primable , d'enchanteur , que tu semblois avoir répandu sur toute ta personne , pour faire tourner la tête à tout le monde , sans paroître même y songer. Je ne sais , pour moi , comment tu t'y prends ; mais si telle est ta maniere d'être jolie le moins qu'il est possible , je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne le faut , pour avoir des sages autour de soi.

Je crains fort que le pauvre philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après avoir reconduit ta cousine , comme nous étions tous encore fort éveillés , il nous proposa d'aller chez lui faire de la musique et boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens , il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut , et je n'entendis pas ton éloge dans sa bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général , j'avoue que je n'aime point que personne , excepté ta cousine , me parle de toi ; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret , ou de mes plaisirs ; et , quoi que l'on puisse dire , on y met un intérêt si suspect , ou l'on est si loin de ce que je

sens , que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie, comme toi, du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame ; j'ai des garans qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci , Julie ! des conditions sortables les préjugés de ton pere Tu sais bien qu'il s'agit de ma vie ; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie , et je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne ; car il s'est trouvé des duo , et il a fallu hasarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois , et que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause , qui me la rendoit ennuyeuse à Sion , ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es-tu pas la première source de toutes les

affections de mon ame? et suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie? Si la musique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi sur tous ceux qui l'entendoient : mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, et, au milieu de mes transports, il s'est contenté, pour tout éloge, de demander si ta cousine savoit l'italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complete, et il a mandé de Lausanne un second violon, qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scenes, des cantates françoises, et nous verrons!

En arrivant chez moi, j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller, et qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie ; ne me quitte point durant mon sommeil : mais soit que ton image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non, les noces de la Fanchon, un instant délicieux

qui ne peut m'échapper , et qu'il me prépare , c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

L E T T R E X L V I I I .

A J U L I E .

AH ! ma Julie , qu'ai-je entendu ? Quels sons touchans ! quelle musique ! quelle source délicieuse de sentimens et de plaisirs ! Ne perds pas un moment ; rassemble avec soin tes opéra , tes cantates , ta musique françoise , fais un grand feu bien ardent , jettes - y tout ce fatras , et l'attise avec soin , afin que tant de glace puisse y brûler , et donne de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au dieu du goût , pour expier ton crime et le mien , d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie , et d'avoir pris si long-tems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. Oh que ton digne frere avoit raison ! dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions

de cet art charmant ! Je sentoïis leur peu d'effet , et l'attribuoïis à sa foiblesse ; je disoïis : la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille , et n'agit qu'indirectement et légèrement sur l'ame. L'impres-sion des accords est purement mécanique et physique ; qu'a-t-elle à faire au senti-ment ? et pourquoi devoïis-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmo-nie , que d'un bel accord de couleurs ? Je n'appercevoïis pas dans les accens de la mélodie , appliqués à ceux de la langue, le lien puissant et secret des passions avec les sons ; je ne voyoïis pas que l'imitation des tons divers , dont les sentimens animent la voix parlante , donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs , et que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre , est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'é-coutent.

C'est ce que me fit remarquer le chan-teur de milord , qui , pour un musicien , ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un acces-soire éloigné dans la musique imitative ;

il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse, et, rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression, et de la grace au chant : mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés ; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame. Formez les plus savantes succesions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont longtems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans : au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, et la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant et ne pouvant avoir une mélodie à eux, dans une langue qui n'a point d'accent, sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'ima-

ginent d'effets que ceux de l'harmonie et des éclats de voix , qui ne rendent pas les sons plus mélodieux , mais plus bruyans * , et ils sont si malheureux dans leurs prétentions , que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe ; à force de la vouloir charger , ils n'y mettent plus de choix , ils ne connoissent plus les choses d'effet ; ils ne font que du remplissage , ils se gâtent l'oreille , et ne sont plus sensibles qu'au bruit ; en sorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi , faute d'un genre propre , n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment et de loin nos modeles ; et depuis leur célèbre Lulli , ou plutôt le nôtre , qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de son tems , on les a toujours vus , l'espace de trente ou quarante ans , copier , gâter nos vieux auteurs , et faire à-peu-près de notre musique , comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons , c'est leur propre condamnation

* Rousseau revint de ce préjugé , après avoir entendu les opéra de Gluck. *N. de l'Edit.*

qu'ils prononcent ; s'ils savoient chanter des sentimens , ils ne chanteroient pas de l'esprit : mais parce que leur musique n'exprime rien , elle est plus propre aux chansons qu'aux opéra , et parce que la nôtre est toute passionnée , elle est plus propre aux opéra qu'aux chansons.

Ensuite , m'ayant récité sans chant quelques scenes italiennes , il me fit sentir les rapports de la musique à la parole dans le récitatif , de la musique au sentiment dans les airs , et par-tout l'énergie que la mesure exacte et le choix des accords ajoutent à l'expression. Enfin , après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire et pathétique , c'est-à-dire , de l'art de parler à l'oreille et au cœur dans un langage , sans articuler des mots , je me mis à écouter cette musique enchanteresse , et je sentis bientôt , aux émotions qu'elle me causoit , que cet art avoit un pouvoir supérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne sais quelle sensation voluptueuse me gaignoit insensiblement : ce n'étoit plus une vaine suite de sons , comme dans nos

récitatifs. A chaque phrase, quelque image entroit dans mon cerveau, ou quelque sentiment dans mon cœur ; le plaisir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétoit jusqu'à l'ame ; l'exécution couloit sans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans sembloient animés du même esprit : le chanteur, maître de sa voix, en tiroit sans gêne tout ce que le chant et les paroles demandoient de lui ; et je trouvai sur-tout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant et de la mesure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne lassent guere moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand, après une suite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expression qui savent exciter et peindre le désordre des passions violentes, je perdois à chaque instant l'idée de musique, de chant, d'imitation ; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du désespoir ; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans

furieux, et, dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver, j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique, qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport; c'est que j'avois commencé de la concevoir, et que, sitôt qu'elle pouvoit agir, elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, et à laquelle il est impossible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quittoit point: c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, et de voir sortir de la bouche d'un vil *CASTRATO* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire et sentir une ame attendrie?

Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *COR MIO*, l'*IDOLO AMATO*? Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans, qui font couler des larmes si délicieuses! Je te conjure premièrement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'inséparable. Milord y conduira, quand tu voudras, tout son monde, et je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, et plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation italienne, une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis, et te faire partager mon enthousiasme. Je te propose et te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enseigner est simple, nette, et consiste en pratique plus qu'en discours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait; et en ceci, comme en bien d'autres choses, l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déjà qu'il n'est question que de s'asservir à la mesure, de la bien sentir, de phraser et ponctuer avec soin, de soutenir également des sons, et

non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats et toute la pretintaille françoise, pour la rendre juste, expressive et flexible; la tienne, naturellement si légère et si douce, prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta sensibilité l'énergie et la vivacité de l'accent qui anime la musique italienne,

E' l' cantar che nell'anima si sente. (1)

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux et lamentable chant françois, qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions : apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, et qui portent toujours avec eux le charme et le feu des caracteres sensibles.

(1) Et le chant qui de l'oreille passe et s'entend dans l'ame.

PÉTRARQUE.

Fin du premier Volume de la Nouvelle Héloïse, et du Tome I. des OEuvres complètes.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

CONTENUES EN CE VOLUME.

INTRODUCTION.	<i>Page</i> 1	
VOYAGE A ERMENONVILLE.	59	
PRÉFACE.	179	
SECONDE PRÉFACE DE LA NOUVELLE HÉ- LOÏSE.	185	
NOTES DE J. J. ROUSSEAU SUR SA NOUVELLE HÉLOÏSE.	241	
LETTRE PREMIÈRE, à Julie.		
Son maître d'études, devenu amoureux d'elle, lui témoigne les sentimens les plus tendres. Il lui reproche le ton de cérémonie en particulier, et le ton familier devant tout le monde.		249
LETTRE II, à Julie.		
L'innocente familiarité de Julie devant tout le monde avec son maître d'études, retranchée. Plaintes de celui-ci à cet égard.		257

LETTRE III, à Julie.

Son amant s'apperçoit du trouble qu'il lui cause,
et veut s'éloigner pour toujours. *Page* 260

PREMIER BILLET de Julie.

Elle permet à son amant de rester, et de quel
ton. 263

RÉPONSE.

L'amant persiste à vouloir partir. 264

SECOND BILLET de Julie.

Elle insiste sur ce que son amant ne parte point.
Ibid.

RÉPONSE.

Désespoir de l'amant. 265

TROISIÈME BILLET de Julie.

Ses alarmes sur les jours de son amant. Elle lui
ordonne d'attendre. *Ibid.*

LETTRE IV, de Julie.

Aveu de sa flamme. Ses remords. Elle conjure son
amant d'user de générosité à son égard. 266

LETTRE V, à Julie.

Transports de son amant ; ses protestations du
respect le plus inviolable. 271

LETTRE VI, de Julie à Claire.

Julie presse le retour de Claire, sa cousine, auprès d'elle, et lui fait entrevoir qu'elle aime.

Page 275

LETTRE VII, Réponse.

Alarmes de Claire sur l'état du cœur de sa cousine, à qui elle annonce son retour prochain. 278

LETTRE VIII, à Julie.

Son amant lui reproche la santé et la tranquillité qu'elle a recouvrées, les précautions qu'elle prend contre lui, et ne veut plus refuser de la fortune les occasions que Julie n'aura pu lui ôter. 284

LETTRE IX, de Julie.

Elle se plaint des torts de son amant, lui explique la cause de ses premières alarmes, et celle de l'état présent de son cœur, l'invite à s'en tenir au plaisir délicieux d'aimer purement. Ses sentimens sur l'avenir. 289

LETTRE X, à Julie.

Impression que la belle ame de Julie fait sur son

amant. Contradictions qu'il éprouve dans les sentimens qu'elle lui inspire. *Page* 295

LETTRE XI, de Julie.

Renouvellement de tendresse pour son amant, et en même tems d'attachement à son devoir. Elle lui représente combien il est important pour tous deux qu'il s'en remette à elle du soin de leur destin commun. 299

LETTRE XII, à Julie.

Son amant acquiesce à ce qu'elle exige de lui. Nouveau plan d'études qu'il lui propose, et qui amene plusieurs observations critiques. 303

LETTRE XIII, de Julie.

Satisfaite de la pureté des sentimens de son amant, elle lui témoigne qu'elle ne désespere pas de pouvoir le rendre heureux un jour; elle lui annonce le retour de son pere, et le prévient sur une surprise qu'elle veut lui faire dans un bosquet. 314

LETTRE XIV, à Julie.

État violent de l'amant de Julie. Effet d'un baiser qu'il a reçu d'elle dans le bosquet. 320

L E T T R E X V, de Julie.

Elle exige que son amant s'absente pour un tems, et lui fait tenir de l'argent pour aller dans sa patrie, afin de vaquer à ses affaires. *Page* 324

L E T T R E X V I, Réponse.

L'amant obéit, et, par un motif de fierté, lui renvoie son argent. 326

L E T T R E X V I I, Réplique.

Indignation de Julie sur le refus de son amant. Elle lui fait tenir le double de la première somme. 327

L E T T R E X V I I I, à Julie.

Son amant reçoit la somme, et part. 330

L E T T R E X I X, à Julie.

Quelques jours après son arrivée dans sa patrie, l'amant de Julie lui demande de le rappeler, et lui témoigne son inquiétude sur le sort d'une première lettre qu'il lui a écrite. 332

L E T T R E X X, de Julie.

Elle tranquillise son amant sur ses inquiétudes par rapport au retard des réponses à ses lettres.

Arrivée du pere de Julie. Rappel de son amant
différé. *Page* 336

LETTRE XXI, à Julie.

La sensibilité de Julie pour son pere louée par son
amant. Il regrette néanmoins de ne pas posséder
son cœur tout entier. 339

LETTRE XXII, de Julie.

Étonnement de son pere sur les connoissances et
les talens qu'il lui voit. Il est informé de la ro-
ture et de la fierté du maître. Julie fait part de
ces choses à son amant , pour lui laisser le tems
d'y réfléchir. 344

LETTRE XXIII, à Julie.

Description des montagnes du Valais. Mœurs des
habitans. Portrait des Valaisanes. L'amant de
Julie ne voit qu'elle par-tout. 348

LETTRE XXIV, à Julie.

Son amant lui répond sur le paiement proposé des
soins qu'il a pris de son éducation. Différence
entre la position où ils sont tous deux par rap-
port à leurs amours , et celle où se trouvoient
Héloïse et Abélard. 365

L E T T R E X X V , de Julie.

Son espérance se flétrit tous les jours ; elle est accablée du poids de l'absence. *Page* 371

B I L L E T .

L'amant de Julie s'approche du lieu où elle habite, et l'avertit de l'asyle qu'il s'est choisi. 375

L E T T R E X X V I , à Julie.

Situation cruelle de son amant. Du haut de sa retraite, il a continuellement les yeux fixés sur elle. Il lui propose de fuir avec lui. *Ibid.*

L E T T R E X X V I I , de Claire.

Julie à l'extrémité. Effet de la proposition de son amant. Claire le rappelle. 385

L E T T R E X X V I I I , de Julie à Claire.

Julie se plaint de l'absence de Claire ; de son pere qui veut la marier à un de ses amis ; et ne répond plus d'elle-même. 387

L E T T R E X X I X , de Julie à Claire.

Julie perd son innocence. Ses remords. Elle ne trouve plus de ressource que dans sa cousine. 389

LETTRE XXX, Réponse.

Claire tâche de calmer le désespoir de Julie, et lui jure une amitié inviolable. *Page* 393

LETTRE XXXI, à Julie.

L'amant de Julie, qui l'a surprise fondant en larmes, lui reproche son repentir. 398

LETTRE XXXII, Réponse.

Julie regrette moins d'avoir donné trop à l'amour, que de l'avoir privé de son plus grand charme. Elle conseille à son amant, à qui elle apprend les soupçons de sa mere, de feindre des affaires qui l'empêchent de continuer à l'instruire, et l'informera des moyens qu'elle imagine d'avoir d'autres occasions de se voir tous deux. 403

LETTRE XXXIII, de Julie.

Peu satisfaite de la conduite des rendez-vous publics, dont elle craint d'ailleurs que la dissipation n'affoiblisse les feux de son amant, elle l'invite à reprendre avec elle la vie solitaire et paisible dont elle l'a tiré. Projet qu'elle lui cache, et sur lequel elle lui défend de l'interroger. 408

LETTRE XXXIV, Réponse.

L'amant de Julie, pour la rassurer sur la diversion dont elle lui a parlé, lui détaille tout ce qui s'est fait autour d'elle dans l'assemblée où il l'a vue, et promet de garder le silence qu'elle lui a imposé. Il refuse le grade de capitaine au service du roi de Sardaigne, et par quels motifs. *Page* 412

LETTRE XXXV, de Julie.

De la justification de son amant, Julie prend occasion de traiter de la jalousie. Fût-il amant volage, elle ne le croira jamais ami trompeur. Elle doit souper avec lui chez le pere de Claire. Ce qui se passera après le souper. 418

LETTRE XXXVI, de Julie.

Les parens de Julie obligés de s'absenter. Elle sera déposée chez le pere de sa cousine. Arrangement qu'elle prend pour voir son amant en liberté. 424

LETTRE XXXVII, de Julie.

Départ des parens de Julie. État de son cœur dans cette circonstance. 429

LETTRE XXXVIII, à Julie.

Témoin de la tendre amitié des deux cousines, l'amant de Julie sent redoubler son amour. Son impatience de se trouver au chalet, rendez-vous champêtre que Julie lui a assigné. *Page* 432

LETTRE XXXIX, de Julie.

Elle dit à son amant de partir sur l'heure, pour aller demander le congé de Claude Anet, jeune garçon qui s'est engagé pour payer les loyers de sa maîtresse, qu'elle protégeoit auprès de sa mere. 437

LETTRE XL, de Fanchon Regard à Julie.

Elle implore le secours de Julie pour avoir le congé de son amant. Sentimens nobles et vertueux de cette fille. 441

LETTRE XLI, Réponse.

Julie promet à Fanchon Regard, maîtresse de Claude Anet, de s'employer pour son amant. 444

LETTRE XLII, à Julie.

Son amant part pour avoir le congé de Claude Anet. 445

LETTRE XLIII, à Julie.

Générosité du capitaine de Claude Anet. L'amant de Julie lui demande un rendez-vous au chalet, avant le retour de la maman. *Page* 445

LETTRE XLIV, de Julie.

Retour précipité de sa mere. Avantages qui résultent du voyage qu'a fait l'amant de Julie pour avoir le congé de Claude Anet. Julie lui annonce l'arrivée de milord Édouard Bomston, dont il est connu. Ce qu'elle pense de cet étranger. 449

LETTRE XLV, à Julie.

Où, et comment l'amant de Julie a fait connoissance avec milord Édouard, dont il fait le portrait. Il reproche à sa maîtresse de penser en femme sur cet Anglois, et la somme du rendez-vous au chalet. 454

LETTRE XLVI, de Julie.

Elle annonce à son amant le mariage de Fanchon Regard, et lui fait entendre que le tumulte de la noce peut suppléer au mystere du chalet. Elle répond au reproche que son amant lui a fait par rapport à milord Édouard. Différence morale

des sexes. Souper pour le lendemain, où Julie et son amant doivent se trouver avec milord Édouard. *Page* 458

LETTRE XLVII, à Julie.

Son amant craint que milord Édouard ne devienne son époux. Rendez-vous de musique. 464

LETTRE XLVIII, à Julie.

Réflexions sur la musique françoise et sur la musique italienne. 468

Fin de la Table du premier Volume.





